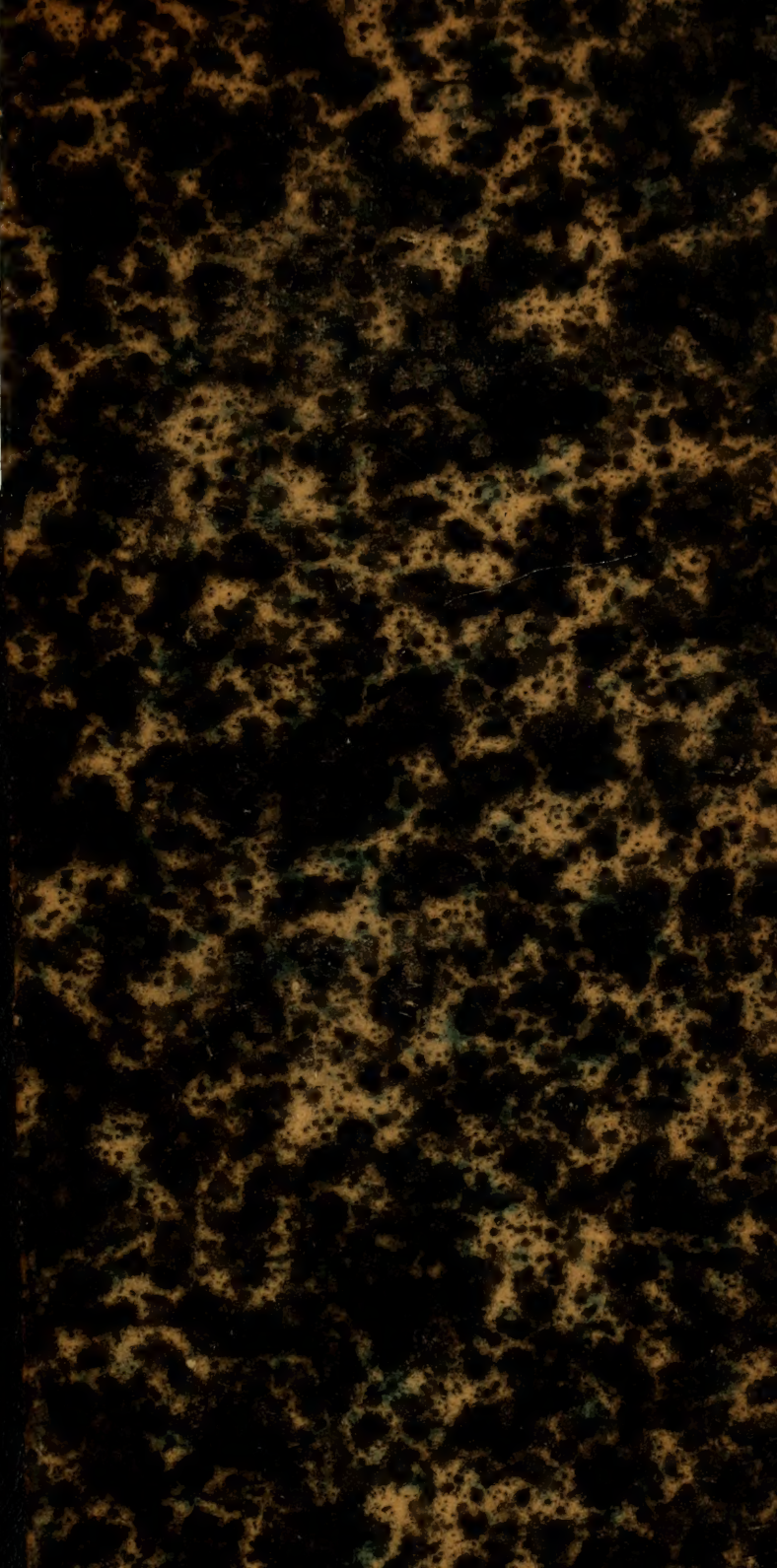
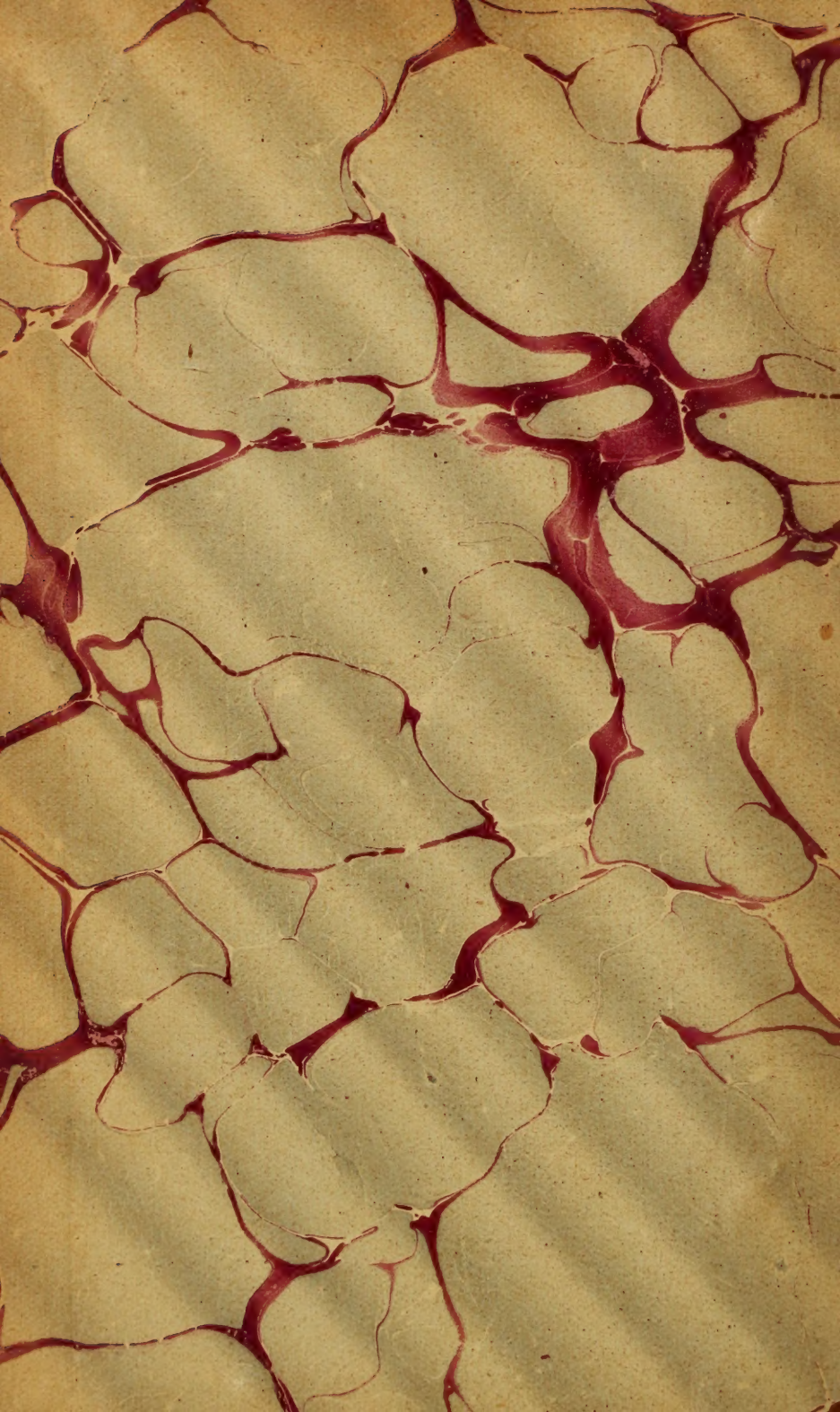
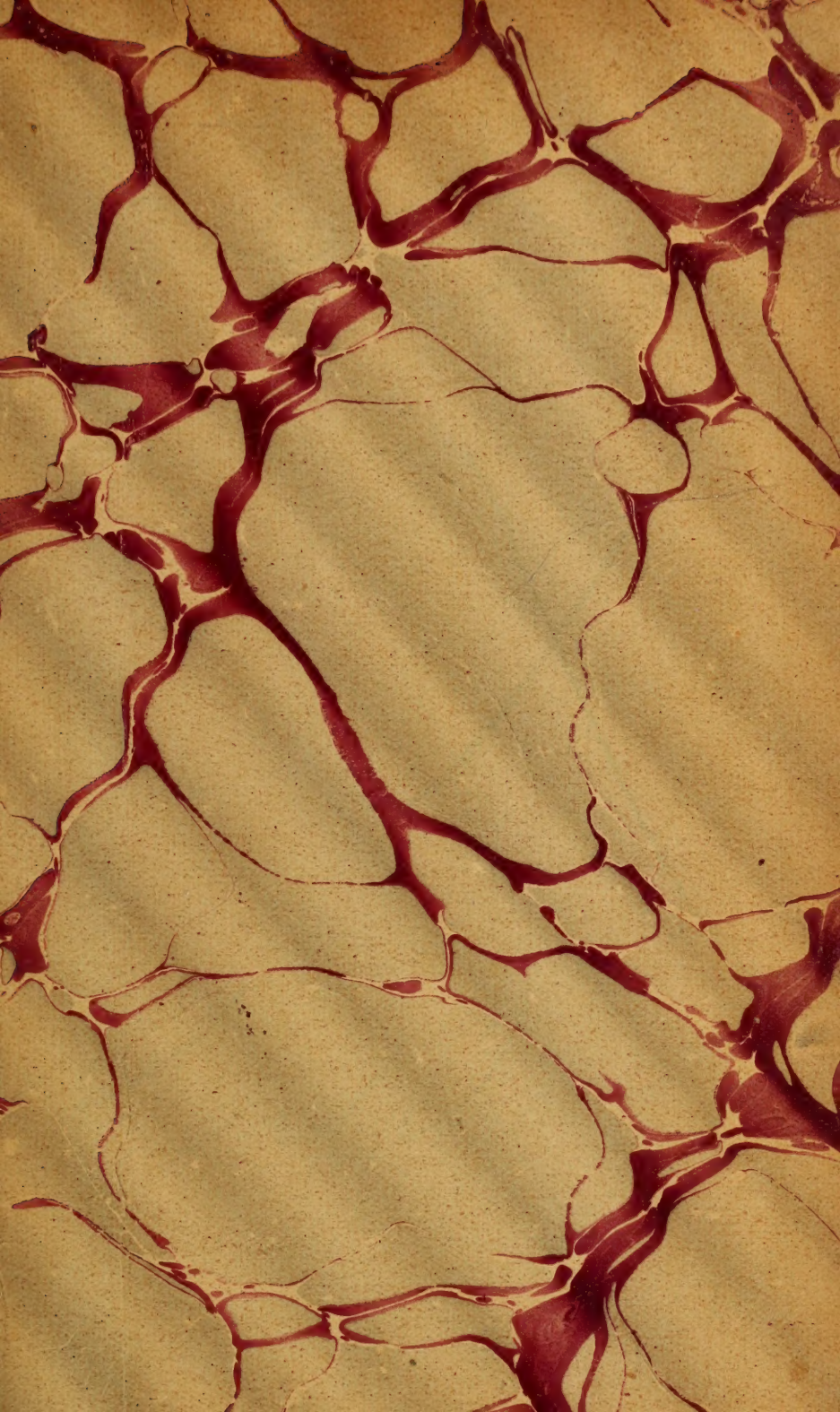





3 1761 07966106 2

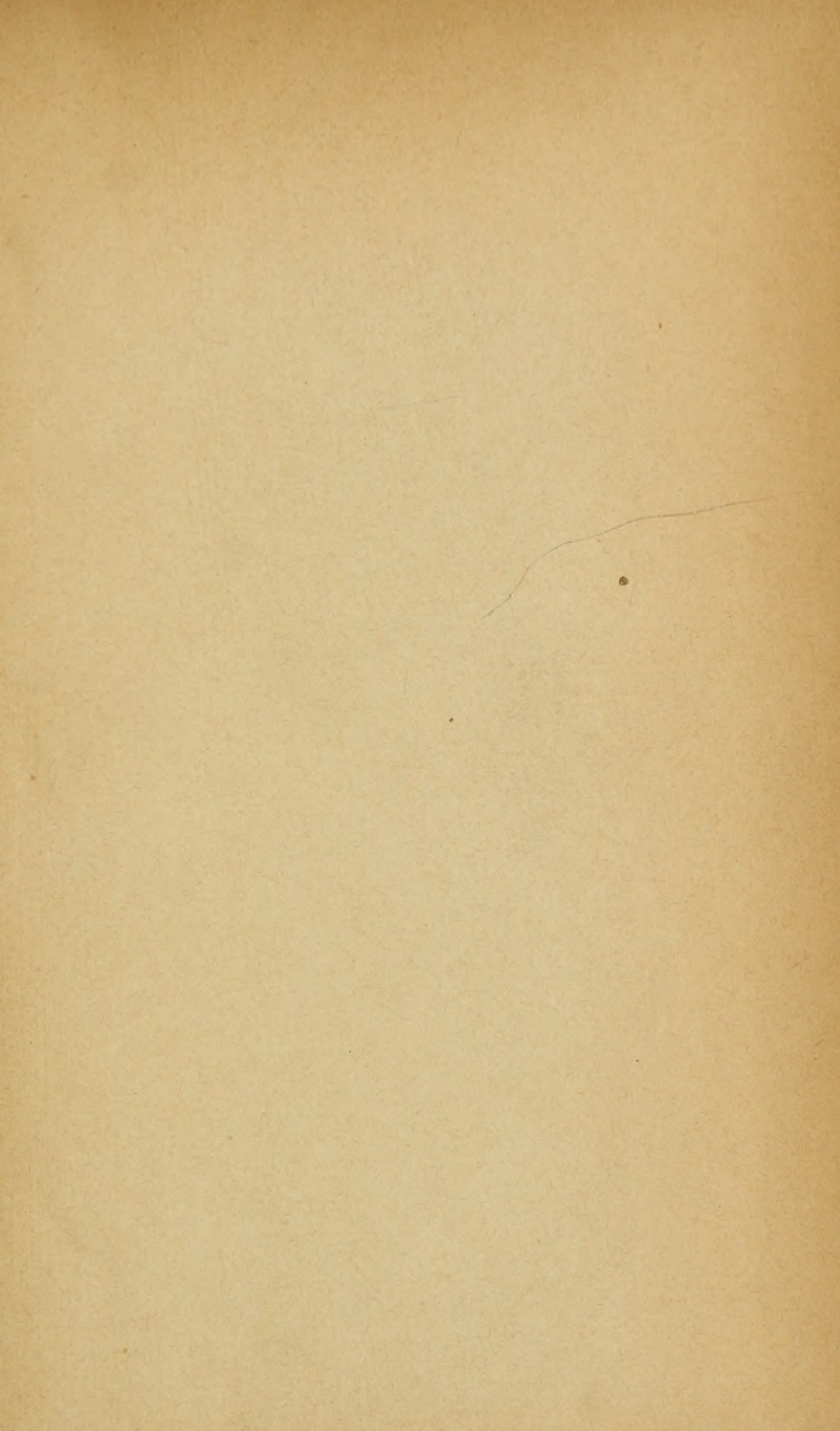


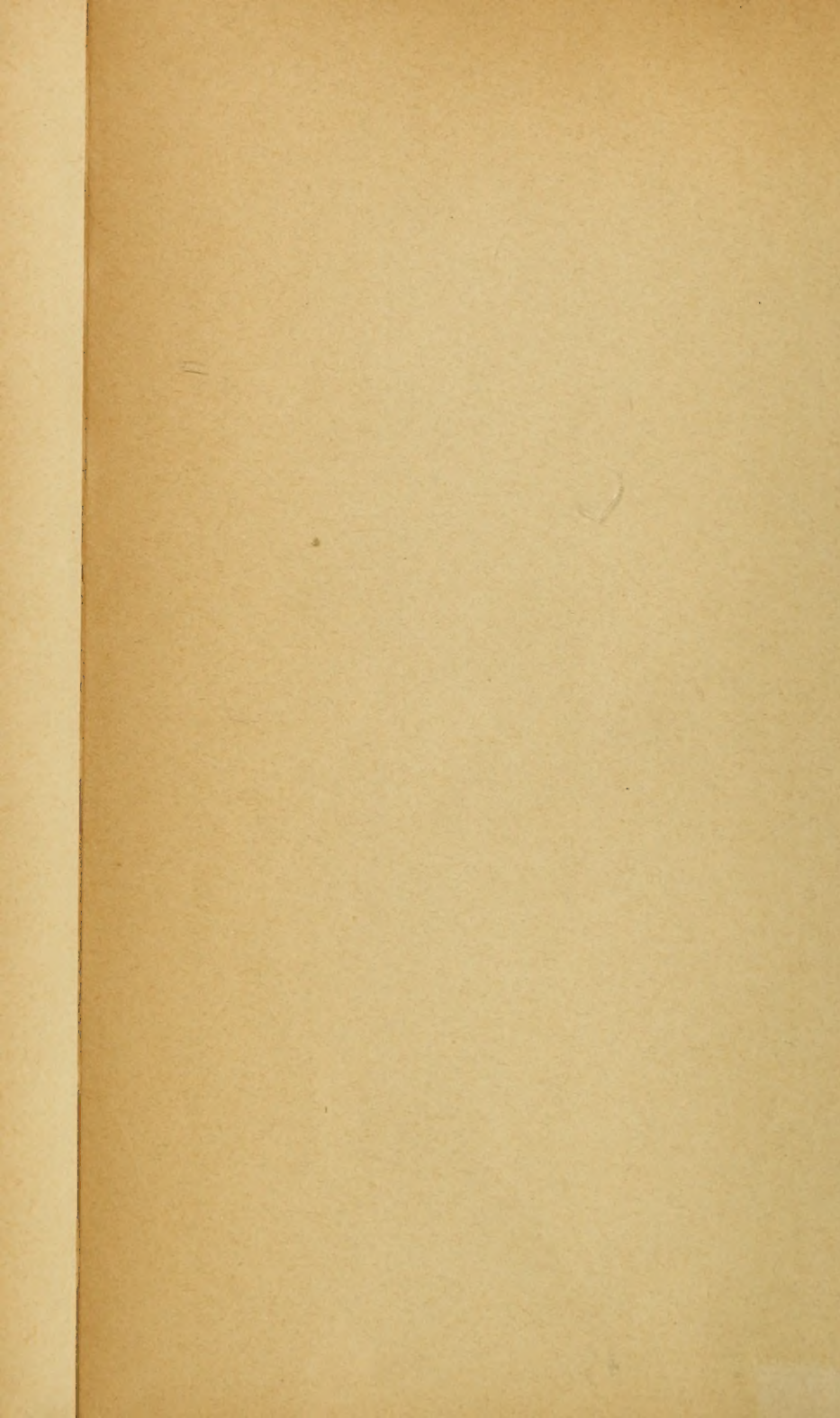






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





Pèlerinages

DU MÊME AUTEUR

SÉRÉNITÉS (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . . 1 vol.

DÉCLINS (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . . 1 vol.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège*

1226
LÉONCE DEPOIX

Pèlerinages



60910
26/9/03

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII



PQ
2607
E55P4

A FRANÇOIS COPPÉE

*De qui les conseils et les encouragements
me furent prodigués
à la période si pénible des débuts,
je dédie ces Pèlerinages,
comme un tribut d'admiration profonde
et d'affectueuse reconnaissance.*

L. D.



LE PÈLERIN

*A la glèbe, aux forêts, aux monts, aux flots marins,
Dont tu dis les secrets que leur bouche veut taire,
Apporte la douceur de l'âme solitaire,
O pèlerin candide entre les pèlerins!*

*Dans la robe de bure où se drapent tes reins,
Appuyant au bâton noueux ta marche austère,
Avance auréolé de gloire et de mystère,
Parmi les champs vermeils et les vergers sereins.*

*Aux fruits que mange un père, aux vins qu'un Dieu déguste,
Passant, prodigue, avec ta rêverie auguste,
Le vol harmonieux de tes hymnes vivants;*

*Et grave, et sans jamais regarder en arrière,
Disperse, de l'aurore au soir, à tous les vents,
L'universel écho de ton ample prière.*





VERS L'ENFANCE

A Gabriel Audiat.



PETITE PATRIE

VESTIGE conservé sous la nocturne cendre,
L'aurore harmonieuse a l'éclat d'un beau soir.
Sur le vallon où si souvent je vins m'asseoir
Un indéfinissable amour semble descendre.

Au fond de ma pensée, en souvenirs confus,
Des ancêtres dormants s'allume l'âme éteinte.
Tout près un angélus du passé vibre et tinte;
Ne suis-je pas l'enfant que naguère je fus ?

Après l'exil funeste et la cruelle épreuve,
Terre éloquente au sein maternel, me voici
Vieilli par le remords, par la peine adouci,
Et de ton lait sacré de nouveau je m'abreuve.

Je revois le soleil qui dore les guérets
Où tes grands paysans conduisent leurs charrues ;
Tes plaines par le vent d'automne parcourues,
Et tes ruisseaux d'argent aux murmures discrets.

Je revois les troupeaux qu'en filant sa quenouille
Guide une obscure aïeule aux récits attachants,
Les laboureurs naïfs dont m'émeuvent les chants,
Et les temples au seuil desquels je m'agenouille.

Et j'écoute l'écho vaguement affaibli
Qui plus mystérieux se précise et s'obstine,
Ressuscite en pleurant ma prière enfantine,
Et reprend tout mon cœur qu'envahissait l'oubli.

Je retrouve, embaumés ainsi que des reliques,
Le toit et le verger déserts où m'apparut,
Comme au faucheur biblique, un jour, se montra Ruth,
La vierge liliale aux yeux mélancoliques.

Dans la grâce achevant le radieux décor,
Ondulent les coteaux lointains aux lignes nobles,
Très longtemps couronnés de fertiles vignobles,
Où d'antiques moulins parfois tournent encor.

Et par les mêmes prés dont je suivais les sentes
En butinant sous l'œil pacifique des bœufs,
J'arrive, pèlerin songeur, aux bois herbeux,
Où j'évoque, attendri, bien des choses absentes.

Je me rappelle aussi les portails hauts et ronds
Où le foin s'engouffrait en lourdes charretées ;
Et la moisson bénie et les grappes fêtées
Par les maîtres joyeux et les durs tâcherons ;

Puis les groupes dansants et les tables fleuries
Du temps où débordait la grange ou le cellier ;
Le bienveillant accueil et l'air hospitalier
Que réservaient aux gueux les riches métairies.

Et tout ce que j'aspire, et tout ce que je vois,
Et tout ce qui m'attriste ou me charme à la ronde,
L'Océan furieux qui tressaille et qui gronde,
Le souligne âprement de sa rythmique voix.

Or, tant de visions ineffables, surgies
D'un sol où tant d'aïeux vénérés ont vécu,
Ne cessent d'attirer mes regards de vaincu,
Que hantent sans pitié d'amères nostalgies.

Car la terre natale et rebelle aux départs,
Dont le sourire enchaîne et dont l'appel captive,
Résume en sa chanson délicate et plaintive
Les angoisses, les deuils et les rêves épars.

Et sans que la douleur ou le regret tarisse
Les trésors d'un labeur inépuisable et sain,
Elle berce l'enfant prodigue sur son sein,
Comme fait une vieille et fidèle nourrice.



LA MAISON

QUAND je reviens, pensif, vers la blanche demeure
Où le destin voudra peut-être que je meure
Aussi candidement qu'autrefois j'y naquis ;
Quand, le cœur embaumé d'un sentiment exquis,
Et la mémoire à tous les souvenirs ouverte,
Je reviens, chancelant, vers la maison déserte,
Vers le modeste seuil entre les seuils élu
Où mes premiers regards dans la nature ont lu,
Attendri, de pieux mensonges je me grise,
Je me retrouve enfant malgré ma barbe grise,
Et dans les moindres coins mon rêve se blottit,
Et tout en moi se fait innocent et petit.
O toit béni, paré de somptueuses treilles,
Où vibraient tant d'essaims dans les grappes vermeilles
Que toujours quelque vol gracieux te hantait,
Même à l'heure nocturne où le monde se tait,
Je revois à travers la brume des années,
Dans l'évocation de choses surannées,

Tes murs éblouissants, ton calme hospitalier
Et ton air indulgent à mes jeux d'écolier.
Je retrouve surtout, vision qui se grave
Ineffaçablement, l'aïeul austère et grave,
Mais dont la gravité se fondait en douceur
Lorsque, le soir venu, d'un ton lent et berceur,
Il contait quelque fable héroïque ou si tendre
Que l'écho s'en faisait en moi longtemps entendre,
Et que, plus tard, mon front posé sur le chevet,
Le récit merveilleux en songe s'achevait.
Oh ! quels sommeils de joie et quels réveils de fête !
Comme de vrais rayons la lumière était faite !
Comme tout me semblait caressant, léger, clair,
Et l'azur plus limpide, et plus suave l'air !
Comme tremblaient les voix fraîches et cristallines
Que la brise apportait des lointaines collines !
Que la molle rivière en s'attardant coulait !
Que savoureux étaient le pain bis et le lait !
Et que le moindre deuil, humble toit qui fus nôtre,
Dans l'âme de chacun en suscitait un autre !
Quand je reviens pensif vers la blanche maison
Où les pampres brodaient un rustique blason,
Vers la maison natale et du moulin voisine ;
Quand je pénètre, ému, dans la grande cuisine,
Puis dans l'étroite chambre où je dormis enfant,
Je ne sais quoi de pur, de bon, de réchauffant
Ranime par degrés ma tendresse engourdie
Et murmure très bas quelque humble mélodie,
Un de ces chants naïfs dont le secret divin
Enivre et rajeunit comme un antique vin !

Hélas ! mort est l'aieul, closes sont les persiennes,
Et le temps a tué les chimères anciennes,
Et seul parfois, les yeux furtivement rougis,
Je songe au vénérable et modeste logis.



LE BERCEAU

DANS la chambre, au milieu de reliques fanées,
J'ai revu le berceau de mes tendres années;
La couchette où ma mère auguste, en se penchant,
Exhalait autrefois son âme dans un chant;
La minuscule nef qu'un souffle frêle pousse,
Et qu'un léger roulis ébranle sans secousse.
J'en ai baisé l'osier sacré presque à genoux,
Et j'ai songé : Peut-être, un jour, retrouvons-nous
En nos hymnes émus ces cadences lointaines,
Comme le voyageur se souvient des fontaines,
Quand il parcourt des champs stériles et déserts!
Peut-être la fraîcheur naïve des vieux airs,
Le charme inoublié des romances d'aïeules,
Fidèles malgré tout à nos mémoires seules,
Composent-ils plus tard les rythmes caressants
Qui hantent les proscrits et parlent des absents,
Et dont la gravité simple et consolatrice
Endort les maux humains comme un chant de nourrice!

Ah ! penser que tous ces grands vers mélodieux,
Où triomphe le rêve, où respirent les Dieux,
Qui fleurissent d'amour nos obscures argiles,
Ont dans quelque berceau leurs racines fragiles!...



L'ÂTRE

A Félix Jeantet.

ET voici l'âtre éteint qui jadis éclairait
La maison d'un feu vif et d'un bonheur discret ;
Voici le foyer mort qui, vers les moindres fentes,
Allongeait autrefois ses lueurs réchauffantes ;
Voici l'âtre désert, qu'en des passés anciens,
Frôlaient les talismans et les magiciens ;
L'âtre où le preux sublime et la subtile fée,
L'un revêtu d'airain, l'autre d'or étoffée,
Vivaient sous l'auréole étrange que leur font
L'héroïque légende et le conte profond.
Oh ! la Belle et la Bête ! oh ! la douce Peau-d'Ane
Qui, pour fuir l'infamie, à l'exil se condamne !
Oh ! les géants surpris par l'adresse des nains,
Les pages séducteurs, les monarques bénins !
Chacun d'eux à son tour errait, grave ou folâtre,
Dans les pétilllements et les flammes de l'âtre,
Puis dans un tourbillon d'étincelles passait
L'Oiseau couleur d'azur ou le Petit-Poucet ;
Or, blotti dans mon coin, j'aimais tout ce que guette
Près des landiers massifs, la légère baguette,
Et j'aimais d'autant mieux le beau récit trompeur

Qu'il était plus sinistre et qu'il faisait plus peur.
Oh! dans l'âtre où parfois la bouilloire chuchote,
Sur sa maigre monture attendre don Quichotte!
Oh! la mine farouche et les yeux arrogants,
Dans la braise qui croule entrevoir les Brigands!
Oh! le Château dormant de la Forêt hantée!
L'Astre miraculeux! la Fontaine enchantée!
Oh! les lutins, les feux-follets, les loups-garous,
La chanson des rouets, la plainte des verrous,
Et, suscitant l'émoi d'une pitié subite,
Les donjons délabrés qu'un cher fantôme habite!...
J'aimais, j'aimais surtout l'humble aïeul évoquant,
Venue on ne sait d'où, partie on ne sait quand,
Dans les brumeux contours d'un nuage ébauchée,
La fantasmagorique et fière chevauchée
Qu'attend quelque captive aux tours des vieux manoirs;
Et durant les hivers monotones et noirs,
Les contes, emplissant mon esprit de merveilles,
Illuminaient les jours en abrégant les veilles,
L'âtre était le soleil propice du foyer,
Et pour moi, plus que l'autre il savait flamboyer.
Ah! que ces souvenirs, aux heures d'amertume,
M'ont attendri souvent de leur grâce posthume!
Comme avec le regret de ce temps disparu,
En mon rêve, un désir vaguement triste a crû!
Pourtant, désabusé des chimères sereines,
De princes amoureux et de tragiques reines,
Je sais que jamais plus, inclinés sur mon front,
Ces mensonges divins ne me consoleront!



LE GRENIER

JE montais quelquefois, craintif et curieux,
A pas légers, jusqu'au grenier mystérieux,
Où, dans le clair-obscur des lucarnes mi-closes,
Sous la poudre des ans sommeillaient tant de choses.
Je montais au grenier dont le jour affaibli
Révélaît des recoins de silence et d'oubli,
Où dans un tourbillon d'impalpables atômes
L'imagination peuplait d'anciens fantômes
L'ombre que le regard nostalgique trouait.
Oh ! l'armoire boiteuse auprès du vieux rouet
Qui de l'aïeule avait reçu les confidences,
Les berceaux retrouvant d'éphémères cadences,
Les visages défunts évoqués aux miroirs,
Les gros livres dormant au fond d'amples tiroirs,
Les coffres poussiéreux et les bahuts antiques !
Comme tout revêtait les formes fantastiques,
L'austère silhouette aux contours imprécis
Des pâles revenants qui hantent les récits !

Comme tout se mouvait dans un étrange songe !
On entendait la dent invisible qui ronge
Les portraits effacés qu'on ne reconnaît plus
Et le bois assoupi des meubles vermoulus ;
Et des objets flétris et des choses fanées
S'exhalait lentement l'âcre odeur des années,
Et l'esprit emportait de ce lieu de torpeur
L'exquise impression d'une très douce peur.



LE LIVRE

J'AI découvert le livre aux naïves images,
Où l'étoile éclatante apparaît aux Rois mages,
Où les Bergers pieux et doux, joignant les mains,
Devant un Dieu d'amour courbent leurs fronts humains.
J'ai reconnu, parmi de très vieilles reliques,
Le livre vénérable aux mythes symboliques,
Le présent maternel que fleuronent encor
Les contes merveilleux et les légendes d'or ;
Et seul devant la haute et vaste cheminée
Qui semblait d'une flamme ancienne illuminée,
Tandis qu'un peu de rêve en moi se recueillait,
J'ai, gravement ému, tourné chaque feuillet.
Mais, bien que rayonnant d'ivresses ineffables,
Bien que transfiguré par les divines Fables,
Pécheur dont l'orgueil lutte avec nos humbles fois,
Je n'ai plus retrouvé mon âme d'autrefois !
Hélas ! vaincu par l'âge autant que par l'épreuve,
Ayant tari la source où la douleur s'abreuve,

Lourd de regrets profonds qui trop tard sont venus,
J'ai mouillé le papier de mes pleurs ingénus !
Oui, cherchant un reflet des aubes éphémères,
J'ai pleuré longuement la mort de mes chimères,
Et, l'esprit accablé par le doute étouffant,
L'arome évanoui de ma candeur d'enfant !



RÉMINISCENCES

A Édouard Champion.

O h ! feuilleter parfois quelque livre enfantin,
Qui sur le triste soir jette un peu de matin,
Et qui, par la douceur d'une insensible pente,
Ramène l'homme ému de joie enveloppante
Vers le seuil nostalgique où jadis il est né !
Oh ! lire un livre ancien, un volume fané,
D'où s'épand on ne sait quel merveilleux dictame,
Pour sentir frissonner soudain la petite âme
Dont brillait la fraîcheur en nos yeux de huit ans,
Et, le front ingénu, se souvenir longtemps !



LE JARDIN

ET toi, jardin rustique, enclos que tant j'aimais,
Premier asile auquel je ne songe jamais
Sans qu'une ancienne voix, discrète et monotone,
Au fond de ma mémoire indolente chantonne,
Et sans que des essaims, comme des lueurs d'or,
Jaillissant du passé, m'éblouissent encor,
Où sont tes ramiers blancs et tes fins scarabées?
Où sont, par un labeur délicat absorbées,
Tes abeilles au vol sonore et diligent?
Tes papillons légers de saphir et d'argent?
Ton herbe où, dans des nuits d'émeraude, circule
Et rampe tout un monde obscur et minuscule,
Où, dans des antres frais aux vertes profondeurs,
Bâtissent leurs cités mille insectes rôdeurs?
Quelles fleurs maintenant ont le parfum des tiennes?
Quels rythmes langoureux, quelles molles antennes,
Quels agrestes accords de flûte, soupirés
Par les faunes des bois ou les pasteurs des prés,
Égalent en douceur un seul de tes murmures?

Quels fruits ont la saveur rare des grappes mûres
Qui pendent lourdement à tes verts espaliers ?
O mes jeux ingénus ! mes rires familiers !
O tendresse adorable et sainte d'une mère !
Rapides visions de bonheur, ô chimère !
Aïeule qui, filant ou tricotant un bas,
Chaque soir me redit des légendes tout bas ;
Vieux puits dont les lézards visitent les crevasses,
Brodé de liserons et de lierres vivaces,
Où l'enfant que je fus hardiment se penchait,
Croyant voir dans l'eau claire un monstrueux hochet ;
Amère odeur des buis, sable blond des allées
Que mes pas, depuis si longtemps, n'ont plus foulées ;
Calmes bosquets, filtrant des gouttes de soleil ;
Terme rongé de mousse, à quelque Dieu pareil,
Veillant sur les fruits mûrs et sur les fleurs écloses,
Et semblant écouter le langage des choses :
Oui, tout en ma mémoire est demeuré vivant.
Parmi les désespoirs et les haines, souvent
Le souvenir berceur est mon seul viatique.
Hélas ! on a vendu l'humble asile rustique,
Mère sublime, aïeule au rouet endormeur !
On a vendu le chant des oiseaux, la rumeur
Qu'écoute la statue, et qu'autour des corbeilles
Éternise le vol musical des abeilles !
On a vendu les ceps, les gazons et le puits ;
Et sans trêve à présent je pleure, et je ne puis
Comme naguère, à l'heure exquise où le soir tombe,
En pensée, y revoir tous ceux qu'a pris la tombe !...



LE PRÉ

O H ! qu'à l'aube des jours, l'enfantine prunelle
Réfléchit le regard des étoiles en elle !
Combien, neuve à la vie, et la transfigurant,
Elle imagine tout, simple, naïf et grand,
Et comme aérienne et musicale, l'heure,
D'une chanson d'abeille en son vol nous effleure !
Je revois, quand je songe à ces jours révolus,
A ces jours qui jamais ne me souriront plus,
Le pré qu'une rivière enchante d'un murmure
Et qu'aux yeux fascinés nulle enceinte ne mure,
Sinon la verte haie où nichent les oiseaux.
Une aïeule y venait en tournant ses fuseaux,
Vers l'heure où l'Orient s'illumine et se moire,
Et de contes dorés enivrait ma mémoire.
Les agiles agneaux et les hardis béliers,
Y charmaient les brebis de leurs bonds familiers,
Et la noire génisse, et les chèvres bêlantes,
Paisibles y broutaient d'aromatiques plantes ;

Puis sentant, dans le soir, sous les cieux assoupis,
Leur paupière plus lourde et plus pesant leur pis,
Retournaient à l'enclos d'une allure massive.
Quelquefois, sur la haie agreste, la lessive
Séchait au grand soleil, éblouissante à voir;
Les servantes, bras nus, troublaient l'eau du lavoir,
Et de leurs rudes mains au labeur acharnées,
Scandaient sonorement la fuite des journées.
Et moi, l'enfant chétif qu'on gâtait volontiers,
Emplissant de mes jeux confus tous les sentiers,
Lorsque se déroulaient les rondes et les danses,
Déjà je me pliais aux légères cadences,
Ou j'écoutais déjà, sur quelque tertre assis,
L'écho de nos anciens et fabuleux récits.
Ah! que sont devenus, dans les métamorphoses,
Les êtres chers, les lieux sacrés, les portes closes!
Qui donc, ô toit natal, possède maintenant
La rivière limpide et le pré rayonnant,
Le pré mystérieux où tout me fut asile,
A moi qu'un fol orgueil loin du bonheur exile!...



CONTRITION

AH ! l'enfant d'autrefois au regard ingénu,
L'être fait de candeur, qu'est-il donc devenu ?
Qu'est devenue, hélas ! sa pureté divine ?
Où sont le vieux jardin qu'un orage ravine,
Le banc de hêtre où l'humble aïeul venait s'asseoir,
Le pré qui s'emplissait de longs appels, le soir,
Les chèvres, les agneaux, les béliers irritables,
La chanson des bouviers, la rumeur des étables,
Le vol d'or des essaims dans l'enclos plein de fruits,
Le bosquet embaumé qui filtrait tous les bruits,
Et qui laissait pleuvoir le soleil goutte à goutte ?...
O saintes visions qu'attendri l'homme goûte,
O souvenirs empreints d'idéale fraîcheur,
Versez votre lumière en l'âme du pécheur !



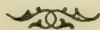
LA ROMANCE

LA romance enfantine aux cadences anciennes,
Sur vos lèvres de grâce un peu musiciennes
A chanté doucement, comme si quelque glas
Sonnait la fin de tout dans un monde très las.
Plus tremblant que l'oiseau sur sa frêle couvée,
Le regard immobile et l'âme captivée,
J'ai longtemps écouté le refrain d'autrefois
Où revivaient les prés, les collines, les bois,
Les treilles sur les murs, les roses sur les portes,
Tout le cadre adoré des espérances mortes.
Mon cœur pesant, mon cœur fait de glace et de nuit
Vogua sur la chanson murmurante qui fuit,
Comme sur les flots clairs une lourde banquise ;
Et j'ai goûté soudain l'illusion exquise,
Sentant par votre voix mon rêve caressé,
De revivre un instant l'harmonieux passé.



LA SERVANTE

C ELLE qui fut ma vieille et naïve servante
Vient de mourir, et plus d'une oraison fervente
Accompagna son corps jusqu'au lugubre enclos.
Et moi je veux mêler au concert des sanglots
Quelques vers du rêveur tendre qu'elle vit naître,
Pour que, dans son sommeil insondable, pénètre
Un écho des chansons qui bercèrent l'enfant
Dont le regard se mouille et dont l'âme se fend ;
Pour que la tombe soit moins noire et moins amère
A la femme au grand cœur qui fut un peu ma mère ;
Pour que, parmi les chers souvenirs effacés,
Ce court poème évoque, en de lointains passés,
Car des êtres anciens elle me restait seule,
L'eurythmique douceur de ses gestes d'aïeule.



L'ÉCOLE

COMME les souvenirs s'éveillent un par un !
Comme le moindre souffle ou le moindre parfum,
Un chant, une clarté qui filtre sous la porte,
Ressuscitent en nous quelque illusion morte !
École, où s'ouvre l'âme enfantine, pourquoi
Ma pensée aujourd'hui vole-t-elle vers toi,
Dont les saintes leçons n'étaient jamais moroses,
Comme vers un jardin peuplé d'anciennes roses ?
Pourquoi dans un rayon vermeil m'apparais-tu,
École, dont le cœur en mon cœur a battu,
Que j'aime d'un amour grave, et qui la première
Dans mes yeux étonnés mis un peu de lumière ?
Savait-il donc, le maître incliné tendrement
Sur ma jeune ignorance au frêle bégaiement,
Qu'en moi souffrait déjà le sensible poète
Qu'émeut une douleur et qu'une ombre inquiète ?
Qu'après avoir naguère épelé sous ses yeux
Le livre enluminé de symboles joyeux,
Me résignant sans haine à l'angoisse future,

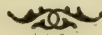
Je tenterais plus tard d'épeler la Nature,
Et, parmi tant d'espoirs sans cesse agonisants,
D'exalter l'héroïsme âpre des paysans
Et la mort des soleils étincelants ou blêmes ?
Comme l'école, hélas ! la vie a ses problèmes,
Ardus toujours, parfois tristement orageux ;
Mais on n'y trouve plus le rire ni les jeux,
Ni l'attrayant labeur, ni la naïve extase.
Aux heures où la vie est trop lourde et m'écrase,
Où m'étreint le regret d'un bonheur disparu,
A toi je songe, école, où mon esprit a crû,
Où j'ai senti grandir en mon âme fragile
Le zèle ardent de ceux qui prêchaient l'Évangile,
Et les nobles pitiés d'où naissent les pardons.
Oui, de toi, chère geôle, à jamais nous gardons
La mémoire attendrie et l'image fidèle ;
Et, comme au vieux logis retourne l'hirondelle,
Le cœur pieusement s'en revient adouci
Jusqu'à ces heures d'or exemptes de souci.
Ah ! qu'entre tes murs blancs, prison claire et fleurie,
Candidement on aime et purement on prie !
Rappelle-toi ! hanté d'aventureux instincts,
Sur la carte rêvant de rivages lointains,
Navigateur précoce, avec d'obscurs Homères,
Je fis plus d'un voyage au pays des chimères ;
Sur tes bancs vermoulus et rustiques, déjà
Mon regard dans le rêve infini se plongeait ;
Et cependant personne ici-bas n'imaginait
A mes vers tant aimés si touchante origine !



L'ÉGLISE

EN un corps qu'une loi sombre aux Douleurs destine,
Je veux garder une âme humblement enfantine,
Et je conserverai, sous des cheveux d'argent,
Un front naïf et pur, aux rêves indulgent.
Or, quels que soient les maux sans nombre dont m'accable
La fatalité morne ou la vie implacable,
Je resterai semblable au grave pèlerin
Qui contemple d'un œil attristé, mais serein,
Le reliquaire intime où dorment enchâssées
Des choses dont l'amour fit jadis des pensées.
Ah ! que je me retrouve ardemment recueilli,
Malgré ce corps chétif dont l'allure a vieilli,
Proscrit que le clocher natal évangélise,
Quand je franchis le porche austère de l'église
Où sur son cœur un Dieu sentit battre mon cœur !
Ah ! combien les vitraux nostalgiques du chœur
Et le religieux silence de l'enceinte
Communiquent d'extase à ma prière sainte !
Toi que la vie étrange et farouche exila,

Souviens-t'en dans l'aurore et dans le soir, c'est là
L'inoubliable autel, le calme sanctuaire,
Qui reçut, endormis dans leur drap mortuaire,
L'un après l'autre, aïeuls et mère et frère et sœur !
C'est là le temple obscur dont l'appel obsesseur,
Ressuscitant la foi que tu crus abolie,
Tinte dans ta mémoire et ta mélancolie,
Et répand sur tous ceux qui partirent très loin,
La pitié dont parfois les bannis ont besoin.
O visions qu'évoque, ainsi que dans un rêve,
L'esprit qu'illumina l'espérance trop brève ;
Paradis consolants, revus dans le décor
Des calices vermeils et des ostensoirs d'or,
Ou dans la clarté pâle et mourante des cierges ;
O soupirs tendrement émus, croyances vierges,
Pourquoi donc tout cela s'est-il évanoui
Au fond de je ne sais quel gouffre infernal ? Oui,
Comme à l'époque heureuse où nos simples cantiques
Faisaient trembler l'écho de tes voûtes antiques ;
Où les sanglots de l'orgue et le verbe d'airain
Se fondaient en un chant magique et souverain,
Que ne suis-je, devant l'auguste et blond Messie,
L'être dont l'oraison candide balbutie !
Oui, pareil à l'oiseau tombé sur le chemin,
Que par degrés ranime une pieuse main,
Que ne suis-je, aussi blanc que le duvet des cygnes
Celui qui sent renaître à ses lèvres indignes,
Dans l'ingénuité des charmes reflouris,
Les mots mystérieux qu'il avait désappris !



LES ANCÊTRES

A Maurice Barrès.

Nous allions quelquefois, mère, t'en souvient-il,
Toi dont le cœur stoïque et dont l'esprit subtil
Se sont évanouis déjà dans l'Invisible,
Vers la calme retraite et vers l'enclos paisible
Où dorment d'un sommeil pur, sinon glorieux,
Dans le sol par leurs bras fécondé, les aïeux.
Là, pèlerins en qui l'espérance surnage,
Accomplissant l'amer et doux pèlerinage,
Nous faisons à ces morts, qu'affligent nos douleurs,
La muette et divine offrande d'humbles fleurs;
Et les cyprès aigus qu'un souffle vague agite
Parlaient aux endormis dans l'effroyable gîte;
Et par l'enclos planté de buis, de pins et d'ifs,
Portant nos vains regrets et nos remords tardifs,
Devant les croix de bois ou les tombeaux de pierre,
Nous laissions se mouiller notre obscure paupière.
Mère, t'en souvient-il ? tous les deux à genoux,
Par d'augustes pitiés attendris, et sur nous

Sentant errer avec des parfums d'asphodèles
La bénédiction de tous les morts fidèles,
Nous recueillions souvent de ceux qui se sont tus
Le don de la sagesse et l'appui des vertus ;
Car les morts lèguent tous un suprême héritage
Qu'aux vivants leur pensée éternelle partage,
Et qui suit loin du champ natal les émigrants ;
Car, liés au passé, nous restons forts et grands,
Si, penchés vers la glèbe antique et nourricière,
Nous respirons leur âme en foulant leur poussière.



VERS LES DIEUX

A Henri de Régnier.

FRESQUES ANTIQUES

A Gaston Deschamps.



PRÉLUDE

QUE tes hymnes vibrants d'ampleur harmonieuse,
Sachent chanter ainsi qu'un frêne ou qu'une yeuse,
Comme une mer roulant d'innombrables galets.
Dans l'éternel granit du verbe incruste-les.
O poète inspiré, qui, frémissant, accouples
Les mystérieux vers en leurs cadences souples,
Les vers dont l'âme ondoie en volutes d'encens,
Plus légers que les boucs et les agneaux dansants,
Qu'ils aient, en leur musique et leur allure franches,
La flexible eurhythmie et la courbe de hanches!
Que leur grâce fluide au murmure divin
Glisse comme sous bois la nymphe et le sylvain!
Qu'alliant le symbole avec la métaphore,
Ils aient le galbe pur d'un vase ou d'une amphore
Modelés par des doigts amoureux! Que pareils
Aux corps tièdes unis en de tendres sommeils,
Voluptueusement l'un à l'autre s'enlace
Dans sa molle attitude et dans sa pose lasse!

Que parfois surgissant tragiques et pressés,
Tel un sonore écho de glorieux passés,
Ils bondissent, dans leur majestueux tumulte,
Comme un torrent sauvage et que le vent insulte!
Puis, que s'insinuant, délicats et charmeurs,
Éparpillant leur souffle en subtiles rumeurs,
Par la cambrure fine et suave des lignes,
Ils rappellent les cols sinueux des grands cygnes
Ou les chastes contours des blanches nudités!
O poète, aux accents profonds et médités,
Aux grêles flûtes d'or, que ta bouche arrondie
Suspende un tiède souffle en vague mélodie!
Au seuil des clairs matins ou des soirs radieux,
Caresse notre oreille en évoquant les Dieux,
Et laisse en tes accords, dont fuit le vol agile,
Ou Tibulle se plaindre ou soupirer Virgile!



PRÊTRE RUSTIQUE

S U I V I d'un primitif attelage, et dardant
Sur la glèbe féconde un fier regard qu'attise
L'impénétrable éclat d'une âpre convoitise,
Surgit un laboureur à l'horizon ardent.

Déjà l'oiseau chanteur et l'insecte strident
Se sont tus. Du soir d'or émane une hantise;
Mais l'homme passe, aveugle à ce que prophétise
Toute la lumineuse ampleur de l'Occident.

Rien ne se grave en lui des tendresses de l'heure!
Rien de la majesté des choses ne l'effleure.
Il passe hostile au rêve, indifférent aux Dieux.

Et pourtant, lorsque las, au vieux chêne il s'adosse,
Ce laboureur pensif sous le ciel radieux
Évoque je ne sais quel obscur sacerdoce.



CORTÈGE BACHIQUE

A l'Occident soudain illuminé surgie,
Dans un nuage ouvrant ses gouffres radieux,
Passe la foule errante et bizarre des Dieux,
Qu'entraîne encore une ample et triomphale Orgie.

Modelés par le vent sur la scène élargie,
Tous, lubrique satyre ou faune insidieux,
Que contemple l'Amour de ses millions d'yeux,
Mêlent virilement l'audace à l'énergie.

Suivi du chancelant cortège ivre, Iacchos
Pour éveiller du Soir les antiques échos
Exalte en rythmes d'or la Joie universelle ;

Mais déjà, tel un vin puissant au jus vermeil,
La pourpre qui déborde ou l'ambre qui ruisselle
Les noie en la torpeur d'un vague et lourd sommeil.



CIEL DE VENDANGE

A Albert Flament.

LES vendangeurs du ciel, torse nu, jambes nues,
Pour fêter le triomphe éblouissant des Dieux,
Font puissamment jaillir du soleil radieux
Le pur vin de clartés dont s'empourpent les nues.

Épique est le labeur du fabuleux pressoir;
Car le jus bouillonnant des grappes écrasées
De toutes parts ruisselle en sanglantes rosées,
Et déborde la cuve insondable du soir.

Et l'homme, qu'une odeur de raisins mûrs caresse,
Las des tourments soufferts et des affronts subis,
Tandis qu'écument l'ambre et l'or et les rubis,
Oublie enfin ses maux dans l'extase et l'ivresse.

Ah! pour que ressuscite avec un éclat tel
Le culte lumineux des mystiques victoires,
Quel vainqueur a prescrit ces hymnes libatoires,
Et fait du couchant grave un aveuglant autel?

Quel prêtre a réveillé les païennes orgies
De la lourde torpeur des antiques sommeils,
Et, montant les degrés chancelants et vermeils,
Offert le sacrifice avec des mains rougies?

Quels chants voluptueux ont tout à coup vibré,
Célébrant les plus forts, les plus grands, les plus dignes
Et louant la récolte idéale des vignes
Dont fermente le fruit généreux et sacré?...

Mais l'ombre qui déferle et sous ses vagues noie
L'orgueil des Dieux avec la gloire des héros,
Emporte dans ses plis aux reflets sidéraux
Les éclairs de triomphe et les hymnes de joie.



DANS L'AURORE

Toi que l'âge a blanchi comme un sommet neigeux,
Regarde, ô compagnon vénéré de mes jeux.
De frêles papillons, en leur molle paresse,
Cependant que d'un souffle embaumé les caresse
Le vent suave où dort l'âme d'anciens printemps,
Vont mourir sur des seins de roses palpitants.
D'un bruissement frais ayant frôlé ma joue,
Leur vol capricieux s'enlace et se dénoue,
Puis s'éloigne et se perd dans le jardin vermeil,
A travers une tiède averse de soleil.



APPARITION

T
oi qui, sereine, avec les clartés communies,
Ta marche ressuscite un monde d'harmonies.
Ton geste lumineux déplace de l'azur,
Et dore ce qu'en nous le Destin fit obscur.
Derrière toi, surgis dans des gloires antiques,
Les Dieux marmoréens peuplent de blancs portiques.
Ta robe a captivé de la grâce en ses plis,
Et ton allure ondule en rythmes assouplis.
Ton charme aérien, sous des frissons de palmes,
Évoque, au bord de mers héroïques et calmes,
Ces rivages sacrés où murmurent sans fin
Des flots qui vont mourir sur un sable si fin,
Une haleine qui passe en caresses si pures,
Que le regard, suivant de molles découpures,
Se perd avec la vague, erre avec le zéphyr,
Des promontoires d'ambre aux golfes de saphir.



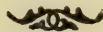
L'ESSAIM

LE souffle des vergers passe, rustique et sain.
C'est l'aurore. Une ivresse instinctive fermente,
Et dans l'air embaumé de verveine et de menthe
Voltige en bourdonnant quelque sauvage essaim.

Les délicates fleurs, dont s'entr'ouvre le sein,
Exhalent pour lui plaire une haleine charmante;
Et, rose du désir que le vol d'or aimante,
La plus blanche se fait amoureuse à dessein.

Mais, nuage vivant, les sonores abeilles
Disparaissent parmi les frondaisons vermeilles
Sans pitié pour les fleurs qui frissonnent d'émoi.

Telles, à d'autres cœurs sans doute fiancées,
En lumineux essaim, les rapides pensées
Ont fui légèrement sans se poser sur moi.



A UNE ABEILLE

QUE tu viennes d'Hybla, d'Hymette ou de Corcyre,
Amasse le miel d'or dans les ruches de cire;
Emplis de ton murmure épars l'humble verger
Où l'on voit un Priape immobile émerger;
Ondule au gré du vent, qui s'enfle ou qui se creuse,
De l'agreste alvéole à la fleur amoureuse;
Ton aile double offerte aux purs baisers du jour,
Butine les suc's d'ambre et les baumes d'amour.
Visite l'étamine où le pollen abonde;
Disperse ta rumeur active et vagabonde;
Enlace l'air vibrant de cercles radieux,
Pareille aux vers subtils auréolant les Dieux,
Et dont l'agile essaim mollement les encense,
Et les nimbe de gloire et de magnificence.



LE VIEUX VERGER

T OI qui sais tous les bruits de l'immense nature,
Qui, des antres profonds où l'esprit s'aventure
Aux mythiques sommets tendrement lumineux,
As contemplé ce qu'ont les abîmes en eux
De germes effrayants et de splendeurs fécondes ;
Toi qui vois à ton gré tourbillonner les mondes
Dans des plaintes de harpe ou des clameurs d'airain,
Restant l'aède pur, le charmeur souverain
Dont les doigts ont nourri de célestes colombes
Pour les marbres des Dieux et les stèles des tombes,
Et de qui les douleurs s'épanchèrent longtemps
En lugubres soupirs, en rythmes éclatants,
Que ta voix aujourd'hui, poète, s'amollisse
Harmonieuse, avec un suprême délice ;
Fais d'un roseau ta flûte, et, d'un accent léger,
Évoque la riante image du verger.
Assez d'autres ont dit en musiques sonores
La candeur nuptiale et claire des aurores,

La gloire des couchants fabuleux, les rumeurs
De l'Océan sinistre aux râles endormeurs,
Les élans du génie et les essors de l'aigle!
En ce jour, ô poète, avec la flûte espiègle
Où soupirait jadis l'âme des œgipans,
Célèbre la douceur des espaliers rampants,
Des ruches au miel blond, des vigoureuses treilles,
Des thyrses odorants et des fleurs non pareilles,
Et, sous le tiède abri du pampre ombrant les murs,
Exalte le parfum pénétrant des fruits mûrs.

Verger ancien, verger aux arbres séculaires,
Qu'ose à peine effleurer le vent dans ses colères,
Qu'ont cultivé sans trêve avec des soins pieux
Des générations innombrables d'aïeux;
Enclos fertile, agreste et sacré qui prodigues
Les abricots fondants, les savoureuses figes,
Et qui, gonflant les cœurs de tes effluves sains
Toujours vibres d'oiseaux et bourdonnes d'essaims,
Accepte d'un passant l'hommage simple et fruste,
Et si l'hymne au granit triomphal ne s'incruste,
Que du moins la louange, ainsi qu'un vague encens,
T'enveloppe de vers souples et caressants.
Tu mêleras, verger, dans les soirs de septembre,
Les grenades de pourpre avec les raisins d'ambre;
Verger, tu mûriras, au déclin de l'été,
La poire d'or, la pêche au derme velouté,
La prune violette et la pomme arrondie;
De tes chanteurs ailés la fraîche mélodie
Éparse en ton feuillage, ô jardin familier,

Dès l'aube jaillira du moindre néflier.
Pour vaincre le tourment des cœurs las et moroses,
A tes rameaux pendants s'enlaceront des roses,
Et, pour émerveiller les yeux, au même tronc
Des mousses d'émeraude et de bronze naîtront.
Verger où la vie entre en nous par chaque pore,
Où l'obscur souvenir des cités s'évapore
Et se dissipe et fuit comme un nuage vain,
Bien que grossièrement sculpté, le vieux sylvain
Qui des choses comprend l'éternel dialogue,
Et dont la rêverie a des grâces d'églogue,
Le gardien de tes fruits, aux larcins indulgent,
Dans les silencieux crépuscules d'argent,
A l'heure pâle et rose où déjà la nuit traîne
Le satin de sa robe étoilée et seréine,
Où les troupeaux de bœufs, repus et fatigués,
Reviennent à l'étable et franchissent les gués,
Sentira quelquefois tressaillir sa paupière
Et le passé revivre en son regard de pierre.



VERS LE GOUFFRE

Sous le regard des Dieux à jamais souverains,
Tous approchent, tremblants, de l'infernale porte,
Tous résistent au vent glacé qui les emporte,
Le frisson de la Mort inexorable aux reins.

Esclaves nus, Héros couverts de lourds airains,
Enfants, époux, vieillards, accroissent la cohorte.
Le rêve de l'éphèbe en cette angoisse avorte,
La vierge pâle échoue à ces bords souterrains.

Tous, promis sans retour à l'urne cinéraire,
Au vol de l'ample faux que rien ne peut distraire
Tombent, crispant la bouche et se tordant les mains ;

Et le troupeau hagard, qui d'effroi se bouscule,
Contemple éperdûment de ses yeux surhumains
Une aube vague au fond d'un vague crépuscule.



*LA BARQUE**A Étienne Rouillé.*

LE grand fleuve infernal m'entraîne vers des bords
Où séjourne la Haine, où la douleur se fixe;
Et sur ma tête hurle un ouragan prolix,
Et surgissent au loin de monstrueux Thabors.

L'onde qui vers les lieux de ténèbres m'emporte
Roule entre un double rang de spectres, et j'entends
Sur d'effroyables gonds gémir les deux battants
De je ne sais quelle ample et sépulcrale porte.

Il semble, par moments, qu'un Astre sans pitié,
Jaillissant du chaos nocturne, me fascine,
Et que des arbres d'ombre aient soudain pris racine
Dans la boue et le sang d'un monde châtié.

Grâce! la nuit s'exhale en plaintes infinies,
Et furieusement les ouragans brutaux
De la porte sonore ont poussé les vantaux,
Et j'écoute râler d'obscures agonies.

Grâce! le noir Érèbe aux lugubres remous,
Que n'ont jamais rougi les fantastiques torches,
Disparaît, tortueux, au dédale de porches,
Où mon front est frôlé de vols velus et mous.

Grâce! le vent arrache une strophe étouffée
A quelque lyre en deuil que l'Amour exila.
Il plane de l'angoisse, et l'on sent passer là
L'éternel désespoir d'un lamentable Orphée!...

Mais la proue âpre fend le fleuve aux reflets morts
Dont l'eau se perd, sinistre, aux océans du Vide;
Et sans trêve attirés par la souffrance avide,
Loin du jour et des Dieux s'enfoncent mes remords.



ARION

IL mêlait, le regard à l'horizon sans fin,
Aux rythmes du navire un rythme encor plus tendre ;
Et l'équipage ému se taisait pour l'entendre,
Et les monstres charmés oubliaient l'âpre Faim.

Et la Lyre vibrait sous l'azur tiède et fin,
Dont les sanglots allaient vers l'Archipel s'épandre ;
Et Lui, qui regrettait Corinthe et Périandre,
S'élança dans le gouffre où plongeait le Dauphin.

Mais dès qu'il effleura la vague expiatoire,
Le poète inspiré, vers le bleu promontoire
Vogua sur l'ample croupe aux nageoires d'argent ;

Et, dressé sur les flots, le chanteur de Methymne
Scandait, de chaque crête écumeuse émergeant,
Le murmure des mers aux caresses de l'Hymne.



ORPHÉE

A Jean Lorrain.

UN soir, Orphée errant que son angoisse exile,
Noir d'ombre stygienne, et loin de tout asile
Passait, les yeux noyés de larmes, poursuivant
Dans la rumeur des flots, dans les râles du vent,
Où que gémit un cœur, où que pleurât un rêve,
L'inoubliable Épouse et l'Illusion brève.
Il allait au hasard, morne, et ne savait pas
Sous quel tragique ciel l'avaient conduit ses pas,
Tant vers l'unique But son âme était poussée,
Et tant sa vision absorbait sa pensée.
Mais de ses doigts tremblants, ailés, mélodieux,
Afin d'apitoyer la sentence des Dieux,
Lui qu'ont voulu les Dieux pour cette épreuve élire,
Il faisait sangloter la fabuleuse Lyre.
Or, c'était, hérissé de rocs, d'écueils épars,
Qui parfois s'étageaient en farouches remparts,
Un stérile désert, un lugubre rivage,
Que hante l'ouragan de sa clameur sauvage,

Que l'horreur de sa marque ineffaçable empreint,
Des hommes redouté, des fauves même craint,
Et dont la majesté garde, sévère et rude
Le sceau de l'épouvante et de la solitude.
Des arbres flagellés, courbés, presque rampants,
Tels que de monstrueux et sinistres serpents,
Semblaient, faits de troncs morts et de branches tordues,
Jeter d'âpres défis aux blêmes étendues.
C'était l'heure où parmi des brouillards froids et roux
S'effondre le soleil frémissant de courroux,
Et le Poète étrange, et la Lyre bannie,
Contemplaient longuement cette affreuse agonie.
L'Astre mourait terrible, et s'épanouissant
Au livide horizon comme une fleur de sang,
Pareil à quelque torche éclairant un vil bouge,
Souillait l'immensité d'un reflet jaune et rouge,
Et, fuyant ce chaos, l'éclaboussait encor
D'une bave de pourpre et d'une écume d'or
Qui suintaient à travers l'opacité des nues
Qu'effleuraient tendrement les notes ingénues.
Et devant ce décor de cauchemar, voilà
Que, plus harmonieux, un hymne s'exhala
De l'ample Lyre, ainsi qu'une plainte étouffée;
Et la nuit grandissante enveloppait Orphée;
Et le Chantre immortel, sur l'aride chemin,
Épanchant son amour fatal et surhumain,
Car l'homme souffre afin que l'amour resplendisse,
Crut voir la douloureuse image d'Eurydice.
Alors vers le fantôme adorable et sacré
Il se hâta, les bras tendus, transfiguré;

Et malgré l'élément hargneux, le roc hostile,
Et l'effroi qu'ici-bas l'obscurité distille,
Malgré l'épreuve atroce et l'épique tourment,
Et le pardon des Dieux imploré vainement,
Et la mer lamentable aux présages funèbres,
Hagard, il s'enfonça dans les pâles ténèbres.



MÉDAILLES AGRESTES

A Xavier Pelletier.



LA TERRE

APPRENDS-LE, paysan, qui conduis tour à tour
Tes bœufs roux à travers l'argile et la silice :
Il faut que sous les doigts du potier s'amollisse
La terre que ton bras féconde avec amour.

L'artisan sait trouver l'harmonieux contour ;
Tu dois tracer l'obscur sillon où ton pied glisse ;
Et tous deux vous goûtez l'ineffable délice
Du souple modelage et du noble labour.

Or, dans le sable jaune et dans la glaise ocreuse
Que le soc acharné, depuis des siècles, creuse,
L'Astre qui fait germer le blé mûrit le vin ;

Et, quand l'un est battu par ton fléau sonore,
Tu scelles l'autre aux flancs rebondis de l'amphore,
Pour te rendre robuste ou te sacrer divin.



L'EFFIGIE

J'AURAIS voulu, hanté d'un rêve et le fixant
Dans l'orbe qu'un stylet harmonieux burine,
Au bronze d'or ou sur l'argile purpurine
Empreindre ta beauté, d'un charme tout-puissant.

J'eusse ainsi conservé toujours, et même absent,
De ton front virginal la splendeur ivoirine,
La fierté de tes yeux, le pli de ta narine,
Et ce que d'héroïque à ta vue on pressent.

Mais dans le cercle étroit de la médaille heureuse,
Si la grâce de ton sourire ne se creuse,
Dans mon cœur est gravé ton profil souverain;

Et quand ta pure image en moi se réfugie,
Mieux qu'en la glaise tendre ou qu'au solide airain,
S'y dessine à jamais ta vivante effigie.



RÉSURRECTION

A Pierre Louÿs.

O jeune Dieu dressé dans ta splendeur vivante,
Éphèbe harmonieux dont le geste d'airain
Trahit la grâce antique au rythme souverain,
Et si beau que du bronze émane une épouvante!

L'air du ciel aujourd'hui te caresse et t'évente.
Longtemps enseveli dans cet âpre terrain,
Revis les jours où fut loué ton front serein
Par la flûte amoureuse et la lyre fervente.

Déjà sur ton corps souple au torse adolescent
L'hommage du soleil extasié descend ;
Des sources vont pleurer, que l'on croyait taries ;

Et les vierges, et ceux qu'éblouit l'Art sacré
Onduleront encore en molles théories
Vers ta lèvre entr'ouverte et ton œil inspiré.



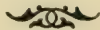
LE VOYAGE

LE gardeur est pensif, dont les lentes brebis
Broutent la lande inculte où croît la fleur sauvage.
Le laboureur, avec l'eau claire pour breuvage,
Près du soc au repos savoure son pain bis.

De l'aube d'améthyste au couchant de rubis,
Malgré la tâche ingrate et l'éternel servage,
Malgré le vent qui rôde et l'éclair qui ravage,
Ils chantent, oublieux des maux qu'ils ont subis.

Chante comme eux, rêveur timide, qui traverses,
Sous les soleils brûlants, sous les froides averses,
L'âpre glèbe où ton âme éblouie a vibré;

Et, louant le verger, la vigne ou la jachère,
Révèle aux Dieux, pour qui tout effort est sacré,
L'incurable tourment dont l'angoisse t'est chère.



LE BUT SACRÉ

MARCHE. Le frais sentier que vont fouler tes pas,
Pèlerin, aboutit au vallon solitaire
Où sait chanter la source et la douleur se taire,
Où la vie est rustique et ne nous leurre pas.

Là t'attend l'humble asile ou le frugal repas.
L'âme, ainsi que le corps lassé, s'y désaltère.
Là tu peux voir, baigné de rêve et de mystère,
Sortir l'amour du seuil agreste où tu frappas.

Donc, suis le frais sentier. L'Astre aux lueurs sereines
Dore le pied des monts et la cime des frênes ;
Les prés ont leurs troupeaux et les forêts leurs Dieux.

Va. Tu découvriras les roses de la porte
Où s'encadre un profil tendrement radieux,
Aux parfums que la brise harmonieuse apporte.



L'ABANDON

DONC tu peux vivre, hélas ! loin des prés et des champs
Où plane l'ombre encor de l'antique Cybèle,
Loin du soc qui gémit et de l'agneau qui bêle,
Loin des heureux vallons et des coteaux penchants !

Tu fuis, pour les cités pleines d'hommes méchants,
Les granges, les celliers, la Nature si belle,
Et tu restes là-bas, inactif et rebelle
Aux labeurs que naguère ont célébrés tes chants !

Ne te souvient-il plus des génisses, des chèvres,
Du buis harmonieux où se posaient tes lèvres,
Et du pain bis trempé dans le vin ou le lait ;

Des fruits mûrs du verger débordant tes corbeilles,
Des blancs taureaux qu'au joug ta main ferme attelait,
Et du murmure ailé qu'épanchent les abeilles ?...



L'ACCUEIL

O triste pèlerin, tu sembles las. Pénètre
Sous mon toit de glaïeul où murmurent les vents.
Le rouet sait rythmer les poèmes fervents,
Et des volubilis encadrent la fenêtre.

Laisse en toi l'espérance et la vigueur renaître.
Les fruits et les grains d'or que jamais je ne vends
Emplissent la corbeille et débordent les vans.
Partage, ô pèlerin, mon rustique bien-être.

Mes doigts tressent l'osier souple et flexible afin
Que s'étanche la soif et s'apaise la faim.
Mes agneaux sont frileux encore de la tonte ;

Et, pour que le passant trouve plus doux l'accueil,
Par-dessus le vieux mur brodé d'un lierre, monte
La rose qui décore et parfume le seuil.



HOSPITALITÉ

ENTRE. Quelque secret, passant, doit t'affliger.
Je suis libre, et jamais mon âme ne fut serve;
Pourtant la pitié veut que je console et serve
La douleur du Proscrit, le deuil de l'Étranger.

Mon sort est doux : semer, recueillir, vendanger.
Le clos donne le vin d'où jaillira la verve,
Et l'abeille d'Hybla le miel où je conserve
Les fruits qui tachent d'or les arbres du verger.

Mange à ton heure, à ton gré bois, erre à ta guise.
Le soc que je dirige et la faux que j'aiguise
Te diront qu'au labour je suis toujours dispos.

Passant, trouve la paix sous mon toit séculaire,
Pour que l'agreste Dieu qui veille à mes troupeaux
Soit propice à l'amphore et favorable à l'aire.



L'ÉPHÈBE

TIMIDE adolescent, que l'amour fait rêveur,
Et qu'un viril et noble enthousiasme enivre,
La trace des aïeux est pour toi douce à suivre,
Et tu gardes au sol une tendre ferveur.

Sois-en loué. Le sol est fidèle et sauveur,
Dont le sein tiède accroît les trésors qu'on lui livre.
Feuillette la nature ainsi qu'un divin livre,
Et goûte du travail la rustique saveur.

Si la lourde charrue, entre tes mains novices,
N'a pas encor rendu les suprêmes services
A la glèbe que ton soc inhabile fend ;

Demain, les durs labeurs, gonflant ton jeune torse,
Sauront unir en toi la souplesse à la force,
Et la vigueur de l'homme aux grâces de l'enfant.



CADENCES

HUMBLE pâtre, déjà le jour tremble incertain.
Accompagne, au verger paisible, en notes brèves,
Sur le roseau grossier d'où s'envolent tes rêves,
La chute des fruits mûrs parmi l'herbe et le thym.

Scande aussi les rumeurs du vent frais et lointain
Qui croît, pareil au bruit de la mer sur les grèves.
Il faut à nos douleurs d'harmonieuses trêves,
Et cette aube candide annonce un doux matin.

Viens. Soit que la cavale au pacage hennisse,
Soit qu'appelle en son clos l'agnelle ou la génisse,
Mêle à leurs tristes voix tes soupirs caressants.

O pâtre, alors que l'ombre avec les clartés lutte,
Exhale vers les Dieux, comme un rythmique encens,
Les méandres berceurs que déroule ta flûte.



RHYTHMES

Pour fournir au labeur léger de tes fuseaux,
Mes agneaux ont donné leur plus candide laine;
Et leur robe tondue, et ta quenouille pleine,
Un peu de la toison reste encore aux ciseaux.

Ma flûte d'or coupée aux agrestes roseaux,
Et peuplant de soupirs la tiède brise hellène,
En fait l'harmonieuse et délicate haleine
Qui subjugue les Dieux et charme les oiseaux.

Vois. Le fuseau qui tourne et la note qui danse
Obéissent aux lois de leur double cadence,
Car tout veut aux douceurs d'un rythme se plier.

Tout : la source pleurant ses larmes cristallines,
La plaintive brebis appelant le bélier,
Et la mer onduleuse et molle des collines.



LE DIEU LARRON

AH ! l'effronté pillard ! le rôdeur familier
Qui du jardin paisible a su franchir la borne,
Et, se glissant, le long du mur qu'une treille orne,
A ravi les fruits d'or que mûrit l'espalier !

Si jamais vers la grange, à la ruche, au cellier,
J'aperçois du larron velu la face morne,
Je le happe à l'oreille ou le prends par la corne,
Pour, au milieu du clos, sans merci le lier !

Écoute, audacieux faune à la mine louche,
Le piège brusquement peut saisir qui le touche.
Suis mon conseil, si tu n'es pas stupide ou sourd.

Ne quitte plus le bois aux rumeurs incertaines
Que hantent des blancheurs radieuses, où sourd
Le murmure argentin et discret des fontaines.



S O U S - B O I S

R EPU de fruits, gorgé de miel, ivre de vin,
Le jeune Dieu, d'un doigt inhabile, s'efforce,
Sous un chêne allongé, d'en écarter l'écorce,
Pour saisir la Dryade au sourire divin.

L'espiègle adolescent, de qui l'effort est vain,
Cambre la grâce et la souplesse de son torse ;
On voit croître à son front la double corne torse ;
Le soleil en jouant caresse le Sylvain.

Soudain, plus conscient de sa vigueur naissante,
Il s'élance à travers le taillis et la sente,
Et poursuit au hasard les blanches nudités ;

Car, jetant le roseau sonore qu'il agace,
Il sait qu'Amour subtil, aux desseins médités,
L'a sans merci blessé d'une flèche sagace.



SATYRE ENDORMI

A l'ombre des taillis que crible le soleil
 De ses traits d'or, lassé, la paupière mi-close,
 Au plus profond du bois, sur la mousse, il repose,
 A quelque Dieu de bronze ou de marbre pareil.

Un silence embrasé pèse sur son sommeil.
 L'astre brûle et rutil, à son apothéose.
 A peine en se jouant la brise enchantée ose
 Frôler ses bras velus et son torse vermeil.

Par moments, saturé de bien-être, il s'étire.
 L'harmonieux roseau gît non loin du satyre,
 Par qui les moindres bruits ne sont plus épiés;

Et des nymphes, chacune espièglement venue,
 Forment, baissant les yeux vers l'obscur chèvre-pieds,
 Un groupe rose autour de sa face cornue.



MUSIQUE LOINTAINE

LES coteaux que bleuit un vapoureux encens
Ferment à l'horizon l'harmonieuse arène
Où, quand le ciel naguère obscur se rassérène,
Bondissent au soleil mes agneaux innocents.

Le satyre prélude à ses tendres accents.
Caché par le feuillage agreste de ce frêne,
Enivre-toi du rythme amoureux, mais refrène
L'irritable désir des cœurs adolescents.

Fuis le troupeau barbu que ce bouc revendique.
Fuis avec ses brebis le bélier impudique
Attentif à la flûte espiègle du sylvain ;

Loin des mâles qu'aux Dieux l'humble pasteur immole,
Et qu'une fière ardeur ne brûle pas en vain,
Savoure l'ombre fraîche et la cadence molle.



RENONCEMENT

B IEN que de race ancienne et du sang des Héros,
Tu préféras la glèbe et les labeurs rustiques
Aux mâles actions que, sous de clairs portiques,
Le marbre immortalise en gestes sculpturaux.

Dès l'aube, ta main ferme accouplait les taureaux
Qu'irritent des taons vils et d'infimes moustiques;
Et tu cherchais, le soir, au fond des nuits attiques,
Pour rejoindre tes Dieux, des chemins sidéraux.

Si jadis tu plantas le tilleul et l'érable
Qui croissent au-dessus de ton front vénérable,
A leur ombre, revis les jours que tu vécus;

Et, te remémorant le souvenir auguste
Des élans vers la gloire obstinément vaincus,
Savoure le passé, comme un vin qu'on déguste.



DOUCE VIE

CHOISIS le chaume sombre ou prends la tuile gaie,
Mais que, dans la douceur d'une ample floraison,
Au milieu de l'enclos s'élève la maison
Où tour à tour chacun de tes enfants bégaie!

Que des roses d'amour frissonnent à la haie!
Qu'aux croupes des agneaux blanchisse la toison!
Qu'au retour du pacage, où croît l'herbe à foison,
L'épouse qui guida tes génisses les traie!

Coupe le seigle ou l'orge et vendange le vin;
Recueille le miel blond de tes ruches sonores;
Sème et récolte; aucun labeur, ami, n'est vain.

Et que, par toi plantés, d'agrestes sycomores
Accompagnent plus tard d'un murmure divin
Les souvenirs sacrés que tu te remémores!



LE ROSEAU

Du roseau gémissant dont la grêle harmonie
Enchantait le silence et le calme du soir,
J'ai fait ma flûte, et seul, la nuit, je vais m'asseoir
Et confie à l'écho ma tristesse infinie.

Au sonore instrument ma lèvre reste unie.
Où le vent soupirait, pleure mon désespoir.
Mes timides sanglots charment l'horizon noir,
Des montagnes de Thrace aux grèves d'Ionie.

Une amoureuse haleine, en ce roseau sacré,
Avec la brise errante et molle a murmuré.
L'air suave est ému de la plainte jumelle ;

Et l'obscur voyageur, qu'a lassé le chemin,
Fait halte pour bénir la Nature, qui mêle
Sa divine tendresse à notre rêve humain.



L'ENCLOS NATAL

LE silence et le deuil flottent discrètement
Sur le verger jadis hanté des Dieux où j'erre ;
Et l'aurore a vêtu de sa pourpre légère
Les choses, dont émane un attendrissement.

O morne enclos natal, la voix du passé ment.
Mon âme sous mon toit me semble une étrangère.
Je ne reconnais rien, et mon trouble exagère
Tant de mélancolie et tant d'isolement.

Mais je reconstitue en moi l'humble domaine,
Tel que l'aima mon cœur dans une extase humaine,
Tel que l'ont vu mes yeux dans un rêve enfantin ;

Et, dédaigneux de tout ce que l'orgueil envie,
J'éprouve en ce verger doré par le matin,
Que la mort fait un peu le charme de la vie.





VERS LA NATURE

Au vicomte de Guerne.

LE CYCLE DE LA GLÈBE

A Augustin Mabo.



VERGERS EN FLEURS

L A fraîcheur de l'aurore à la fraîcheur d'avril
Ajoute je ne sais quelle ivresse innocente ;
Partout, aux prés, aux bois, dans le nid, dans la sente,
Flotte comme un aveu timide et puéril.

L'azur, telle une mer qui sans plainte déferle,
Couvre le firmament de saphirs veloutés,
Et, dans l'universel triomphe des clartés,
La feuille est d'émeraude et le gazon de perle.

L'aumône du soleil tombe au cœur indigent.
Grisés par la senteur des sèves printanières,
Les plus vils animaux sortent de leurs tanières,
Et les vergers en fleurs sont de rose et d'argent.

Cerisiers et pêchers, dans la molle eurythmie
Des mois et des saisons, ont senti par degrés
S'éveiller, sous l'ampleur des cieux transfigurés,
Leur tendre floraison chastement endormie.

O vergers blancs parés de fragile candeur,
O jardins virginaux, neiges immaculées,
Qu'effleurent sans pitié les suprêmes gelées,
Et que tue un retour subit du vent rôdeur!

Aux heures où l'oiseau guette la bestiole,
Où l'agneau bondissant foule l'herbe qu'il mord,
Par le suave enclos erre un souffle de mort,
Et le pommier se fane, et l'amandier s'étiole.

Quand les premiers soleils pour le cœur sont venus,
Il sent de même éclore en la grâce ravie
De tant d'illusions qui parfument sa vie,
Frêles et délicats, mille espoirs ingénus.

Mais dans l'intime enclos des chimères trop brèves,
Un mot d'indifférence, un regard de dédain,
Effleurant l'idéal conçu, flétrit soudain
L'épanouissement précoce des beaux rêves.



L'ÉTALON AU PACAGE

A Frédéric Bataille.

LE printemps éperdu qui murmure et qui rêve
A transformé les champs, les jardins et les prés
D'un sourire magique en tapis diaprés;
Partout l'amour tressaille où circule la sève.

Partout éclôt un germe et fleurit un baiser;
Le lierre brode un chiffre au tronc qu'il enguirlande;
Des arabesques d'or ont festonné la lande;
Au bord des nids l'oiseau s'apprête à se poser.

Dans le pacage enclos d'infranchissables haies,
Les fermiers ont conduit l'étalon frémissant,
Et le noble animal, dont bouillonne le sang,
Se grise des rumeurs printanières et gaies.

Seul enfin loin de l'homme égoïste et grossier,
Il aspire le vent de liberté qui passe,
Nerveux et souple et prêt à conquérir l'espace
Sous l'inlassable effort de ses jarrets d'acier.

La croupe harmonieuse et luisante refuse
L'entrave et les liens qu'en son audace il rompt;
Tel surgit le cheval impétueux et prompt
Dans l'hymne triomphal et l'ivresse confuse.

Cependant ses naseaux palpitent; dans son œil
Qui s'élargit, s'allume une flamme amoureuse;
Il piétine le sol du sabot et le creuse;
Il hennit, redressant la tête avec orgueil.

Une brise qui joue effleure sa crinière.
L'astre des voluptés aux éclats souverains
D'un désir effréné lui caresse les reins,
Et se cabre et bondit la bête prisonnière.

Longuement le poulain hume la chaude odeur
Qu'apporte un souffle tiède et lent, par intervalles;
Le souvenir ardent des premières cavales
Dilate sa narine avec le vent rôdeur.

Une lave de feu s'irrite dans ses veines;
Il galope au hasard en allongeant le cou;
Les flancs et le poitrail fument, et, demi-fou,
Haletant, l'animal s'épuise en courses vaines.

De tous côtés l'enceinte arrête ses élans.
Alors, exaspéré, brutal, presque farouche,
L'étalon, une écume impuissante à la bouche,
Redouble les appels et les bonds violents.

Puis, soudain, l'âpre rut qui dompte et qui harcèle,
Et qui fait frissonner le monde rajeuni,
Et dont tremble l'azur et s'émeut l'infini,
Résume en un cri sourd la fièvre universelle.

Car le mâle fougueux dont s'adoucit la voix,
Vers la fécondité, la nature et la vie,
Vers la Création sans cesse inassouvie,
Hennit plaintivement une dernière fois.



TIÈDE ONDÉE

Aux précoces rayons du chaud soleil de mai,
Malgré la jeune ardeur des sèves nourricières,
Les plantes languissaient et, grises de poussières,
Exhalaient vers l'azur un désir embaumé.

Les nuptiales fleurs enguirlandant la terre,
Qu'à leur seuil amoureux suspendent les époux,
Attendaient l'humble pluie au murmure si doux
Dont la chute plaintive arrose et désaltère.

Et les animaux même imploraient, le front bas,
L'onde qui donne une âme aux chantantes fontaines,
Car, troublant les échos de leurs rumeurs lointaines,
Béliers et boucs avaient cessé leurs durs combats.

Or, ce matin, la pluie espérée est venue
Marquer le sol brûlant de ses vestiges frais;
Il semble qu'un orfèvre ait vidé ses coffrets
Et que des diamants soient tombés de la nue.

C'est un scintillement de gemmes et d'émaux.
Au jardin, chaque fleur ranimée, élargie,
Voluptueusement sort de sa léthargie,
Et, suave, s'épanche en soupirs aromaux.

Sous un faix bienfaisant la branche humide ploie,
Les arbres sont lavés, qui paraissaient ternis,
Et les bêtes des prés, et les chanteurs des nids
Mugissent d'allégresse et gazouillent de joie.

L'hymne adorant se mêle à l'essor gracieux ;
Tout vibre, et la nature entière, fécondée
Par la chute propice et calme de l'ondée,
Mue en dons éclatants les purs trésors des cieux.

Je sais une âme obscure, et solitaire, et veuve,
Où se dessèche et meurt, invisible aux passants,
Toute une floraison de rêves languissants,
Sans qu'une goutte d'eau de loin en loin l'abreuve.

Peut-être garde-t-elle encor l'espoir divin
Qu'un nuage, en dépit des stériles années,
Un jour aura pitié des chimères fanées,
Mais le ciel est torride et l'âme espère en vain !



ROGATIONS

A Eugène Le Mouël.

SANS hâte, le soleil triomphal a monté,
Fait de gloire éclatante et de calme bonté.
Un vent tiède, embaumé de sève printanière,
De la cavale errante agite la crinière,
Et berce l'océan de verdure et de fleurs
Vibrant d'essaims légers et d'oiseaux querelleurs.
Des suaves coteaux aux fertiles vallées,
D'harmonieuses voix, saintement exhalées,
Et que scande la cloche agile dont l'accent
Unit l'appel mystique au charme caressant,
Annoncent qu'un cortège avance et que Dieu passe;
Car c'est un des grands jours où, semant par l'espace
Les oraisons, ainsi que le grain aux labours,
Les simples habitants des hameaux et des bourgs,
Oublient, dans la ferveur de cette humble coutume,
L'angoisse héréditaire et la longue amertume.
Tous d'un pas grave et lourd, hommes, femmes, enfants,
Aieuls ressuscités aux soleils réchauffants,

Ne font, mêlés en quelque agreste théorie,
Qu'une âme qui soupire et qu'une âme qui prie.
Dans les chemins hantés de rêves, à travers
Les jeunes ceps, les prés fleuris, les épis verts,
On voit confusément derrière le vieux prêtre,
La foule recueillie et naïve apparaître.
Des vierges soutenant la Vierge, à pas très lents,
Le corps enveloppé de chastes voiles blancs,
Précédent, de douceur et d'idéal éprises.
Chaque bannière flotte au souffle ailé des brises,
Sur laquelle est brodé l'agneau d'or ou d'argent.
L'espoir a confondu le riche et l'indigent,
Et le pasteur connu des routes et des sentes
Bénit, comme autrefois, les récoltes naissantes.
Or, tous ces paysans, fils du sol éternel,
Empreints d'on ne sait quel vestige originel,
Courbés par les labeurs âpres, image austère
De l'Adam primitif exilé sur la terre,
Ce douloureux troupeau dont la procession
Évoque une rustique et moderne Sion,
Et qui suit le Berger d'une allure rythmique,
Ennoblit par la foi sa pesante mimique ;
Et ce peuple implorant au seuil des mois nouveaux
La divine pitié pour ses nobles travaux,
Et qui dans la campagne éblouissante ondule,
Émeut le plus farouche et le plus incrédule.



LES FOINXS

L ES ruisseaux murmurants ne gèlent plus aux gués ;
Tout est grâce, parfum, mélodie et lumière.
L'abeille parle bas à la rose trémière,
L'oiseau conte son rêve aux échos subjugués.

Le soleil aux lueurs fraîches et juvéniles
Caressant, ô chevreuil, la fontaine où tu bois,
Erre dans l'ombre verte et suave des bois,
Et dore les toits bruns sous leurs fins campaniles.

L'azur est frissonnant de nuages légers ;
Partout l'ivresse éclate et s'accroît l'envergure ;
Dans les sentiers perdus qu'un rayon transfigure,
S'exhale l'âme blanche et rose des vergers.

Or, tous les habitants de la ferme aux prairies
Dès l'aurore s'en vont, fièrement résolus,
Et le soir attendri, pleurant ses angélus,
Ne trouve leurs bras las ni leurs forces taries.

Au vol des faulx, dont luit l'acier rythmique et clair,
De l'onduleuse mer s'effondre l'ample houle;
Chaque vague odorante avec mollesse croule;
L'écume s'en disperse en arômes dans l'air.

Tous sont là, l'homme rude et l'aïeule courbée
Dont s'éteint le regard dans un visage osseux;
Puis les adolescents pensifs et même ceux
Qu'amuse les frayeurs d'un pauvre scarabée.

L'un semble infatigable et, sans trêve fauchant,
Dresse superbement sa carrure d'athlète;
L'autre moins vigoureux et plus jeune halète.
A l'horizon, parfois, monte un agreste chant.

Tous, faucheurs primitifs ou robustes faneuses,
Les éphèbes songeurs et les enfants joyeux,
Dans les poumons l'espace et le ciel dans les yeux,
Travaillent, ignorants de nos cités haineuses.

Pieds nus, ainsi qu'aux jours presque immémoriaux
Où le pasteur guidait l'humble troupeau qui broute,
Ils reviendront plus tard, en ébranlant la route
De la massivité des pesants chariots.

Et laissant derrière eux une trace embaumée,
D'une cadence lourde, au crépuscule ardent,
Ils gagneront la ferme accueillante, pendant
Qu'elle épanche comme une haleine sa fumée;

A l'heure grave où tout se fait silencieux,
Où tombe de l'extase, où l'on écoute encore
Le refrain qu'attardé lance un groupe sonore,
Ou la plainte sans nom que râlent les essieux.



*LA SIESTE**A Charles Le Goffic.*

L'ARDENTE canicule embrase aux champs déserts
Les sillons dont le vent courba la moisson mûre ;
Le ciel, blanc de chaleur, brûle sans un murmure ;
Un nostalgique effroi semble étreindre les airs.

Midi plane, immobile, au zénith redoutable,
Et pour que le soleil ne les accable pas,
Ils font la courte sieste après un court repas,
Ceux à qui sert la glèbe et de lit et de table.

Tous, dès l'aurore, ils ont entassé les épis
Sans redouter le feu qui les hâle et les ride ;
Or, sur l'argile sèche et sous l'azur torride,
A l'ombre d'une haie ils se sont assoupis.

Ils goûtent lourdement, la face vers la terre
Où chacun d'eux a pris une place à son gré,
La brève illusion et le repos sacré,
En oubliant leur dur labeur héréditaire.

Mais, tandis que soumis à leur sort douloureux,
Ils dorment, respirant l'atmosphère étouffante,
Mère qui toujours souffre et qui sans trêve enfante,
La nature s'épuise en silence pour eux.

La terre jamais lasse et jamais décrépète
N'accorde nul répit aux sèves, et l'on sent
Jusqu'en ses profondeurs sourdre un effort puissant,
Lorsque germe une source ou qu'un fétu crépète.

O sol, qu'ont fécondé d'innombrables aïeux,
Écoute, frémissant d'une anxieuse attente,
La palpitation rythmique et haletante
Qui monte des ferments encor mystérieux.

Et dans le tourbillon d'ivresse créatrice
Qui ne peut assouvir l'universelle faim,
Offre aux hommes futurs ton flanc robuste, afin
Qu'ils y marquent aussi leur âpre cicatrice.



LE SALAIRE

ÉPARS dans la cour vaste aux profondes ornières,
De traits éblouissants par l'Archer d'or criblés,
Les robustes coupeurs de seigles et de blés
Attendent, las encor de leurs tâches dernières.

Le labeur formidable est enfin accompli ;
La moisson s'amoncelle en gerbes dans les granges,
Et la terre n'a plus les grands frissons étranges
Qui des plaines faisaient onduler chaque pli.

Appuyés sur la faux qui chasse la famine,
Le visage brûlé par les soleils de plomb,
Ils attendent, muets, dans le soir rose et blond,
Dont un reflet sacré parfois les illumine.

Tous, fils du chaume obscur et du sol nourricier,
Ils sont la pacifique image de la force ;
Un pur et large souffle accroît l'ampleur du torse,
Et l'air, qui trempe tout, leur fit un corps d'acier.

Leur attitude simple évoque ce qui dure ;
Le front est de granit sous d'incultes cheveux ;
Les bras marmoréens sont velus et nerveux,
La poitrine bombée autant qu'un roc est dure.

Mais, sortant tout à coup de rêves inconnus,
Et groupés sous l'abri d'un arbre séculaire,
Les rudes tâcherons, pour toucher leur salaire,
Aux appels du fermier, sans hâte, sont venus.

Avec une lenteur grave et presque rythmique,
Ils reçoivent le prix d'un long mois de sueurs,
Et le couchant qui prête au métal ses lueurs,
Transfigurant le geste, exalte la mimique.

Puis, sous la clarté pâle et mourante des cieux,
Timides devant l'or, de même que superbes
Devant les épis mûrs, ces entasseurs de gerbes,
Ayant compté deux fois, partent silencieux.

Poète, dont jamais le labeur ne calcule,
Toi qui sais féconder tous les sillons ingrats,
Et prodiguer l'ardeur virile de tes bras,
Et sans répit faucher, de l'aube au crépuscule ;

Lorsque tu reviendras, quelque soir, abattu,
Ayant fait ta besogne aux champs de la pensée,
Las de tant de vigueur vainement dépensée,
Tragique moissonneur, quel salaire auras-tu ?



LES GLANEUSES

A Jean de Mitty.

LA mort du jour torride et du soleil ardent
Laisse un peu de fraîcheur s'épandre par la plaine ;
D'effluves embaumés la tiède brise est pleine ;
Une clarté de nacre argente l'Occident.

C'est l'heure violette encor du crépuscule,
Où l'arbre du coteau se détache plus fin ;
La glèbe se prolonge à l'horizon sans fin ;
La lumière est par l'ombre envahie et recule.

Dans les champs où passa le vol rythmé des faux,
Tenant leur gerbe, ainsi qu'on rapporte un trophée,
Les glaneuses, chacune agrestement coiffée,
Regagnent le village en groupes triomphaux.

Bien que lasses, cambrant avec fierté le buste,
A travers les sillons dès l'enfance connus,
L'humble tâche accomplie, elles rentrent pieds nus
Dans leur beauté puissante et leur grâce robuste.

Le soir qui les grandit tombe sur leur destin.
Héroïnes sans noms d'obscures épopées,
Elles vont, d'un reflet biblique enveloppées,
Scandant leur marche aux coups d'un angélus lointain.

De temps en temps parmi l'harmonieux silence
Jaillit d'un gosier jeune un chant sonore et clair
Dont vibre longuement la pureté de l'air,
Et le refrain en chœur des poitrines s'élançe.

Elles rentrent ainsi sous les cieux assoupis,
Et toutes, par degrés, sont bientôt confondues
Au vague demi-jour des pâles étendues,
Sous leur double fardeau de misère et d'épis.

Or, comme elles, noyé dans l'ombre et le mystère,
De la glèbe divine éphémère glaneur,
J'ai voulu recueillir une part de bonheur,
Et, fétu par fétu, lier ma gerbe austère.

Mais, quand je suis venu dans le champ déserté,
Vainement j'ai cherché sur l'idéale argile
Un peu de joie éparse ou de gloire fragile.
Le moissonneur avare avait tout emporté!



LE SANG DES VIGNES

O^R, les foins sont coupés et la moisson est faite.
Voici le mois doré cher aux esprits songeurs ;
Les sentiers des coteaux vibrent de vendangeurs,
Et par les airs s'exhale une rumeur de fête.

C'est l'époque où la vigne épanche un sang divin,
Ainsi qu'au temps joyeux des bachiques amphores,
Et les pampres vermeils dans les cuves sonores
Laissent choir la vendange et fermenter le vin.

Les groupes sont bruyants comme une antique horde ;
C'est la fête des clos, la fête des pressoirs ;
L'odeur des raisins monte en la pourpre des soirs,
Et la liqueur ruisselle où la gaîté déborde.

Les échos semblent las de répondre aux refrains
Dont le rythme rustique et bondissant les frappe ;
L'enfant cueille le fruit, l'homme écrase la grappe,
Et l'ivresse jaillit en rires souverains.

Voici le mois doré des rondes et des danses
Où les vierges, avec les éphèbes, pieds nus,
Une lueur plus tendre en leurs yeux ingénus,
Tournent infiniment sur d'anciennes cadences.

Les doigts frôlent les doigts, les cœurs cherchent les cœurs
Le torse altier soutient la taille qui se cambre ;
Et partout, à la gloire unique des fruits d'ambre,
Éclate l'allégresse et résonnent les chœurs.

Puis, vers les noirs celliers voûtés comme des porches,
Vers le patriarcal accueil des vieux logis,
Les cortèges s'en vont, étrangement surgis
Aux fumeuses clartés de primitives torches.

Et le soleil s'effondre aux bords occidentaux,
Et dans le crépuscule aux mourants incendies,
Après les cris poussés et les torches brandies,
Redeviennent déserts les sentiers des coteaux.

Tandis que les grands bœufs mugissent, qu'on dételle,
Et que la caressante et lointaine rumeur
S'efface à l'horizon comme un râle endormeur,
Pour renaître demain dans l'aurore immortelle.

Grande âme que le rêve entoure de hauts murs,
Et vers qui, dans la nuit, se tend plus d'une lèvre,
Laisse cueillir, pour ceux que la Douleur enfièvre,
Aux symboliques ceps de pitié, les grains mûrs.

Et qu'un pressoir les broie, afin qu'en cette vie
Étanchent l'âpre soif qui les torture encor
Ceux qui n'ont jamais bu le vin des coupes d'or,
Ceux que jamais la joie ou l'amour ne convie.



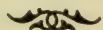
SANI LABORES

Ceux-ci recueilleront le seigle et le froment
D'où sort le rude pain des glèbes séculaires,
Le pain noir et sacré de tes humbles salaires,
Grave semeur, qui vis silencieusement.

Ceux-là dépouilleront le pampre et le sarment
Qui pleurent les vins d'ambre et d'or en gouttes claires.
Les unes, défiant la bise et ses colères,
Fileront le lin chaste et le chanvre clément.

D'autres enfin, vers l'heure où l'ombre au jour se mêle,
Presseront des troupeaux la féconde mamelle
Incessamment gonflée aux pentes des ravins ;

Et tous nourris de miel, de fruits et de laitage,
Recevront du sommeil et les rêves divins,
Et l'oubli des labeurs que le destin partage.



CRÉPUSCULE AUTOMNAL

LE jour s'achève avec des regrets infinis ;
D'une pâleur nacrée, il caresse, à mesure
Qu'il s'efface, coteau, vallon, ferme, mesure,
Et veloute en mourant le creux des anciens nids.

L'oiseau gagne les bois par l'automne jaunis.
Une lueur verdâtre, à l'Occident, azure
Entre chaque colline une vaste embrasure.
Les appels des troupeaux sont beuglés ou hennis.

Dans les filets du soir l'astre éperdu s'emmaille.
Un obscur laboureur revient de la semaille
Devant ses bœufs lassés qu'aiguillonne la faim.

Une cloche, très loin, pleure dans le mystère ;
Et, fasciné, je suis longtemps l'empreinte austère,
La trace des pas lourds sur la glèbe sans fin.



*TAUREAUX AU LABOUR**A Remy Saint-Maurice.*

L'AUTOMNE d'or s'achève en des langueurs sereines,
Prodiguant les fruits mûrs cueillis à pleines mains,
Et si tiède est l'azur que tous les cœurs humains
Dans une trêve sainte ont abdiqué leurs haines.

Les feuilles mortes font un sévère tapis
Que crible l'Occident de ses flèches obliques.
Au fond des bois, gardiens de pieuses reliques
L'hymne d'amour expire aux échos assoupis.

C'est l'époque sacrée où par la plaine immense
Et que peuplent épars des fermes et des bourgs,
Les semeurs primitifs aux agrestes labours
D'un geste triomphal partagent la semence.

C'est l'époque où sur les guérets bientôt déserts,
Flottent, tel un encens, les brumes apparues
Autour de la profonde empreinte des charrues,
Où les derniers refrains se croisent dans les airs.

L'homme grave et hautain dont la silhouette ample
Semble grandie encor par le soleil couchant,
Depuis l'aube sillonne, inlassable, son champ;
Et l'astre extasié s'attarde et le contemple.

Car ses bras musculeux guident sans dévier
Deux taureaux indomptés qui bavent leur écume,
Et dont l'œil d'un reflet sanglant parfois s'allume,
Car l'attelage est rude et hardi le bouvier.

L'irrésistible soc dans la glèbe tenace
Pénètre lentement; farouches, sculpturaux,
D'un pas majestueux avancent les taureaux,
Dont le regard fulgure et dont le front menace.

D'un bout du champ sans cesse ils vont à l'autre bout,
La fumée aux naseaux, tendant la tête fourbe
Sous l'implacable joug qui les lie et les courbe,
Les veines charriant une lave qui bout.

Et tous deux, cependant que meurt le jour fragile,
D'un effort contenu, dont, joyeux, l'homme sent
L'ardeur exaspérée et le rythme puissant,
Entraînent la charrue et soulèvent l'argile.



LES TÂCHERONS

A François Fabié.

POUR faire la semaille, épars aux durs labours,
Ils ont quitté la ferme, humbles, demi-sauvages.
Tâcherons primitifs résignés aux servages,
Dès l'aube ils sont partis comme ils partent toujours.

Ils sont partis, alors que l'oiseau lance à peine
Ses chants, dont la gaieté berce l'effort humain ;
A l'heure où l'invisible et formidable main
De l'ample porte d'or va soulever le pêne.

Et dans l'austérité de leurs gestes brutaux,
Parmi le triomphal essor des alouettes,
Ils ont dressé là-bas leurs hautes silhouettes
Dans les calmes vallons et sur les doux coteaux.

Ils se sont acharnés pour un maigre salaire,
Et le soir les a pris, courbés sur quelque champ,
Sans trêve remuant l'âpre glèbe et marchant,
Vagues spectres noyés d'ombre crépusculaire.

Puis au rythme des socs, aux plaintes des brebis,
Bien que très las, ils sont revenus d'un pas ferme,
Et, sous le toit sacré de la vivante ferme,
Ils ont trouvé la soupe épaisse et le pain bis.

Chacun a projeté son ombre colossale
Aux lueurs du foyer rougeâtre, sur le mur ;
Chacun, silencieux et plein d'un rêve obscur,
A mangé lentement dans la rustique salle ;

Et se levant sans bruit des rudes escabeaux
Rangés en cercle autour de la table de chêne,
Afin d'être vaillants pour la tâche prochaine,
Ils sont allés dormir, simples, graves et beaux.



L'ÉPOPÉE DU RETOUR

A Camille Vergniol.

LE couchant a rougi le faîte des coteaux.
Sous l'éclat triomphal des feux occidentaux,
Dans la splendeur de pourpre et d'or jamais tarie
Que la brise des soirs comme un fleuve charrie,
Parmi des bruits confus et de sourdes rumeurs,
Tous, pâtres et bouviers, vigneron et semeurs,
Les lents troupeaux, brebis plaintives, chèvres souples,
Les pacifiques bœufs qui cheminent par couples,
Les fiers chevaux traînant les attelages lourds,
S'étant sentis frôlés par l'ombre de velours,
Tandis qu'à l'horizon se flétrit la lumière,
Reviennent après l'œuvre auguste et coutumière.
Noir sur le fond vermeil du ciel incandescent,
Des sonores forêts le bûcheron descend.
Dans l'immense unité de leurs tâches diverses,
L'hymne des socs s'ajoute au cantique des herses.
Dans les tièdes vallons, sur les ravins penchants,
Bergers et laboureurs ont confondu leurs chants,
Et le rôle amoureux du mâle ardent se mêle

Aux lamentations de sa douce femelle.
Sentant croître l'orgueil héréditaire en eux,
Les indomptables boucs et les béliers haineux,
De qui l'œil étincelle et dont la toison sue,
Heurtent leurs fronts ainsi qu'une double massue.
L'air vibre par instants de farouches abois
Dont retentit au loin la profondeur des bois,
Et qui hâtent, dans une instinctive panique,
La mamelle pesante et la corne cynique.
Tel un flot monstrueux qui ne laisse après soi
Qu'un souffle de tempête en un gouffre d'effroi,
L'étalon qui hennit et le taureau qui beugle
Ont ébranlé le sol comme une force aveugle.
Et de ces pis gonflés, de ces mufles baveux,
Des torses, des poitrails, des crins et des cheveux,
Et de toute la horde irritable et grossière
S'exhale une âcre odeur de rut et de poussière;
Et ces croupes, ces dos, vers les seuils attendris,
Vers les seuils, ô divin repos, où tu souris,
S'effacent, et plus vague à l'horizon plus terne,
L'appel brutal avec la voix humaine alterne.
Mais l'esprit par delà les troupeaux haletants
Et les cris effarés plonge en la nuit des temps,
Et de l'Homme scrutant les primitives traces,
Retrouve la vigueur éternelle des races
Chez le rude bouvier et l'agreste pasteur.
Et le reflet suprême et transfigurateur
Dont la bande rustique est comme enveloppée
La couvre d'un manteau de gloire et d'épopée.



LE GARDEUR

LE vent roule au ciel bas de lugubres nuées,
Fantastiques de forme, et qui, s'amoncelant,
Dans un effort que l'œil ébloui juge lent,
Mêlent leurs croupes d'ombre, aux abîmes ruées.

Monstres d'Apocalypse errant par l'infini,
On les voit parcourir la gigantesque arène ;
Celle-ci vole alors que celle-là se traîne.
Chacune semble un spectre étrangement puni.

Et sous ce défilé monotone et grisâtre
De fantômes glissant vers les gouffres, sans bruit,
Aux horizons la lande interminable fuit,
Où chemine avec son troupeau le jeune pâtre.

Un chêne primitif, vestige du passé,
Èrige un noir squelette en proie aux bises mornes,
Et, par l'espace, ainsi que la douleur sans bornes,
Apparaissent le pâtre et son troupeau pressé.

Sur le sol que foula l'ancêtre patriarche,
Où le père mystique après l'aïeul rêva,
Derrière ses brebis, comme eux songeur, il va,
Et l'on croit qu'un morceau de l'âpre lande marche.

Quand le troupeau s'arrête, il se repose aussi,
Hanté d'anciens secrets qu'à jamais il doit taire;
Car rien ne peut troubler le calme héréditaire
De son rêve éternel par le temps épaissi.

Rien ne peut varier ses gestes d'automate,
Et jeune, et par l'aurore au bonheur invité,
Il garde on ne sait quelle austère gravité,
En contemplant du ciel la pâleur sombre et mate.

Tels se succéderont les ans, pour lui pareils,
Et comme l'eau du ciel au fond d'une citerne,
Goutte à goutte, la vie inlassablement terne
Tombera sur ses jours coupés de longs sommeils.

Et, bien qu'un souffle obscur s'acharne aux pas qu'il trace,
Bien qu'il reste tremblant de farouches effrois,
Seul il résumera sous des cieux lourds et froids,
L'impassibilité de son antique race.

O Chaldée, où naquit le patriarche d'Ur,
Ainsi tu vis jadis, graves et par centaines,
De bibliques pasteurs aux visions hautaines,
Peupler ta solitude et fouler ton sol dur!



PREMIÈRES VEILLÉES

A Claude Couturier.

C'EST l'heure où chacun vient devant l'âtre s'asseoir
Pour dégourdir ses mains au travail acharnées;
Adieu les bons soleils et les claires journées
Et les rêves fondus dans les brasiers du soir.

Adieu les champs, les bois, les lueurs, les murmures,
Les contemplations devant l'astre tombant
Et les tièdes repos sur le rustique banc
Au seuil du doux logis brodé de treilles mûres.

On voit dans les brouillards la pourpre se noyer,
Car la froide saison plus intime rassemble
La vierge qui rayonne et l'aïeule qui tremble
Et l'homme qui calcule, autour du vieux foyer.

Quand tous sont réunis, l'ample cercle se forme
A peine osant d'abord quelques mots indécis;
Dans l'âtre primitif qu'émeuvent les récits
Flambe le tronc du hêtre ou la souche de l'orme.

Toutes les passions, tous les soucis rongeurs
S'illuminent, auxquels leur race est asservie.
Les douloureux sillons que creuse l'âpre vie
Sont accusés soudain aux brutales rougeurs.

Le père est anxieux, la mère paraît lasse,
Et les aïeuls, ainsi qu'il sied aux vieilles gens,
Ont pour les tout petits des regards indulgents,
Où seule la tendresse à présent trouve place.

La quenouille au lin blanc, l'aiguille au chaste fil
Gardent la pureté des âmes sous le chaume.
Or, nul dans la maison des laboureurs ne chôme,
Nul, pas même l'ancêtre au sévère profil.

D'une voix forte encor, mais que l'âge modère,
Et qui semble l'écho lointain d'un grand passé,
Celui-ci, que la gloire autrefois a bercé,
Raconte un souvenir devenu légendaire.

Le vétéran termine avec un geste altier,
Puis s'échange à mi-voix plus d'une confiance,
Puis quelque chant naïf s'élève, que cadence
Le rythme de l'horloge au fond du haut boîtier.

Quand la bise tout près souffle avec violence,
Le cercle se resserre et le groupe se tait,
Et chacun, dans la salle où naguère on chantait,
Écoute avec la peur comploter le silence.

Mais quelques-uns déjà se sont presque endormis
D'un sommeil lourd ou plein d'une grâce enfantine ;
Tous, dans les vastes lits que la serge encourtine,
Vont goûter le sommeil aux durs labeurs promis.

Simplement, la famille entière agenouillée
Devant le crucifix qu'ont légué les aïeux,
Invoquant en commun l'Être mystérieux,
Par l'antique symbole achève la veillée.



MATIN D'HIVER

A l'heure où le sommeil, dans ses réseaux légers,
Nous retenait, captifs des songes qu'il balance,
Quelque nocturne orfèvre a, dans l'ombre, en silence,
Revêtu de splendeur les champs et les vergers.

L'aube s'est éveillée en un décor étrange,
OÈuvre d'un génial et tendre Ciseleur.
Les arbres, comme aux jours d'avril, semblent en fleur,
Et de roses clartés chaque cime se frange.

C'est une floraison de prismes délicats,
De bizarres dessins, d'aiguilles éphémères,
Et la pensée évoque un pays de chimères
Fait de diamants fins et de rares micras.

Le moindre objet serti dans sa gaine de givre
S'irise au soleil clair qui gagne lentement,
Et le sol est couvert d'un vaste chatoîment
Dont la gloire s'anime et tremble et paraît vivre.

Quelles puissantes mains d'artiste diligent,
Dont le travail fragile étincelle et miroite,
Surent emprisonner dans leur armure étroite
Ces rigides guerriers de cristal et d'argent ?

Quels doigts minutieux ont brodé ces guipures,
Afin de les suspendre aux branches par milliers ?
Pour parer le gazon d'innombrables colliers,
Quelle mine a fourni ses gemmes les plus pures ?...

Hélas ! le soleil monte et par degrés détruit
Dans les jardins, au sein des plaines réchauffées,
Ce tableau dont la grâce eût ébloui les fées,
Ce labour gigantesque et frêle de la nuit !



SEMAILLES ÉPIQUES

A André Dumas.

Du ciel bas dont l'étreinte enveloppe la terre,
Silencieusement la neige solitaire
Descend, et, par milliers, sans trêve, les flocons
Tombent de l'infini sur des champs inféconds.
Parfois, quand la tempête inexorable fouette
La lente et molle ampleur de la chute muette,
Il semble qu'une auguste et fabuleuse main
Jette aux sillons obscurs d'un labeur surhumain,
Tandis que tourne un vol de corneilles rapaces,
Quelque semence épique à travers les espaces,
Et prodigue aux bas-fonds, et dispense aux sommets,
Des grains qui d'aucun vol ne lèveront jamais ;
Tels au souffle des mers volent les grains de sable.
Sur nos fronts attristés la main s'ouvre, inlassable.
Ah ! quel prodigieux semeur épand ainsi
Ces tourbillons légers sous l'azur obscurci ?
Quelle bise glacée et farouche accélère
Cette chute candide, en sa vaste colère ?

Quel soc a préparé la semaille sans fin
Qui raye incessamment l'horizon pâle et fin,
Et dont nul ne pressent la récolte future ?
O sublime folie où l'esprit s'aventure !
Ce que sema le ciel doit fleurir pour le ciel,
Et l'aquilon lui-même est providentiel.
Peut-être cette calme et sereine avalanche
Qui fait grise la nue et l'immensité blanche,
Cet effeuillement tendre et virginal de lis,
Dont les jardins, l'hiver, sont encore embellis,
Ces grains mystiquement innombrables que lance
Une main ignorée aux plaines du silence,
Germeront-ils plus tard en épis glorieux,
Pour l'éblouissement éternel de nos yeux,
Dans les couchants de pourpre et les aubes de perle,
Et dans la houle d'or astrale qui déferle
Et frissonne, et devient, par les soirs enchantés,
La moisson qu'on recueille en gerbes de clartés.



BUCOLIQUES

A Pierre Berrisset.



PATURAGES

Au Marquis de Ségur.

LE pré, comme une nappe immense d'émeraude,
Au flanc du doux coteau déroule un vert tapis ;
Des bœufs, les uns debout, les autres accroupis,
Tachent l'herbe, où parfois un souffle embaumé rôde.

Sur le fond velouté du pacage charmant,
Ceux-ci paissent, ceux-là ruminent, lents et graves ;
Et pacifiques tous, et tous libres d'entraves,
Hument l'air pur du large et songent vaguement.

Lorsqu'un des compagnons se sépare du groupe,
Il s'aventure au bout de l'enclos, puis soudain
Lançant à l'horizon un regard de dédain,
Revient superbe, avec du soleil sur la croupe.

Des mufles alourdis s'exhale un jet puissant
Dont la chaude vapeur flotte par l'étendue,
Et du berger lointain, silhouette perdue,
S'allonge l'ombre grêle au radieux versant.

Tel le temps passe, et l'heure après l'heure s'écoule,
Et les simples pasteurs, et les calmes troupeaux
Goûtent partout la saine ivresse du repos,
Et la vie est pour eux comme une mer sans houle.

Ignorant nos labeurs, nos fièvres, nos départs,
Peut-être ayant senti ce que résume en elle
D'ample sérénité la nature éternelle,
Ils rêvent, sur la glèbe éblouissante épars.

O vous, grands cœurs où tant d'angoisse se devine,
Altérés de silence et désireux d'oubli,
Pauvres cœurs où l'espoir même semble aboli,
Trouverez-vous l'enclos où croît l'herbe divine ?



L'HEURE APAISÉE

A Edmond Biré.

DE soyeux étendards flottent par les nuées,
Secouant de la pourpre et de l'or en leurs plis.
Le soleil agonise au bord des cieux pâlis,
Encore éblouissant d'ardeurs exténuées.

Le calme et la langueur des divins soirs d'été
Planent sur l'abreuvoir en nappe lumineuse ;
Un chant aérien de pâtre ou de glaneuse
Se traîne, dans la brise odorante apporté.

Tout se fond en extase et se résout en joie.
Quel cœur laisse en secret, de l'azur plus clément,
Descendre une pitié faite d'apaisement,
Et resplendir l'amour dans l'orbe qui rougeoie ?

Or, c'est l'heure apaisée où les bœufs blancs et roux,
Nimbés par le couchant d'un vestige de gloire,
L'un après l'autre et très gravement viennent boire,
Une flamme sereine en leurs yeux sans courroux.

Vers le miroir que nul vent brusque n'effarouche,
Où dorment étalés les larges nénuphars,
Tandis qu'à l'horizon gagnent les tons blafards,
Ils viennent le front bas et l'écume à la bouche.

Chacun d'eux, au travers des fragiles roseaux
S'avance puissamment dans l'eau claire qu'il trouble ;
Et l'onde réfléchit le corps massif et double,
Et des gouttes d'argent ruissellent des naseaux.

Chacun hume à longs traits la fraîcheur et la vie
En contemplant le doux paysage connu ;
Puis le troupeau s'en va comme il était venu,
D'un pas majestueux qui jamais ne dévie.

Avec la vision de pacages lointains,
Et de tendres regards pour la moindre chaumine,
Jusqu'au tiède repos de l'étable il chemine,
Dans la rusticité des primitifs instincts.

Et, plein d'un sentiment si profond qu'on l'ignore,
Par instants, l'un des bœufs, voyant l'ombre grandir
Et des feux s'allumer du Zénith au Nadir,
Pousse vers l'ample nuit un beuglement sonore.



L'ESCORTE

J'ENTRAI dans le pacage austère et grandiose
Où loin, très loin, avec l'herbe jusqu'aux genoux,
Paissaient les bœufs épars plus fraternels que nous
Que transfigurait l'Astre en son apothéose.

L'heure était attendrie et solennel l'instant.
Aux larges flancs et sur les croupes arrondies
Le couchant allumait de fauves incendies ;
La pourpre débordait l'horizon éclatant.

L'un des bœufs tout à coup me vit, et vers la nue
Un mugissement sourd et grave retentit,
Et l'animal puissant vers l'être si petit
Marcha droit, des lueurs sur sa tête cornue.

Et la troupe rangée avec calme et lenteur
En ligne s'ébranla barrant l'immense espace,
Et, tel un escadron majestueux qui passe
Suivit le chef, ainsi qu'aux appels du pasteur.

Quel émoi curieux, quelle crainte instinctive
Poussait les bœufs vers l'homme impassible et serein?
Quelle force attirait l'ample troupeau sans frein
Qu'un enfant intimide et qu'un rythme captive?

Hélas! l'éternel sphinx qu'est l'animal muet
Garde jalousement les secrets qu'il doit taire,
Et dans le crépuscule ardent et solitaire
J'attendis, et la pourpre en ambre se muait.

La troupe à quelques pas fit halte; puis superbe,
Mufle tendu, le chef vint flairer l'étranger,
Mugit encore après avoir paru songer,
Et le soir d'or vibra de son monstrueux verbe.

Un vestige de jour mourait augustement,
Comme au front du rêveur la dernière pensée;
La troupe, de nouveau confuse et dispersée,
M'enveloppa sous les splendeurs du firmament.

Or, tandis que croissaient les caressantes ombres,
Et que le vent roulait d'harmonieux sanglots,
Dans la clarté suprême et pâle de l'enclos,
J'allais, environné de vagues formes sombres.

Et les doux animaux, compagnons généreux
Et presque humains, et dont un vil bouvier trafique,
Entouraient tous, comme une escorte pacifique
Et géante, celui qui fit ces vers pour eux.



L'AGONISANT

UNE étrange stupeur plane sur les grands bœufs
Obstinément muets dans l'étable lugubre ;
L'un d'eux a respiré quelque souffle insalubre
Aux pénibles labours ou dans les prés herbeux.

Or, tous les compagnons de l'ample solitude,
Tous les rudes forçats de la glèbe sans fin,
Devant leur crèche pleine oubliant qu'ils ont faim,
Flairent on ne sait quoi, tremblants d'inquiétude.

Car l'humble frère, avec de sourds gémissements
Où se mêle peut-être une vague tendresse,
Agonise, et chacun autour de lui s'empresse,
Et le fermier s'épuise en ordres véhéments.

Mais le rythme sinistre où halète un mystère
De souffrance et de mort, et que rien n'interrompt,
Torture l'animal dont se courbe le front,
Et d'un son rauque emplît l'étable qu'il atterre.

Les bœufs, tels qu'à l'approche obscure d'un danger,
Cependant que, sans voir, regarde d'un œil terne
Le compagnon fiévreux dont le râle consterne,
Serrés l'un contre l'autre à peine osent bouger.

Et dans la nuit d'angoisse éternelle et vivante
Où les animaux sont avec l'homme engloutis,
Tous, lamentables, lourds et presque anéantis,
Restent pétrifiés dans leur sombre épouvante.

Et le troupeau naguère heureux, morne à présent,
Comme immobilisé par l'effroi qui le glace,
Semble implorer, faisant plus étroite sa place,
Ceux qui donnent leurs soins au frère agonisant.



RETOUR SINISTRE

PACIFIQUES, les bœufs sont revenus du pré,
Et dans le vaste enclos, le soleil ironique
Qui meurt transfigurant les êtres communique
Aux choses la rougeur de son disque pourpré.

Anxieux, le troupeau s'arrête : il a flairé
L'attelage fatal de son bourreau cynique ;
Et, dominé par une instinctive panique,
Chaque bœuf soudain cherche une issue, effaré.

Sous les reflets ternis du fauve crépuscule,
La bande qui veut fuir se hâte et se bouscule,
A quelque vision infernale beuglant ;

Et, présage de mort, malgré l'heure si douce,
On aperçoit, épars sur l'horizon sanglant,
Des monstres qu'un couchant fantastique éclabousse.



FRÈRES

A Henri Potex.

Tous deux ont très longtemps, pleins d'un égal mérite,
Conduit le même soc dans le même vallon,
Ruminant l'herbe fraîche ou le foin sec, selon
Que le printemps flamboie ou que l'hiver s'irrite.

Ils demeurent tous deux, dès l'enfance accouplés,
Les graves serviteurs en qui le maître espère,
Car leur humble passage a fait le sol prospère,
Et sur leur trace agreste a jailli l'or des blés.

Les mêmes jougs remplis par leurs têtes énormes,
Dans la pâleur de l'aube ou l'éclat du couchant,
Unirent leurs deux fronts en un labeur touchant,
Et l'ombre amplifia leurs vigoureuses formes.

Et les mêmes chansons aux rythmes infinis,
Refrains lents et berceurs, plaintives villanelles,
Charmèrent longuement leurs tâches fraternelles,
Ajoutant un murmure aux murmures des nids.

Parmi les Angélus scandant leur marche lasse,
Tous deux sont revenus par les mêmes chemins,
Ont caressé le soir de regards presque humains,
Et dans la même étable ont pris la même place.

Et jamais chez ces bœufs rien ne pourra tarir
L'instinctive tendresse et la douceur innée
Qui dans la solitude ont grandi chaque année,
Et si l'un d'eux mourait, l'autre voudrait mourir.



LA MORT DU BOEUF

A Alfred Poizat.

L'UN des deux compagnons est mort, et l'autre pleure,
Et le soc inactif se rouille, et les vallons
Retentissent d'échos douloureusement longs,
Et comme un glas discret, par instants, sonne l'heure.

Les jougs, où s'accouplaient leurs larges fronts jumeaux,
Gisent abandonnés, stupides, presque mornes ;
Et le maître est pensif, qui décorait leurs cornes,
Quand ils rentraient, le soir, de fleurs et de rameaux.

Oeil hagard, souffle court, poitrine haletante,
Le compagnon vivant, plein d'effrois ignorés,
Sent l'angoisse et l'horreur l'envahir par degrés,
Et beugle sans répit, las d'une vaine attente.

Il a vu passer l'ombre immense du trépas,
Et, bien que le bouvier ait garni l'ample crèche
De feuilles de maïs et de luzerne fraîche,
Le bœuf épouvanté songe et ne mange pas ;

Et la bête massive au regard lamentable,
Dont rien n'a consolé le sublime tourment,
Flaire de tous côtés mélancoliquement
L'âme obscure du frère éparse dans l'étable.



LA VEILLÉE DU MORT

Las de traîner la herse au travers des labours
Et d'écouter la voix mâle qui l'encourage,
Le bœuf vient de mourir au fond du pâturage.
Il gît là-bas, très loin des hommes et des bourgs.

Et quatre compagnons, sur l'herbe de velours,
Tous accroupis, de peur qu'un rustre ne l'outrage,
Forment autour du mort un massif entourage,
Silencieusement redoutables et lourds.

Le bœuf n'entendra plus la douce villanelle,
Berçant sa rêverie obscure et solennelle,
Répandre en lui l'oubli du sillon coutumier;

Et le divin Virgile, aux âmes bucoliques,
D'un accent attendri comme un chant de ramier
Eût conté cette églogue en vers mélancoliques.



EN FORÊT

A André Theuriet.



S Y L V A

O forêt, sanctuaire immense, asile sain
D'où sortent, pour la lutte héroïque trempées,
Les âmes noblement éprises d'épopées,
Et que toujours hanta quelque vaillant dessein ;

Je me suis enfoncé, téméraire, en ton sein ;
Farouche, j'ai gravi les cimes escarpées
Où s'épanche ton rêve en graves mélopées,
Où le vol noir se mêle au lumineux essaim.

Combien je vous vénère, arbres mélancoliques
Dont le front est chargé de plaintives reliques,
Fiers autels où peut-être ont prié mes aïeux !

Quand la clarté sur vous tombe en nappes fluides,
J'évoque encor, parmi les chênes glorieux,
Le Sacerdoce obscur et sacré des druides.



LA FUITE

P UISQUE à tes vains appels l'immense joie est sourde,
O pèlerin, saisis le bâton et la gourde;
Vers le large pan d'ombre où l'espoir apparaît,
Pénètre dans la nuit de la grande forêt.
Les carrefours des bois, comme ceux de la vie,
Offrent plus d'un chemin dont l'âpreté convie,
Et là, plus d'une route au mystère attirant
S'ouvre à l'orgueil blessé du tragique Émigrant.
Mais en toi tout à coup quelle pensée hésite
Devant la plante hostile et l'herbe parasite ?
L'arbre qu'étreint le lierre et qu'étouffe le gui
Émeut-il de pitié ton vieux cœur alangui,
Et, monarque déchu que l'âge ou l'hiver glace,
Tente-t-il d'amollir ton âme déjà lasse?...
Va, ne t'arrête plus, pèlerin. Que les loups
De ta fuite éperdue eux-mêmes soient jaloux !
Que le rapide cerf t'envie et que la ronce
S'écarte, respectant ta marche qui s'enfonce !

Que les ravins sans noms, que les fauves halliers,
Que les chênes géants qui croissent par milliers,
Tordus par l'aquilon semeur d'amples ravages,
Te voient tendre les bras vers les gorges sauvages!
Que du sylvain velu guettant le moindre pas,
La flûte soit muette et ne te charme pas!
Que les nymphes, à qui la source sert d'asile,
Ignorent la retraite où ta douleur t'exile!
Que l'aigle et le ramier qui planent dans les airs
N'osent te retarder vers les sommets déserts,
Et que l'oiseau divin, et que l'oiseau rapace
Se taisent quand un cœur révolté souffre et passe!
Vole! la solitude est infinie. Atteins
Les plus sinistres rocs, les monts les plus hautains,
Et résigné, superbe, oublié de tous, entre
Dans la paix dédaigneuse et farouche de l'antre.



LES ARBRES

A Léon Dierx.

QUAND je rôde, au printemps, sous les antiques chènes
Sous les hêtres altiers aux mousses de velours,
Je respire parmi leurs fûts bronzés et lourds
La robuste senteur des frondaisons prochaines.

Bien qu'un jeune soleil les fasse radieux,
On dirait par instants qu'une angoisse infinie
S'exhale comme une ample et confuse harmonie
Des arbres qui jadis abritèrent les Dieux.

Songent-ils, ces vieillards aux balancements souples,
Géants des noirs ravins ou des âpres sommets,
Que leurs bras monstrueux ne s'uniront jamais,
Cependant qu'à leurs pieds s'étreignent tant de couples ?

Peut-être, et c'est pourquoi, des voluptés exclus,
Scellés au sol en leur séculaire esclavage,
Ils épanchent parfois sur un rythme sauvage
Les profonds désespoirs qu'ils ne contiennent plus.

Dans les vastes forêts où s'effacent les sentes,
Vous enviez les nids dont vos rameaux sont pleins.
Éperdus de tendresse, oh! comme je vous plains,
Ancêtres torturés par vos sèves puissantes!

Comme je vous comprends, vous par qui je revis,
Arbres sacrés, dont l'âme éparse se lamente,
Et comme je saisis, même dans la tourmente,
La fraternelle voix de cœurs inassouvis!



LES HÊTRES

Au plus profond de l'ample et sauvage forêt,
Dans une solitude et des demi-ténèbres
Qu'à peine osent troubler quelques soupirs funèbres,
Tout à coup, la futaie effrayante apparaît.

Elle apparaît superbe et dix fois séculaire,
Telle une cathédrale aux mobiles arceaux
Dont les piliers seraient des hêtres colossaux,
Qu'un jour mélancolique et presque morne éclaire.

Celui qui s'aventure en tremblant jusque-là
Éprouve une terreur indicible et sacrée;
Et toute âme est d'angoisse à jamais pénétrée,
A qui la fière voix des vieux hêtres parla.

Car, en ce lieu fatal où planent des mystères,
Où meurent des appels nostalgiques de cor,
Tragiquement hanté, l'esprit évoque encor
La farouche grandeur des légendes austères.

Parfois, quand se déchaîne un de ces ouragans
Dont par degrés s'accroît l'épique véhémence,
Chaque ancêtre révèle enfin sa force immense,
Et leur groupe s'exalte en défis arrogants.

On croit ouïr, avec un frisson d'épouvante,
Les hymnes frémissants de guerriers valeureux
Lançant une menace à d'invisibles preux,
Et que l'écorce vêt d'une armure vivante.

O verbe triomphal ! ô tumulte soudain
Dans le prodigieux balancement des cimes !
O transports éperdus ! ô colères sublimes !
O rythmes ruisselants d'implacable dédain !

Ce langage incompris de géants d'un autre âge,
Qui, très loin, s'atténue en râles endormeurs,
Jaillit de la futaie aux puissantes rumeurs
Qu'une parole offense et qu'un regard outrage.

Puis l'aquilon fléchit, moins brutal, moins amer,
Et la majestueuse et plaintive assemblée,
Que la rafale avait quelques heures troublée,
S'apaise lentement, ainsi que fait la mer.

Les hêtres fabuleux gonflés de noble sève,
D'une vie héroïque et saine débordants,
Les vénérables troncs chargés de mousse et d'ans
Retrouvent l'attitude ancienne et l'ancien rêve.

Et tous, pleins d'harmonie et de sérénité,
Méditent, recueillis, de l'aube au crépuscule ;
Et la hache cynique elle-même recule
Devant leur pied auguste et leur front redouté.



LA ROCHE

LA roche épique est là depuis quatre mille ans,
Impassible. Les soirs pourprés et rutilants,
Les aubes candides et pâles
Ont tour à tour criblé, parmi les troncs virils,
Ce corps prodigieux, de rubis, de béryls,
D'ors, d'améthystes et d'opales.

Depuis quatre mille ans le globe a gravité;
L'épique roche est là, calme en sa gravité,
Monstre qu'un pan d'azur captive,
Dans la forêt sauvage aux silences suspects,
Où le moindre vestige a les rudes aspects
De la genèse primitive.

En proie aux lents efforts de l'élément grossier,
Qui, plus profondément que le fer et l'acier,
Fouille la matière et la sculpte,
Elle s'érige au ciel lugubre ou radieux,
Menaçante et pareille à ces terribles Dieux
Auxquels la peur vouait un culte.

Son geste altier, que l'ombre amplifie, est encor,
Dans la solennité farouche du décor,
 D'une grandeur surnaturelle ;
Et la pluie et la grêle et la foudre et le vent
Ont dû, pour lui donner la forme d'un vivant,
 S'acharner des siècles sur elle.

Puis sans doute, jadis, des hommes sont venus,
Conquérants fabuleux et guerriers demi-nus
 Qu'un sanglant passé revendique,
Et qui, sortis vainqueurs d'héroïques combats,
Pleins d'hymnes triomphaux, se sont courbés bien bas
 Devant la pierre fatidique.

Car la forêt recèle aussi ses monuments
Sur qui gronde l'horreur des souffles véhéments
 Dont la colère se déchaîne ;
Et cache, ennoblissant leur prestige mortel,
Des ébauches de temple et des profils d'autel
 Où semble prier quelque chêne.

Tel, fier autant qu'un Louvre ou qu'un Escorial,
Ce bloc vertigineux, sombre, immémorial,
 Cette masse que rien n'étaie,
Et qui, sourde au vain bruit qu'à son pied nous faisons,
Peut-être attend le vol d'anciennes oraisons
 Dans les hauteurs de la futaie ;

Ce symbole effrayant, ce colossal menhir,
Qui, du glaive géant que Dieu seul peut tenir
 Reçut plus d'une cicatrice,
Et qui, jailli brûlant du chaos, se figea,
Aux aïeux prosternés apparaissait déjà
 Dans sa puissance évocatrice.

Et sur la terre, où tout en poussière finit,
Tant que la sentinelle énorme de granit
 Veillera sur ces lieux funèbres,
Les mythes abolis et les obscures fois
Sentiront par instants, sacrés comme autrefois,
 Tressaillir leurs lourdes ténèbres.



LES PINS

L'INVISIBLE Océan qui murmure sans trêve
Et râle dans les pins vibrants et résineux
Dont la souple racine enfle âprement ses nœuds,
Évoque un lent départ en mon esprit qui rêve.

Sur cette aérienne et nostalgique mer
Que fend, grossièrement sculptée, une humble proue,
La voile grise s'enfle où la brise se joue,
Et j'entends déferler là-haut le flot amer.

Sans bouger, sur le sable étendu, je savoure
L'élan de la rafale ou le saut de l'embrun ;
Les plus chers souvenirs s'éveillent un par un,
Faits d'extase héroïque et de calme bravoure ;

Et molle illusion, je vois surgir encor
Dans le balancement des tangages rythmiques,
Les poumons saturés d'effluves balsamiques,
Des îles d'émeraude et des continents d'or.



LE DIX-CORS

A Henri Chantavoine.

LA forêt murmurante et calme et sans courroux
Qu'enflent les brises, telle une mer qui moutonne,
A revêtu déjà sa parure d'automne,
Mêlant les tons d'or fauve aux tons de cuivre roux.

L'Astre prêt à sombrer dans les houles rougies
Ajoute son éclat triomphal et vivant
Aux rouilles du feuillage agité par le vent,
Et dans l'apothéose exalte ses magies.

La frondaison de pourpre est comme un bloc ardent
Que sillonne de l'ambre en fluides traînées;
De rubis somptueux les cimes couronnées
Y bercent les splendeurs qu'étale l'Occident.

Voici l'heure idéale et fraîche où chaque harde,
Mâles, biches et faons, sort des épais taillis
Sous les obliques feux du grand soleil jaillis,
Criblée aussi des traits étincelants qu'il darde.

Fuyant les vils troupeaux et farouche comme eux,
Un vieux cerf isolé, dans la haute avenue
Où plus d'un hêtre incline une tête chenue,
S'avance en élevant son bois lourd et rameux.

Il passe lentement sous la puissante voûte,
L'œil encore alangui d'un vague et long sommeil,
Les poils éclaboussés par le couchant vermeil,
Et l'on sent qu'il épie et l'on voit qu'il écoute.

Dans son regard se lit l'héritaire effroi
Des ours velus, des loups cruels, de l'esclavage,
Cependant qu'il parcourt, inquiet et sauvage,
La tragique forêt dont il est le vrai roi.

Sa majesté paisible est faite d'harmonies,
De naturelle aisance et de nobles instincts,
Et, dans le jour suprême aux reflets incertains,
La souplesse et la grâce en lui semblent unies,

Mais le fier animal soudain s'est arrêté.
Effleuré d'un frisson qui s'achève en caresse,
Tous les muscles tendus, son corps nerveux se dresse
En un désir subit mêlé d'anxiété.

Pour qu'ainsi soit troublé son rêve solitaire,
Quel arôme a frappé son odorat subtil?
Quel soupir non perçu de l'homme entendit-il
Dans les fourrés que hante un éternel mystère?

Les naseaux frémissants, il a flairé là-bas
La passive femelle, et la lutte, et le drame ;
Humant l'ivresse éparse au vent du soir, il brame
De fureur et d'amour vers de prochains combats.

L'écho lointain sans doute envoie une réponse
Parmi les troncs géants aux fragiles décors ;
Car, d'un pas gravement rythmique, le dix-cors
Sous la futaie immense et lugubre s'enfonce.



LE CHAOS DE ROCHES

TELS les sourds grondements de tonnerres lointains,
Les plaintes d'une mer invisible, la houle
Des feuillages dorés pleure, qu'Octobre a teints.

Par instants, sombre voix qui plane et se déroule,
Fait de lents soupirs, de râles infinis,
Elle s'enfle, pareille aux rumeurs d'une foule.

Et les chênes géants par l'automne jaunis,
Les hêtres, les sapins, les érables, les ormes,
Balancent à leur cime agreste de vieux nids.

Une ville de rêve aux assises énormes,
Aux dômes écroulés, aux carrefours déserts,
Emplit tout l'horizon de ruines informes.

Parmi les ajoncs noirs et sur le gris des airs,
La cité de remparts, de sépulcres, de temples,
Surgit et parle encor de bibliques Azers.

Sans doute, à notre orgueil offrant de vains exemples,
Se sont rués sur elle, en chocs vertigineux,
Les Barbares venus jadis des steppes amples.

Spectres de pierre ayant de l'épouvante en eux,
Ces blocs gisent ainsi qu'un monstrueux reptile
Dont la hache brutale a dispersé les nœuds.

La foudre les atteint, l'ouragan les mutile,
Après l'acier du glaive et le fer des sabots;
Car au morne déclin l'hiver morne est hostile.

Or, tandis qu'au-dessus tourne un vol de corbeaux,
On songe à tous les vils essaims qui hantent l'ombre,
Lorsque le vent du soir gémit sur des tombeaux.

Dans le dédale obscur que la broussaille encombre,
L'Esprit, malgré la ronce et le fauve terrain,
S'achemine pensif vers l'éternel décombre.

O noble solitude, éperdûment serein,
Des débris de portique aux restes de colonne,
Il marche, nostalgique et tendre pèlerin.

Par delà le chaos muet qui s'échelonne,
Dans la stupeur des rocs épars et des murs nus,
Il évoque Solyme et revoit Babylone.

Héroïques exploits, vestiges inconnus,
Souvenir effacé des primitives races,
Euphrate légendaire et fabuleux Cydnus;

Cet Esprit, d'un essor triomphal, suit vos traces,
Et rongés d'un suprême et séculaire oubli,
Il vous arrache une heure aux silences voraces.

Dans un passé qu'on crut pour jamais aboli,
Dans la nuit grave où tout ici-bas doit descendre,
Son souffle vous réveille à l'horizon pâli,

Comme de foyers morts l'irrévocable cendre.



*LA MORT DES CHÊNES**A André Lemoyne.*

LE fer inexorable a fait son œuvre impie
Dans le temple autrefois vibrant d'hymnes confus ;
Sur l'autel dévasté gisent les sombres fûts,
Et la grande forêt mystérieuse expie
Quelque crime commis dans ses rameaux touffus.

D'un sacrilège obscur la forêt fut complice,
Puisque les bûcherons sont venus, inhumains
Et sinistres, la hache ou la cognée aux mains,
Préparer froidement ce monstrueux supplice,
Et réserver aux bois ces tristes lendemains.

Avec les troncs couchés la frondaison s'étale,
Et les chênes, malgré leurs ongles souterrains
Et leurs torses géants durs comme les airains,
Sont tombés sous les coups de la horde brutale,
Mais, jusque dans la Mort, semblent des souverains.

La sève lentement saigne de chaque plaie,
Et l'arbrisseau timide, ayant vu choir l'aïeul,
Devant le ciel béant tremble et se sent plus seul,
Et le brouillard glacé que nul vent ne balaie
Les enveloppe tous d'un funèbre linceul.

Et, tandis que, plaintive et morne, passe l'heure,
Et que pèse partout un silence pareil
Au calme du suprême et ténébreux sommeil,
Plus d'un frère épargné, dans la bruine pleure
Sur ceux qui jamais plus ne croîtront au soleil.



DEVANT LA MER

A Henry Baïer.



L' O C É A N

C O M B I E N je t'aime, ô sombre Océan, mer farouche,
Vaste champ de bataille où la tempête embouche,
Afin d'accélérer le vol des ouragans,
Ses clairs monstrueux aux appels arrogants ;
Où se heurte des flots la triomphale armée,
Toujours anéantie et toujours reformée ;
Où, dans les cabrements de l'écume et les bruits
D'escadrons l'un par l'autre incessamment détruits,
S'engouffrent les poitrails d'indomptables cavales,
Jalouses sans repos et sans trêve rivales,
Qui, transformant le glauque abîme en morne enfer,
Chargent la côte, ainsi qu'une trombe de fer !
Combien je t'aime, ô mer, à t'irriter si prompte ;
Toi que l'âme vaillante et noble, seule, affronte ;
Mer où les vents, malgré leurs sinistres fracas,
Font quelquefois vibrer les agrès délicats
Et les cordages fins comme de grandes lyres,
Pour célébrer ton calme ou louer tes délires,

Et changent tout à coup les fragiles vaisseaux
En je ne sais quels luths vivants et colossaux !
Combien je t'aime, ô glèbe inféconde et bourrue,
Dont la barque de pêche est la lente charrue,
Et le rude marin le hardi laboureur !
Sur toi vole charmé mon rêve avant-coureur.
Telle une nef ancienne au vieux port amarrée,
Qui, de loin entendant gronder l'ample marée,
Tressaillant d'un espoir nostalgique, parmi
Les ondes se redresse, éveillée à demi,
Je songe à quelque longue et ténébreuse fuite,
A l'heure où dit le vent des paroles sans suite,
Où clament sans répit de lamentables voix ;
Et je m'exalte aux bords de la proue, et je vois,
Quand les Dieux vêtus d'algue enflent leurs conques torsées
Surgir, fermes et blancs, des croupes et des torsées ;
Et mon rêve, avec les lames s'échevelant,
Plus haut que la mouette et que le goéland,
Aux cieux renouvelés des larges étendues,
Ouvre inlassablement ses ailes éperdues.



EFFLUVES LOINTAINS

Si tu livres ta barque aux flots crêtés d'écume,
Si, dans la grandeur âcre et la froide amertume
Des orageuses mers bientôt tu disparais,
Laisant derrière toi le seuil lourd de regrets,
Contemplant par-delà les vagues ameutées
Le port strié de mâts qu'entourent les jetées,
Souviens-toi de la lande et du coteau vermeil,
Rose d'avoir toujours vu mourir le soleil;
Pense à l'humble courtil, à la pauvre cabane
Où, simplement fidèle à toi seul, s'enrubanne
La tendre fiancée aux yeux inassouvis,
Dont le cœur est un pur sanctuaire où tu vis.
Songe à ta mère en deuil que la tourmente frôle
Quand elle vient rêver sur les pierres du môle;
Songe à la sœur pensive et douce qui t'attend;
Et, sur le désert vaste où tu pars, emportant
L'image de la glèbe aux légères fumées,
Pour que restent d'espoir et de grâce embaumées

Les heures où la brume envahit l'horizon,
O captif d'une étroite et mouvante prison,
Que le clocher votif de la vieille chapelle
Dont l'angélus te pleure et de si loin t'appelle,
Envoie à ton exil dans les glauques chemins
Qu'indiquent seuls parfois des vestiges humains,
A ton âme intrépide, à ta vaillance neuve,
A ton front de granit aussi dur que l'épreuve,
Avec le vent plaintif qui traversa les bourgs,
L'arome des vergers et l'odeur des labours.



ÉPAVES ENFOUIES

SUR la grève des Naufragés,
Où l'ouragan souffle, inlassable,
Apparaissent à fleur de sable
Des bateaux lentement rongés.

Chacun gît là, tragique, inerte,
Léché par les flots vagabonds ;
La mer, en d'héroïques bonds,
Sans relâche, achève leur perte.

Débris que l'écume roula
Et que l'herbe marine enlace,
La proue en l'air, de place en place,
Silencieux, chacun gît là.

Et, sous les gazes violettes
Du crépuscule, je viens seul
Contempler parfois le linceul
Qui couvre à demi ces squelettes ;

Et devant le soir radieux,
Mer, insatiable prêtresse,
J'écoute la clameur traîtresse
Célébrant tes farouches Dieux.

O vie orageuse, toi-même,
Vers l'écueil n'as-tu pas poussé
Les nef's fragiles d'un passé
Dont s'éteint le râle suprême ?

Et puis n'ensevelis-tu pas,
Sous le sable lent des années,
Les chimères infortunées
Que faisaient naître tous mes pas ;

Puisque chaque illusion vierge,
De l'âme obscure où tant de flots
Sont morts avec de lourds sanglots,
Telle une épave ancienne, émerge?...



LE VŒU

TRISTE, je pars, laissant le toit natal en deuil ;
Muet, je puis encore embrasser d'un coup d'œil,
Avant de disparaître au sein des mers lointaines,
Les landes, les jardins, les bois et les fontaines,
Et déjà, par degrés, dans un brouillard s'en va
Tout ce qui me fut cher ou qui me captiva,
Le bourg et son clocher, le port et sa tour ronde,
Et le phare qui luit quand la rafale gronde,
Et les bateaux rangés, comme d'anciens amis,
Dans l'ordre où le hasard des retours les a mis,
Et les vieux quais où gît l'ancre que mord la rouille ;
Mais, qu'en la geôle obscure où le flot me verrouille,
De loin en loin, avec tendresse s'exhalant,
Un souffle moins brutal m'arrive, tiède et lent,
Qui me caresse l'âme et qui me parle d'Elle,
Et me dise qu'elle est à nos serments fidèle,
Et que ce souffle, aux mots d'amour que je connais,
Mêle le bruit des pins ou l'odeur des genêts ;

Et je fais l'humble vœu, si la tempête passe,
De contempler debout les fureurs de l'espace,
D'écouter sans pâlir les râles déchirants
Qu'enflent les tourbillons ainsi que des torrents,
D'affronter vaillamment la lame aventureuse
Dont le vent déchaîné fait un cercueil qu'il creuse,
De toujours tenir tête au suprême péril,
Et de livrer d'un cœur hautain, d'un bras viril,
Songeant aux jours heureux qu'ici-bas nous vécûmes,
Mon rêve à l'espérance et ma proue aux écumes.



PÉCHEUSES

A R.-M. Ferry.

Sur la côte sauvage et triste aux rives plates
Dont le flot séculaire a poli les galets,
Le matin laisse choir ses rayons violets,
Où l'aurore oublia ses lueurs écarlates.

Le sable est, par endroits, sous les jeux du soleil,
Finement nuancé de nacre pâle et rose,
Et l'âtre goémon que l'eau salée arrose
Prend aux reflets vivants un ton glauque ou vermeil.

Sur les récifs rongés, aux algues ruisselantes,
Le dos courbé toujours, quelques-unes debout,
Tandis qu'à l'horizon la mer sinistre bout,
Elles fouillent le roc, impassibles et lentes.

Superbes simplement, nu-jambes et nu-pieds,
Elles cherchent, le torse ample et la taille souple,
Sur la grève, où la terre à l'Océan s'accouple,
Les coquillages d'or par leurs yeux épiés.

Au gouffre insatiable, à la mer rude et grande,
L'une d'elles parfois, dont le morne regard
Trahit l'âme anxieuse et le rêve hagard,
Adresse sa prière et sa vie en offrande.

Parfois aussi, pour ceux qui naviguent là-bas,
Dont le sillage obscur ne laisse pas de traces,
Et qui livrent aux flots déchaînés et voraces,
Loin du pays natal, de tragiques combats ;

Pour ceux qui sont partis sur de fragiles planches,
Et qui voguent, enfants, époux et fiancés,
Par un rôle éternel sinistrement bercés,
Vers les orages noirs et les écumes blanches ;

Faisant trêve au labeur, levant son front bruni,
Où quelque frêle espoir ose soudain éclore,
Silencieusement l'une d'elles implore
La Pitié radieuse éparse en l'infini.

Puis sous l'accablant faix d'angoisse qui la charge,
Elle reprend sa tâche ingrate avec stupeur,
Alors que sur les flots monte un soleil trompeur,
Et que la mer traîtresse et rauque gronde au large.



GRÈVES BRETONNES

A Georges Lafenestre.

LES clochers apparus tels qu'en un vague songe,
Se dressent dans la brume où l'ouragan les ronge.
Terre à demi sacrée où pousse le genêt,
Où la bruyère croît, où la légende naît,
Au sommet des talus et sur le bord des sentes,
Partout, les fleurs de deuil, les fleurs compatissantes
La couvrent de tapis mauves ou violets.
Plus loin la mer sauvage aux sinistres reflets,
Où le récif écume, où la vague moutonne,
Bondit sous l'éperon des rafales d'automne.
Sur la côte, une femme immobile et rêvant
A quelque affreux départ dans l'ombre et dans le vent,
Parmi les durs galets et les roches polies,
Sent son cœur douloureux fondre en mélancolies.
Parfois, debout, sondant l'horreur du gouffre amer,
Elle évoque en ses yeux tout l'effroi de la mer
Qui se calme soudain et brusquement s'effare.
Le soleil blanc ressemble à quelque énorme phare,

Et sur les flots cabrés dont les fluides crins
S'échevèlent là-bas dans les brouillards marins,
Quand il se voile, il laisse obliquement descendre
De pâles rayons gris qui semblent faits de cendre.
La lande, autre Océan, couvre l'espace ras
Que nul n'a fécondé du labeur de ses bras,
L'espace aux horizons tragiques et sévères,
Où les Crucifiés, sur d'immenses calvaires,
Allongent leurs grands bras miséricordieux.
Le pied foule en passant la poussière des Dieux.
Dans un rêve infini se fige la pensée.
On ne sait quoi de grave étreint l'âme lassée.
Une tristesse ancienne au sol paraît tenir.
Le dolmen séculaire ou le sombre menhir,
Mystérieux témoin de plus d'un drame, indique
La place où gît le chef qu'élut l'hymne Bardique.
Toute la Bretagne âpre et morne vit encor
Au fond du primitif et farouche décor,
Avec sa foi robuste et ses naïves craintes,
Et les antiques mœurs sur son vieux sol empreintes.
Un souffle, par instants, plein d'aromes subtils,
Apporte la senteur suprême des courtils ;
La saison tiède et tendre agonise, et les choses
Ont, dans l'effort muet de leurs métamorphoses,
Car il faut à l'aurore un couchant pour fleurir,
Le charme résigné de ce qui va mourir.



VERS L'ISLANDE

L A mer chante son oraison,
Et, tendant leurs voiles sereines,
De silencieuses carènes
Disparaissent à l'horizon.

Voiles blanches ou voiles bleues,
Hochets de l'abîme écumant,
Toutes audacieusement
Vont franchir d'innombrables lieues.

Sur les flots d'un azur changeant
Où commence leur long voyage,
Elles laissent un clair sillage
D'or fluide ou de pâle argent.

Et toutes ont, voguant en lignes,
Lentes, vers un ciel redouté,
L'harmonieuse majesté
Et la grâce frêle des cygnes.

Parmi ces fragiles bateaux
Que d'un sceau noir le destin marque,
Dieu voudra que plus d'une barque
Élude les écueils brutaux.

Plus d'une, des grises contrées
Que hantent la brume et le vent,
Rendra leur fiancé vivant
A tant de vierges éplorées!

Tels, bercés par un clapotis
Dont le frais murmure les tente,
Mes espoirs, sur la mer chantante,
L'un après l'autre sont partis.

Mais, des tristes côtes lointaines
Où sombre chaque rêve mort,
Nul n'est revenu vers le port
Qui vit frissonner ses antennes.

Et seul je guette à l'horizon
Le retour d'anciennes chimères,
Cependant qu'en plaintes amères
Les flots clament leur oraison.



LA CHEVAUCHÉE

A Edmond Estève.

Au crépuscule d'or, du haut d'un promontoire,
J'ai longtemps dominé le gouffre expiatoire,
Où gémissent, jamais consolés ni lassés,
En lamentables chœurs, les sombres trépassés;
L'abîme où, se tordant, les flots rudes et blêmes
Mêlent à leurs appels des cris et des blasphèmes,
Où clame un Dieu farouche inexorablement,
Dans sa morne grandeur faite d'isolement.
Or, c'était l'heure où monte, irritable, effarée,
Vers les rivages noirs l'inflexible marée
Qu'accompagnent les vols souples du goéland;
Et chaque flot, crêté d'un casque étincelant,
Chaque vague, d'une âcre écume empanachée,
En cette fantastique et lourde chevauchée
Dont l'espace écoutait les sonores galops,
Heurtait son poitrail glauque au granit des îlots,
Faisait le gouffre épique et la clarté mouvante,
Passait dans du vertige et dans de l'épouvante;

Et, dans un tourbillon de reflets et d'échos,
C'était l'apothéose informe du Chaos,
Tant saignait l'Astre, et tant les lames courroucées
Accéléraient leur fuite en de brusques poussées.
Dans leurs bonds effrénés les livides coursiers,
Évoquant la fureur de fauves carnassiers
Qui soudain surgiraient d'invisibles tanières,
Échevelaient au vent leurs fluides crinières;
Puis, sans qu'il fût besoin d'éperons ni de mors,
Foulant l'épave inerte et les vestiges morts,
Celui-ci hennissant quand celui-là se cabre,
Tous se ruaient avec une ivresse macabre
A l'assaut d'on ne sait quels monstrueux remparts;
Et dans l'immensité rauque, de toutes parts,
L'ouragan à la croupe et l'écume aux narines,
Sans fin se succédaient les cavales marines
Qui, rejetant aux rocs obscurs de vains débris,
Vers l'horizon tragique aux rayons assombris
Où quelque horrible spectre en grondant gesticule,
Crachaient leur bave amère au front du crépuscule.
Et du large affluait, comme ces escadrons
Qu'au fond du rêve, un jour, pâles, nous entendrons
Dans des lueurs de foudre et des chants de tonnerres,
L'innombrable troupeau des flots visionnaires.
Quelquefois tourmenté, flagellé par le vent,
Tressaillait et râlait tout le gouffre vivant,
Et, sous le fouet aigu des cinglantes rafales,
Hurlait le défilé des houles triomphales
Et des voraces flots l'un par l'autre engloutis.
Quand l'ombre enveloppa la terre, je partis.

Mais au loin me hantaient encore, comme en songe,
Le passage indompté des coursiers de mensonge
Et le rythmique élan des hippogriffes lourds,
Qui, malgré leur stoïque acharnement, toujours
Brisent, surpris par quelque étrange sentinelle,
A d'éternels écueils leur audace éternelle.



L'ENFER

POÈTE, lorsque ému religieusement,
 Sans craindre l'âpre écueil ni l'embrun écumant,
 Du gouffre énorme tu t'approches,
 Dans la Genèse antique, ô poète qui crois,
 Tu retrouves le bras qui tailla ces parois,
 Et la main qui pétrit ces roches.

Tu marches téméraire ou tu vas anxieux,
 Interrogeant les flots, interrogeant les cieux,
 Puis tu t'arrêtes et médites,
 Et tu ne sais, au bord des grèves où tu vins,
 Si des hymnes pieux ou des blasphèmes vains
 Sortent des profondeurs maudites.

Écoute. L'ouragan siffle; les cormorans
 Dans leur fuite ont jeté des appels déchirants;
 Toute la côte fume et clame;
 Et la falaise à pic, rempart debout encor
 Impassible devant l'effroyable décor,
 Vibre à l'assaut de chaque lame.

Regarde. A l'horizon, les flots noirs et plombés,
Sur qui sont tous les pleurs de l'infini tombés,
Dressent leurs crêtes triomphales,
Et les Dieux irrités de l'abîme marin,
Dans les lueurs de rêve et dans les chocs d'airain,
Brandissent le fouet des rafales.

Brasière gigantesque où bouillonne la mer,
Le hâvre qu'éperdu hante le râle amer
Semble préluder comme un orgue
A quelque office obscur pour ceux qui sont venus,
Les yeux clos, enlacés d'algues et demi-nus,
S'échouer dans l'horrible morgue.

Et les blocs détachés, vaincus, tourbillonnants,
Les vestiges d'îlots, de caps, de continents,
Débris que la houle gouverne,
Les restes de cités basaltiques, épars
Dans les tourmentes, sont chassés de toutes parts
Vers quelque béante caverne.

Car le rauque Océan qui gronde sans répit,
Et de qui la fureur jamais ne s'assoupit,
Dans ses formidables colères,
Promène, toujours sombre et toujours agressif,
L'humble barque brisée à l'hostile récif,
Et les rivages séculaires.

Et ces épaves vont mortes, et les élans
Des vagues vers les hauts promontoires branlants
Les poussent au gré des marées ;
Et, par les soirs brumeux, l'homme évoque surpris
Dans l'écume cinglante et dans les brouillards gris
Des ruines démesurées.

Mille bruits sur les rocs et dans les cavités
Semblent par mille échos géants répercutés,
Et la lutte surnaturelle
Qui roule et se prolonge en tonnerres soudains
Fait trembler les granits étagés en gradins
Et minés sourdement par elle.

Et les phares du ciel sur ces bords infernaux
Ne répondent jamais aux timides fanaux
Que l'audace de l'homme allume ;
Et la nuit on entend le lourd marteau forgeant
Pour les lames de fer une frange d'argent,
Tomber sur l'invisible enclume.

Morne Plogolf, où l'ombre erre en s'épaississant,
Architecture étrange et dont le flot puissant
Ronge la base et mord la frise ;
Vaste amas de donjons et de murs, que parmi
Des bas-reliefs massifs écroulés à demi
Le temps émiette et pulvérise!...

L'éternel vent du large entraîne loin de là
Les nuages hagards que son souffle mêla,
 Emporte les miasmes fétides;
Et nos yeux ont parfois, tragiquement sondeurs,
Perçant l'opacité des glauques profondeurs,
 La vision des Atlantides.





DANS LA MONTAGNE

A Georges Lecomte.



L'ANTRE

DANS des convulsions telles, que l'ample nue
En poussière croula, qui dans ces temps passait,
Avant Caïn le fourbe et le fabuleux Seth,
Cet antre fut creusé par la Force inconnue.

Tandis que s'entassaient les blocs sur les sommets,
Que durcissait le marbre et se figeait la lave,
Dans l'étrange stupeur de la matière esclave,
La Tempête a formé cet antre pour jamais.

Et la nature encore émue et courroucée
Par la foudre qui gronde et le vent qui hennit,
En formidables jets de soufre et de granit
Bouleversa les monts d'une sourde poussée.

Or, durant des soleils épiques et si longs
Que l'espace en confond nos mémoires peu sûres,
Une faune a peuplé ces géantes fissures,
Ces cavernes, ces cols, ces gorges, ces vallons.

Épouvantant de cris rauques, d'appels sauvages,
Les ombres du repaire ou le faite des rocs,
Les aigles et les ours, les loups et les aurochs,
De meurtres ont rougi ces antiques rivages.

Et, surgis par milliers, des monstres vagabonds,
Aux gouffres primitifs qu'avec terreur l'œil scrute,
Ont répandu l'effroi sinistre de la brute,
Et troublé le chaos de gigantesques bonds.

Bien que la roche énorme aujourd'hui reste empreinte
Du légendaire effort par quoi fut enfanté
L'univers dans sa gloire et dans son âpreté,
L'ancre prodigieux n'inspire plus de crainte.

Seul un pâtre naïf, impassible témoin,
A l'heure où l'astre ardent brûle les monts qu'il touche,
Pénètre sans trembler dans la gueule farouche,
Pour y prendre un repos plus frais, de loin en loin.

Et ce chercheur de menthe, et ce cueilleur de mauve,
Des funèbres parois avec calme approchant,
De sa voix monotone et de son grave chant,
Emplit l'ancre où jadis hurla le premier fauve.



LES MARBRES

NOBLE sculpteur ému par l'Art antique, éventre
La montagne hautaine où le fauve a son antre.
Tire les marbres purs de leur pesant sommeil.
Dresse leurs blocs épars sur l'horizon vermeil,
Puis taille au flanc sacré des roses Pentéliques
Et des Carrares blancs tous les Dieux symboliques,
Afin qu'après avoir obscurément dormi,
Informes, oubliés, immobiles, parmi
Le séculaire amas des granits et des laves,
Dégagés du chaos épique, ces esclaves
Au torse ample et gonflé de muscles et de nœuds
Restent les dignes fils des monts vertigineux.



UN CHANT

LE vallon resserré garde un aspect de gorge.
L Au flanc de la montagne abrupte, où croissent l'orge
Et le seigle, des pins aux longs et grêles fûts
Emplissent l'horizon de leurs groupes confus.
Un soir harmonieux attendrit et caresse
Le regard pénétré d'extase enchanteresse.
Conduisant une chèvre, un chevreau, des brebis,
Sereine, sous le bras un reste de pain bis,
Descend quelque robuste et fraîche paysanne
Dont le teint à l'air vif des sommets se basane;
Et, perdu dans l'auguste et grave immensité,
Sur un rythme plaintif et lent, répercuté
Par mille échos jusqu'à la cime âpre et penchante,
Ainsi que les oiseaux, un petit pâtre chante.
Or, dans la voix très simple et dans le chant très pur,
L'enfant a mis son rêve et le ciel son azur;
Et l'âme des aïeux que l'homme ingrat oublie
Flotte dans l'hymne agreste avec mélancolie;

Et l'angoisse de tant de siècles, la douceur
De tant d'êtres qu'a pris le trépas ravisseur,
La résignation de tant de pauvres vies
Astreintes au labeur, à la glèbe asservies,
L'austère piété de tant de cœurs obscurs
Endormis dans l'enclos dont croulent les vieux murs,
Montent, par la chanson naïve résumées ;
Et le hameau paisible aux lointaines fumées,
En regardant pâlir le magique ostensor,
Semble écouter l'enfant qu'enveloppe le soir.



TORRENTS

LE torrent est à sec, qui, naguère sinistre,
Précipitait avec un formidable bruit
Son écume sous des brouillards d'ombre et de bistre.

Tel un noble étalon par sa fougue conduit,
Qui ne connaît ni frein, ni maître, ni barrière,
A disparu le flot qui hurle et qui détruit.

Les suprêmes élans de rage meurtrière
Et les bonds qui faisaient trembler les bords étroits
N'ont laissé qu'un chaos titanique en arrière.

Dans le lit dévasté qu'enserrent les parois
Colossales des monts, se succèdent, farouches,
Les blocs prodigieux semeurs d'amples effrois.

Arbres déracinés par le vent, âpres souches
Que roulèrent les eaux ainsi que des fétus,
Rochers s'étant creusé de fabuleuses couches;

Squelettes d'animaux dont les cris se sont tus,
Fûts brisés, comme ceux de temples millénaires,
Gisent là, d'épouvante et de stupeur vêtus.

Or, évoquant le sourd grondement des tonnerres,
Rappelant la fureur d'un ciel bouleversé,
Ce chaos symbolise aux yeux visionnaires

Ce qui reste dans l'âme où la vie a passé.



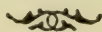
A MI-COTE

LE crépuscule épand sa caresse opaline
Sur les châtaigniers verts et sur les sombres houx,
Et baigne de reflets atténués et doux
Les troupeaux suspendus au flanc de la colline.

Le jour dans la splendeur et la grâce décline.
L'humble angélus qu'écoute une femme à genoux,
Comme un appel sublime intercédant pour nous,
Pleure d'une voix grêle et presque cristalline.

C'est un soir embaumé, frêle et délicieux,
Où la terre, un instant, semble mêlée aux cieux,
Où le cœur est l'agneau qu'un tendre berger mène;

Soir unique où joyeux ici-bas d'épancher
Les soupirs qui là-haut se meurent, le clocher
Compose sa prière avec l'extase humaine.



SUR LA CIME

POÈTE, envole-toi vers la ville aux remparts
De bronze que déborde une orageuse foule
Et dont un ouragan de flamme emporte et foule
Les palais et les tours et les dômes épars !

Auréolé d'audace et de silence, pars !
Des ailes flagellant la cité d'or qui croule,
Attise l'incendie enflé comme une houle
Qui t'enveloppera bientôt de toutes parts !

Vers le fluide airain dont les fauves coulées
Semblent de pourpre et d'ambre et de laves mêlées,
Vers les éclairs vibrant en monstrueux essaims ;

Jusqu'aux grêles clochers de fusible porphyre
Qui peut-être ont sonné de tragiques tocsins,
Prends l'essor, si ton souffle indigne y peut suffire.



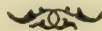
ORAGE LOINTAIN

LE soir gronde, où des monts étranges et soudains
Ont barré l'horizon de leur chaîne inouïe,
Où la grande âme d'or du monde évanouie
S'effondre sous le poids d'impassibles dédain.

Tel un cirque orageux aux farouches gradins,
La masse fantastique à la vue éblouie
Se creuse, et, vision sauvage de l'ouïe,
L'écho tremble au pas lourd d'effrayants paladins.

Tous, corsetés de fer et brandissant la pique,
Se dirigent peut-être en chevauchée épique
Vers des cols sans issue ou des gorges sans fond ;

Et le vent et la foudre aux voix exténuées
Rythment d'un rauque accent le bruit d'airain qu'ils font,
Dans un écroulement sinistre de nuées.



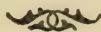
LA RUINE

Roc scellé dans le roc, onze fois centenaire,
Surplombant la montagne à pic, dont les parois
Ont essuyé le vain assaut de tant de rois,
Le manoir féodal se dresse comme une aire.

Souffleté par la bise, insulté du tonnerre,
Il garde en ses remparts démantelés et froids,
Les tragiques grandeurs et les âpres effrois
Qui peuplaient des aïeux la nuit visionnaire.

Seul parfois, à travers la ronce et le rocher,
Quelque rêveur obscur ose encor l'approcher,
Si redoutable et si farouche qu'il puisse être;

Afin que, surgissant des siècles engloutis,
Vêtu d'ombre et de fer, dans un sourd cliquetis,
Passe à ses yeux hantés le spectre d'un ancêtre.



DANS LE SOIR

UN soir doré se meurt aux flancs roses des monts.
L'air salubre et puissant qui gonfle nos poumons
Apporte doucement sur ses ailes fleuries
Les effluves subtils de lointaines prairies.
Irrésistible, l'ombre avance et va noyer
La vapeur du torrent, l'haleine du foyer.
Dans le lent crépuscule aux profondeurs bleuâtres,
L'appel des angélus se mêle au chant des pâtres.
Un souffle harmonieux s'élève par instants
Jusqu'aux sommets, de pourpre héroïque éclatants,
Et que daigne effleurer l'envergure des aigles.
Le vent fait onduler les orges et les seigles.
On ne sait quoi de tendre émane du rocher
Qu'un suprême rayon par pitié vient toucher.
Enivrés des senteurs par la brise exhalées,
Vers les hameaux perdus au creux d'humbles vallées,

Mugissants et massifs, par les chemins herbeux,
Descendent gravement des vaches et des bœufs,
Dont les troupeaux épars, aux robes ivoirines,
Agitent dans le soir leurs sonores clarines.



LA VIERGE

SE perdant vers la nue en jets étincelants
Dont l'air glacé figea tout à coup les élans,
En blocs de marbre et de basalte,
La montagne apparaît farouche, et ne permet
A personne l'accès de son vierge sommet
Que la neige éternelle exalte.

Longtemps nul n'en troubla l'aride chaos, nul
Malgré l'âpre énergie et le puissant calcul
N'en profana la chaste hermine;
Elle opposa longtemps à nos orgueils punis
L'impassibilité des hostiles granits
Qu'un faite inviolé termine.

Longtemps elle interdit ses torrents, ses glaciers
Où germent en secret les fleuves nourriciers,
Ses ravins où le caillou glisse;
Ses gouffres de vertige et ses antres d'effroi,
Et les rocs fabuleux dont la moindre paroi
Forme une arête abrupte et lisse.

Hérissément de tours, de donjons, de remparts,
De pylônes massifs et de cippes épars,
 Prodigieuse citadelle,
La Vierge est immuable et sereine, évoquant
On ne sait quel passé quand l'éclair brille, ou quand
 L'aquilon rugit autour d'elle.

Parfois un souple vol de chamois vagabonds
Trouble son rêve altier de fantastiques bonds
 Parmi les cimes escarpées ;
Et les mélèzes noirs et les sombres sapins
Qui par quelque pinceau tragique semblent peints
 Ont l'ample voix des épopées.

Peut-être revoit-elle alors d'immenses preux
Chevauchant dans l'horreur de ses vals ténébreux
 Dans l'éclat sourd de ses tonnerres ;
Peut-être alors, voilés par des brouillards flottants,
Ses abîmes sont-ils l'empreinte de Titans
 Au-dessous des pics centenaires.

Depuis que l'homme vil à son pied pullula,
Pour les aventuriers téméraires, elle a
 Des gorges pleines d'épouvantes,
Et suscitant l'audace et l'ardeur du désir,
Terrible, elle engloutit ceux qu'elle peut saisir
 Entre ses mâchoires vivantes.

Tels les pêcheurs hantés par des flots inconnus
Qui vers le port lointain ne sont pas revenus,
Tous furent pris dans la tourmente,
Dont le squelette gît rongé par le néant,
Sous quelque froid suaire, au sépulcre géant
Où seul l'ouragan se lamente.



LE GYPAÈTE

A Adolphe Chenevière.

ÉPIANT ou rêvant, perché non loin de l'aire,
Sur un vertigineux et rose piédestal,
Immobile, l'oiseau sanguinaire et brutal
Baigne son maigre corps dans la clarté solaire.

La rafale et l'éclair l'assaillent tour à tour ;
Il vit là-haut, hanté d'angoisses inconnues,
Et quand il plane, tel un roi des airs, les nues
Font une ample couronne au sinistre vautour.

Parmi les blancs glaciers et la neige éternelle,
Dans le vaste océan de vallons, de sommets,
D'abîmes, dont les flots sont figés à jamais,
Il vit là-haut, dolente et morne sentinelle.

Sur le pic où, toujours, guette son œil subtil,
Où ne déferlent pas les rumeurs de la terre,
Quel Dieu pétrifia le vautour solitaire ?
Comme la roche, inerte et grave, qu'attend-il ?

Soudain, l'oiseau contracte une serre rapace,
Et, le regard fixé plus cruel vers un point
Où quelque chamois seul broute et ne le voit point,
D'un formidable vol s'élançe dans l'espace.

Le chamois, dont le corps fin et souple a frémi,
Et que subitement le péril transfigure,
Sent approcher sans bruit la funèbre envergure,
Et, courageux, attend l'implacable ennemi.

Prompt comme l'ouragan, s'abat le gypaète;
Mais l'autre, à l'instant même où fond le bloc hideux,
Le repousse d'un coup de corne aigu. Tous deux
De leur combat muet ensanglantent la crête.

Le ventre de l'oiseau géant se dégarnit
Puis s'empourpre, et longtemps la lutte épique dure.
L'attaque est foudroyante et la riposte est dure.
Si le bec est de fer, la corne est de granit.

Vingt fois meurtri, vingt fois s'est acharné le fauve,
Impuissant, hérissé, de fureur éperdu.
Le poitrail, où la corne héroïque a mordu,
Aux yeux des monts s'étale, horrible et presque chauve.

Enfin, l'oiseau s'enfuit, las de ses efforts vains,
Le chamois attardé rejoint sa bande agreste,
Et du silencieux et fier drame il ne reste
Qu'un peu de plume éparsé au fond d'âpres ravins.



AU DÉSERT

A J.-M. Mestrallet.



LE SOUVERAIN

L'ASTRE s'est abîmé; déjà la nuit déferle
Noyant le soir cuivré sous des tons violets.
L'horizon a fondu ses magiques reflets
Dans des roses de nacre et des pâleurs de perle.

Les rêves enchanteurs, les mirages divins
Se sont évanouis dans la lumière morte;
Le souffle du désert, tiède et sinistre, apporte
Les suprêmes soupirs qui montent des ravins.

Un vestige de jour sur sa crinière rousse,
Les ongles aiguisés, les yeux étincelants,
Prêt, dans l'herbe complice, aux tragiques élans,
Le lion est caché, qu'un long jeûne courrouce.

Le muffle ardent posé sur les griffes d'airain,
Au bord du lac figé dont stagne l'eau sans vie,
Il se tait contenant sa rage inassouvie,
Et l'horreur plane autour du puissant souverain.

Or, les naseaux tendus vers l'ample nappe humide,
S'arrêtant lorsque au loin un appel a gémi,
La girafe vient boire au grand lac endormi,
Fantôme colossal qu'un murmure intimide.

Elle approche du monstre et ne le flaire pas.
Elle effleure le gîte où sans relâche épie
La formidable brute en silence accroupie,
Et le cœur du désert bat au bruit de ses pas.

Le spectre lentement s'agenouille, et le fauve,
Bondissant sur sa croupe avec férocité,
Pousse un tel râle, un cri rauque si redouté,
Que le moindre reptile entre les joncs se sauve.

Après avoir fléchi, soudain se relevant,
La girafe au hasard s'enfuit martyrisée;
Son sang rougit le sol d'une affreuse rosée,
Sa course fantastique accélère le vent.

Mais l'autre se cramponne à sa proie éphémère.
Il laboure de crocs et d'ongles assassins
Le pelage rayé d'effroyables dessins;
L'ombre les gagne avec des douceurs de chimère.

Dans cette ombre rampante aux onduleux velours,
Farouche, torturée, aveugle, errante, folle,
La girafe s'enfonce et disparaît et vole,
Et l'espace résonne au choc des sabots lourds.

Elle empourpre en passant, les yeux hors de l'orbite,
Les sables altérés et les cailloux sanglants ;
La palpitation rythmique de ses flancs
Dit sa fuite éperdue et sa terreur subite.

Les ongles et les dents terriblement scellés
A sa chair, toute vie en ses veines se glace,
Et bientôt elle tombe, agonisante et lasse,
Sous l'impassible éclat des gouffres étoilés.





VERS LA PITIÉ

A Paul Hervieu.



DANS L'ABIÏME

V OYAGEUR fatigué de ta si longue route,
Doux Pèlerin, avant de disparaître, écoute.
Seul du gouffre infini le deuil semble émerger;
Tout s'achève en ruine, hélas! plus d'un berger
Des vestiges d'un temple a construit son étable;
Toute puissance est vaine et toute gloire instable!
O Voyageur qui vas par les tristes chemins,
Sur la vie étendant tes larges bras humains,
Attiré vers les seuils que l'amour enguirlande,
Traversant la forêt ou la plaine ou la lande
Ou la montagne agreste aux pacages herbeux;
Étudiant les mœurs des agnelles, des bœufs,
Et des abeilles d'or aux brèves destinées,
Puisses-tu, consolant les tendresses fanées,
Incliner ton grand front où la pitié rêva
Sur tout ce qui s'effrite et s'étirole et s'en va!
Que de ton cœur jaillisse une source qui lave
Les affronts infligés à toute chair esclave!

Que tes hymnes, pareils aux fleuves baptismaux
Entraînent dans leur cours auguste tous les maux !
Qu'irrésistiblement tu protèges l'idée,
Par ceux qu'elle voulait défendre lapidée ;
Pénètre au fond de l'ancre inaccessible, étreins
Le monstre fabuleux dont fléchiront les reins,
Puis domptant la misère aux hurlements funèbres,
Chasse, armé de rayons, les antiques ténèbres.
Qu'on sente, par ta voix mâle ressuscités,
Dans le fourmillement des tragiques cités,
Comme dans le labeur silencieux des glèbes,
Des espoirs tressaillir où songent des éphèbes ;
Chemine en évoquant les gloires du Passé,
Pour que, dans le sillage éperdûment tracé
Par le héros qui lutte et l'apôtre qui prie,
La foule agenouillée et grave te sourie.
Sois de ceux que dans l'ombre ici-bas étoila
L'amour de la souffrance implacable ! Voilà
Ce que m'a dit la voix du fier clairon qu'embouche
La Conscience au masque énergique et farouche.



AGIR

CESSE de méditer, ô Poète. Deviens,
Devant l'ample marée aux flots diluviens
Dont sans trêve gémit la plainte universelle,
L'âpre Archange de qui l'âpre glaive étincelle!
Hélas! l'Humanité souffre, et tu n'agis pas,
Et nul vers les Douleurs ne te voit faire un pas!
Des fantômes humains sont là, t'effleurant presque,
Dont la foule se presse en lamentable fresque,
Sans que vers eux poussée irrésistiblement,
A leurs maux ta pitié trouve un allègement!
L'angoisse te coudoie et le haillon te frôle,
Et tu ne comprends pas la grandeur de ton rôle!...
Interromps tes soupirs inutiles, va, cours
Où l'on appelle à l'aide, où l'on crie au secours.
Sur la morne vieillesse ou l'enfance orpheline,
Que ton front grave où germe un vain songe s'incline!
Entre dans la mêlée et tu sauras combien
On savoure de joie à prodiguer son bien,

A protéger le faible en larmes qu'on rassure,
A répandre le baume et fermer la blessure.
Que ta bonté se fasse agissante ! La faim,
La misère, le deuil, l'effroi, vaincus enfin
Râleront si ta main virile les terrasse.
Revêts-toi d'équité comme d'une cuirasse,
Et que dressé devant l'injustice soudain,
Le rêveur attendri se change en paladin !



LACHETÉ

JE songe que des cœurs existent en tous lieux,
Que n'a pas visités le bonheur oublieux,
Qu'ont toujours poursuivis les haines obstinées;
Oui, je songe qu'il est d'obscures destinées,
Des êtres qu'un seul mot charitable et discret,
Un seul mot prononcé très bas consolera,
Et que je reste là, stupide, et que je n'ose
Voler vers eux, tenter la plus infime chose,
Ni porter aux bannis, aux blessés, aux mourants,
L'harmonieux écho des rêves murmurants
Ou le divin secours d'une larme attendrie !
Je songe qu'angoissé, je me lamente et prie,
Lâchement inactif, quand je pourrais du moins
Prodiguer au hasard de l'amour et des soins,
Embrasser la Douleur d'une farouche étreinte,
Et laisser, sur le front des affligés empreinte,
La marque d'un baiser triste et compatissant;
Quand je pourrais donner des pleurs, verser du sang,

Et courir, combattant le Mal héréditaire,
De l'orphelin timide au pâle grabataire,
Et d'une lueur d'âme ou d'un rayon d'espoir
Illuminer l'esprit morne et le taudis noir !...



DANS UN PRÉTOIRE

GARDE quelque indulgence au plus vil misérable.
Sois accessible à tous et pour tous exorable.
Qui donc peut ici-bas se passer de pitié?
Qui donc par ses forfaits ne fut pas châtié?
Le coupable maudit sa faute, et le Taygète
Est lui-même effrayé de l'ombre qu'il projette.
Oui, dans le gouffre atroce où se crispent des mains,
Un remords punit plus que les bagnes humains.
Dans beaucoup de pitié cherche un peu de justice.
O juge, la vengeance infâme rapetisse,
Mais le pardon grandit. Juge, les vagabonds,
S'ils trouvent en chemin des êtres vraiment bons,
D'un regard attendri, dont la douceur n'est feinte,
Bénissent humblement, comme prie une sainte,
Et passent, ayant fait peut-être un rêve obscur;
Car partout la pitié laisse de son azur,
Étant le seul rayon, dans la nuit où nous sommes,
Que le Dieu de lumière ait mis au cœur des hommes.



DEMENTIA

AH ! songer qu'éperdus, tremblants, nous sommes là,
Nous que le sort farouche en ce monde exila,
Gravissant les sommets, replongeant aux abîmes,
Poursuivis par les maux que déjà nous subîmes ;
Songer que, laboureurs des plus arides champs,
Sur nos fronts ont saigné tant de soleils couchants,
Et tant d'aubes pleuré sur nos sinistres haines
Sans laisser de lumière aux obscures géhennes !
Oui, penser que depuis des siècles, nous errons,
Les uns soufflant la mort aux bouches des clairons,
Les autres exaltant la sombre violence,
Et que partout le fort sur le faible s'élance ;
Penser que nous souffrons, blasphémant, regardant
L'infini sépulcral et sourd d'un œil ardent,
Le cœur meurtri, les poings crispés, la face blême,
Quand un peu de bonté résoudrait le problème !



INNOCENCE

Sous les rideaux au roses plis
Où l'ombre fluide est plus dense,
Elle dort, bercée en cadence,
Les traits par un songe embellis.

Grâce au minuscule roulis,
Sur son front une clarté danse.
Une âme semble en confiance
Avec ses yeux d'astres emplis.

O sommeil aux heures trop brèves,
N'éblouis que de divins rêves
Ses regards à la terre clos!

O vie, océan qui déferles,
Que le plus amer de tes flots
Ne laisse à ses pieds que des perles!



BONTÉ

Sois tendre et vigilant comme un pasteur d'abeilles,
Toi dont le bras excelle en l'art noble et grossier
D'atteler deux taureaux de bronze au soc d'acier,
De pelage identique et de formes pareilles.

Que ta pitié s'étende à l'herbe, aux fleurs, aux treilles;
Sois de tout ce qui souffre esclave et nourricier;
Sache, par ton exemple, au rêve initier
L'animal en qui dort l'âme que tu réveilles.

Contre un peu de douceur échange l'aiguillon;
Rends la bête pensive et joyeux le sillon,
Car seule la bonté les éclaire et les touche;

Et la plus humble brute, en son instinct obscur,
Quand un mot fraternel est sorti de ta bouche,
Fixe sur toi des yeux où brille un coin d'azur.



LOIN DES FOULES

GARDE une âme candide; aime un labeur champêtre.
Dès que l'aube orne tout d'un frêle coloris,
Sur les coteaux brumeux, dans les vallons fleuris,
Laisse ton soc gémir et tes génisses paître.

Bois le lait des troupeaux dans ta coupe de hêtre.
Éveille en travaillant les échos attendris.
Apprivoise la caille et charme la perdrix,
Dont l'instinct est sensible à la douceur peut-être.

Fixe-toi sans désirs où ton père vivait.
Emplis la grange en août; le cellier en octobre.
Le soir, trouve le calme à ton humble chevet.

Et, conservant l'esprit actif en un corps sobre,
Dispense tes pitiés à ceux que couvre ou vêt
Le voile d'infamie ou le manteau d'opprobre.



ÉGLOGUE

DANS la glaise du champ, au sable du verger,
Tes pieds nus ont laissé leur empreinte facile,
Vierge qu'eût adorée autrefois la Sicile,
Toi dont la grâce est souple et le charme léger.

Tes yeux gardent l'azur du rivage étranger
Où les flots ont bercé quelque tiède et douce île.
Le cœur le plus barbare à ton joug est docile;
Vers toi le plus farouche essaim vient voltiger.

Heureux qui, dévoilant ta candeur nuptiale,
Fier, entrelacera la double initiale
Au tronc du hêtre lisse ou du grêle bouleau;

Car, lorsque tu reviens, lente, de la fontaine,
D'amour et de pitié longtemps frissonne l'eau,
Pour avoir réfléchi ton image lointaine.



HARMONIEUSE PITIÉ

VOICI le jour timide aux caressants reflets.
De quelques toits déjà, dans la gloire aurorale,
S'allonge la fumée en bleuâtre spirale.
Descends jusqu'au vallon herbeux où tu te plais.

Les troupeaux plus hâtifs t'y guideront : suis-les;
Et, si plaindre et charmer sont ta douce morale,
Laisse, ami, soupirer la flûte pastorale
Pour les souples chevreaux et les blancs agnelets.

Les taureaux sont courbés sous le joug; la charrue
Sillonne l'âpre glèbe en tous sens parcourue;
Pour eux exhale aussi tes chants mélodieux.

Et, dans les gammes d'or sur tes lèvres écloses,
Célébrant les labeurs héroïques des Dieux,
Mêle ton âme à l'âme éternelle des choses.



CRÉATURES

UNE angoisse est au fond de l'être quand il crée.
Le chêne tressaillant d'une fièvre sacrée,
Et qui, lorsque le vent gronde, se fait d'airain,
Ne jette pas ses glands au ferment souterrain
Sans entrevoir la mort pour sa race éprouvée.
Le frêle oiseau s'accouple et craint pour sa couvée,
Auquel déjà la griffe ou la serre apparut,
Et les fauves domptés par l'implacable rut,
Pressentent, anxieux des batailles futures,
Que de leurs voluptés sortiront des tortures ;
Et l'arbre convulsé, comme le loup hurleur,
En engendrant la vie infligent la douleur,
Car tout, animant l'ombre éperdue et mouvante,
Germe dans du mystère et dans de l'épouvante!...



VOIX DES CHOSES

Tout le frisson obscur de la terre est en moi.
Avec tout ce qui vit je tressaille d'émoi;
A toutes les douleurs mon âme se fiance
Dans une fraternelle et grave confiance.
Je contemple pensif le sombre roc figé,
L'arbre que l'ouragan parfois mutile, et j'ai,
Les sachant épiés par des becs et des serres,
Pour les frêles oiseaux, des angoisses sincères.
J'épouse l'âpreté des plus funestes lieux.
Mon cœur compatissant de nul n'est oublieux.
Le sinistre ravin et la cime farouche
Gardent un sceau fatal dont la grandeur me touche,
Et les fleurs que j'y cueille ont un parfum amer.
Le secret des sanglots éternels de la mer
M'obsède, et l'infini mystérieux me hante,
Où plane on ne sait quelle implacable épouvante,
Et d'où tombe on ne sait quel défi menaçant.
Oh ! qu'il m'est arrivé, lamentable passant,

Tapi dans l'ombre ainsi qu'un fauve en son repaire,
D'écouter ce qui souffre et ce qui désespère,
Et sentant, à l'aspect des destins châtiés,
S'épanouir mon rêve en suprêmes pitiés,
D'entendre, humble roseau que l'aquilon balance,
Gémir la solitude et pleurer le silence !



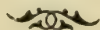
LA NATURE ET L'ART

LA nature indulgente et bonne amasse en elle
Des trésors ignorés de grâce maternelle.
Elle sait compléter, d'un geste harmonieux,
Les vestiges de l'Art qui ravissent nos yeux.
Sous l'éclatant soleil, sous la morne bruine,
Le lierre obscur ajoute un charme à la ruine;
L'humble mousse revêt de somptueux tapis
Les vieux cloîtres, dans l'ombre et dans l'herbe assoupis,
Et nulle inscription ne fut plus éloquente
Sur un tombeau d'enfant que la naïve acanthe
Dont, un jour, Callimaque, inspiré par les Dieux,
Orna les chapiteaux des temples radieux.



ÉPHÉMÈRES

L'UNIVERSEL Déclin aux grâces infinies
Se compose de mille infimes agonies.
L'arbre meurt feuille à feuille et le pré fleur à fleur,
Et l'amour résigné meurt douleur à douleur.
Chaque heure, lumineuse ou lugubre, défaille
Dans des frissons de moire ou des reflets de faille.
Une harmonie expire aux flûtes des roseaux
Ainsi qu'en la chanson fragile des oiseaux.
Dans la main qui la cueille une rose se fane ;
Et la beauté des ciels de nacre diaphane,
La splendeur de l'azur où tant de clairs matins
Sont nés de tant de soirs tragiquement éteints,
Où des torses géants frôlent des croupes nues,
Est faite d'une fuite éternelle de nues.



POUR UNE TOMBE SANS NOM

AUCUN nom n'est gravé sur cette pierre fruste,
Où nul regret naïf et tendre ne s'incruste.
Le vivant inconnu qui sans bruit s'en alla,
Silencieusement anonyme, gît là,
Et l'hommage pieux ni la douleur sacrée
Ne viennent réjouir cette cendre ignorée.
Mais la Nature douce et pitoyable aux morts,
Pour que l'oubli n'ait pas quelque jour ses remords,
Entrelaçant les fleurs aux branches, ne refuse
A personne ici-bas l'inscription confuse
Que déchiffre le rêve et lisent les oiseaux,
Qui du cadavre obscur fait tressaillir les os,
Et qui, raillant l'orgueil et le mensonge, reste
La vérité candide et l'épithaphe agreste.



LA FILEUSE

C O M M E la laine obscure et qu'aux pauvres je file,
Se succèdent mes jours ignorés, à la file,
En leur simple cadence, avec tranquillité.
Mais, dans l'ombre fatale où tout roule emporté,
Où le plus dur pécheur par instants s'agenouille,
J'ignore quelle main dévide la quenouille,
Et ce que Dieu fera de mes humbles vertus
Quand les fuseaux aux doux rythmes se seront tus.



PITIÉ DE FLEUR

LA fleur a voulu croître, en sa grâce divine,
Dans l'aride chaos de cette âpre ravine.
Pitoyable, elle épand son âme tendre au fond
D'un gouffre où le vertige en la terreur se fond.
Elle reste la joie et la parure uniques
Du lieu farouche où, pris de soudaines paniques,
Comme un funeste vol passent les aquilons ;
Car ni l'éblouissante aurore aux reflets blonds,
Ni les éclairs pourprés que le soir ressuscite
N'osent descendre au cœur de l'effroyable site.
Et le pâtre qui loin du foyer s'exila,
Et que sa troupe agreste a conduit jusque-là,
Avec les durs béliers errant de roche en roche,
S'il aperçoit la fleur sauvage, s'en approche,
Et, tandis que l'écho vibre au bruit de ses pas,
La contemple, songeur, et ne la cueille pas.



PAPILLONS

LES vers dont chaque jour la grâce cadencée
L Berce d'une éphémère ivresse ma pensée,
Les vers ailés, les vers capricieux et doux,
Ces agiles rôdeurs que je saisis pour vous,
Et qui, dans la lumière où leur essaim tournoie,
Révèlent à mon cœur des caresses de soie,
Me faudra-t-il, de leur essor privant l'azur,
Les immobiliser sur un feuillet obscur ?
Seront-ils prisonniers de la page noircie ?
O femme tutélaire à ceux qu'on supplicie,
Soyez-leur pitoyable et songez sans remords
Que, dès qu'ils sont captifs, les plus beaux vers sont morts
Que la plume la plus tendre les martyrise ;
Qu'ils sont nés pour s'enfuir avec la tiède brise,
Pour disputer le ciel à l'élan des oiseaux ;
Songez qu'ils sont pareils, en mes étroits réseaux,
Au souple papillon, si léger quand il vole,
Dont on retient le corps vagabond et frivole,

Que l'on sent palpiter de crainte entre ses doigts,
Et qui, se débattant, laisse tomber parfois
Sur notre vanité cruellement grossière,
De son aile éclatante et frêle, une poussière.



VISION PASTORALE

FILLE des laboureurs, qu'appelle la génisse
Pour que tes doigts légers ruissent de son lait;
Qui, chaque soir, et par le sentier qui te plaît,
Reviens des prés avant que le jour se ternisse ;

Fille des laboureurs, dont la pieuse main
A filé pour l'aïeule assoupie une robe,
Et que tantôt révèle et que tantôt dérobe
L'agreste et sinueux caprice du chemin ;

Quand tu passes, le soc pour la glèbe qu'il creuse
Éprouve une pitié ; le bœuf songe plus lent ;
L'abeille d'or autour de ta grâce volant
Rêve au miel embaumé de ta lèvre amoureuse ;

Et l'humble oiseau, qu'attire un grain de chènevis,
Sachant que ta beauté se nimbe d'innocence,
O vierge, de sa flûte aérienne, encense
Mélodieusement l'atmosphère où tu vis.



LA-HAUT

A l'Occident doré, prêt aux métamorphoses,
Une vierge effeuillait de symboliques roses ;
Des baumes s'exhalaient enivrants ; le soleil
Très lentement sombrait dans l'espace vermeil ;
L'extase était mêlée à tous les bruits sublimes,
Les vols des anges se croisaient sur les cimes,
Quand, les derniers degrés des collines gravis,
Éperdu de tendresse ineffable, je vis
S'illuminer ton âme en un geste d'offrande.
Ah ! combien la douceur de vivre est parfois grande !
Que parfois le soir tombe harmonieusement !
Seuls tes regards sont vrais et tout le reste ment !
Sois à jamais sacrée et pour toujours bénie,
Femme dont la pitié s'éclaire de génie ;
Toi qui sur les destins ruinés veux bâtir ;
Toi qui prends le péché, le mal, le repentir,
La honte et la douleur, pour dresser vers la nue
Un temple radieux de tendresse ingénue ;

Toi qui sais tous les mots d'espoir et de pardon ;
Toi qui de ta jeunesse au cœur triste as fait don ;
Par qui s'ouvre à mes yeux la porte d'or des songes ;
Sois bénie et sacrée, ô femme, qui prolonges
Quand meurent par degrés les vestiges de jour,
Une agonie exquise et lente de l'amour.



SEUILS FLEURIS

A Auguste Dorchain.

QUI vous célébrera, seuils fleuris d'anémones,
Seuils fleuris de vertus et seuils fleuris d'aumônes ?
Et vous, par la candeur de l'amour embellis,
Seuils blancs de clématite et de volubilis ?
Et vous, antiques seuils, pleins d'ombres familières,
Que, sans hâte, le temps a cachés sous des lierres ?
Vous ornés de rosiers, embaumés de tilleuls,
Où, dès l'aurore assis, devisent les aïeux ?
Qui vous célébrera, seuils accueillants d'auberges
Qu'encadrent les jasmins mêlés aux vignes vierges,
Où joyeuse l'hôtesse apparaît ; vous encor
Où la mousse a brodé ses arabesques d'or ?
Tapissés de glycine, enguirlandés de treilles,
O seuils, soyez nimbés de gloires sans pareilles !
Soyez bénis, ô seuils où la vie a passé !
Car vous êtes le but du pèlerin lassé,
Le refuge qui s'ouvre aux chimères meurtries,
Le résumé charmant de toutes les patries,

Le calme souvenir dont la suavité
Éloigne le pécheur de l'abîme évité,
L'espoir du mendiant après la longue route,
Et l'astre du proscrit qui parfois songe et doute.
Car vous êtes, ô seuils, ce qu'aspire à revoir
Le laboureur obscur qui, dans la paix du soir,
Courbé par le travail et la fatigue et l'âge,
Regagne d'un pas lourd la ferme ou le village;
Car vous êtes surtout, ô seuils compatissants,
Les foyers d'où s'exhale, ainsi qu'un tiède encens,
La respiration tranquille des chaumières,
Et, dans la floraison des grâces coutumières,
Pour le poète au cœur de silence et de nuit
Qui cherche l'idéal et que l'idéal fuit;
Pour l'agreste rêveur dont l'hymne vous exalte,
La pure vision de quelque fraîche halte,
Et de quelque humble enfant, dont le geste attendri
Allège l'infortune ou prépare l'abri,
Et dont la main pieuse, avant qu'il disparaisse,
Au front du voyageur dépose une caresse.



VITRAIL ANCIEN

Toi dont j'eusse aimé tout, les pas, la voix, le geste,
Le charme hiératique et la grâce modeste,
Dont l'amour, de l'amour des anges précurseur,
Est un peu d'une mère et beaucoup d'une sœur ;
Vierge mélancolique et sereine, qu'attire
L'effort du sacrifice ou l'élan du martyr,
Que j'eusse vénérée avec la foi d'un saint,
Et qui marches, le front d'une auréole ceint ;
Toi qui tiens, radieuse et pure, en tes mains calmes,
Quelquefois des rayons et quelquefois des palmes ;
Toi dont les mots berceurs, harmonieux, subtils,
Abrégeant aux proscrits la longueur des exils,
Apportent de très loin aux secrètes blessures
Les baumes délicats et les guérisons sûres ;
Être qu'à deux genoux les pauvres ont béni,
Et de qui, par moments, le sourire infini
Sur le désert des cœurs tombe comme une manne ;
Toi dont tant de pitié consolatrice émane,

Qu'au voyageur qui passe en ton chemin clément
Tu changes la fatigue en éblouissement;
Toi dont la vie effleure un instant notre terre
Pour en illuminer le tragique mystère,
Que j'attendis en vain, et qui sans doute allas
Vers des pieds trop meurtris et des destins trop las,
Et qui vides, avec d'ineffables délices
Les augustes douleurs et les nobles calices,
Je te dois en ce monde où bientôt je mourrai,
D'avoir longtemps souffert et longtemps espéré.
Nul ici-bas, où tout s'apaise et s'atténue,
Ne me dira pourquoi tu n'es jamais venue;
Mais tu restes, au fond de mon triste passé,
Le rêve le plus doux qu'une âme ait caressé.



*L'IMMOLÉE**A Georges Druilhet.*

TOI dont seuls les ruisseaux ont réfléchi la face,
Dont les malheureux seuls ont entendu les pas;
Toi qui semais l'Amour et ne t'en doutais pas,
O sainte dont le culte éphémère s'efface;

Toi qui pour consoler nos âmes tristes, vins
Des pays de souffrance ou des pays de rêve;
Dont l'apparition révéla, quoique brève,
Les candides vertus et les charmes divins;

En ce jour automnal qu'un reflet rose moire,
Il me plaît d'évoquer la vierge que tu fus,
Et de fixer au fond des souvenirs confus
Ton image naïve et ta pure mémoire.

Destinée en ce monde impitoyable et laid
A fouler les degrés des trônes ou des temples
Pour les parer de grâce ou les orner d'exemples,
Tu crus qu'un sort plus noble encore t'appelait.

Tu créas le foyer de tendresse infinie
Qui calme les tourments et qui sèche les pleurs.
Où posèrent tes pieds, l'enfant cueille des fleurs ;
Où s'exhala ton chant, l'homme boit l'harmonie.

Tu choisis l'âpreté d'un aride chemin
Sachant la gloire ainsi que la beauté fragile ;
Et partout tu laissas, sur notre humaine argile,
L'empreinte caressante et fraîche de ta main.

Tel un grand lys baigné de lumière sereine,
Dont rayonne l'odeur comme un mystique encens,
S'épancha ton ivresse en désirs innocents,
Et des pauvres courbés tu fus esclave et reine.

Un soir que de marcher tes pieds étaient trop las,
Vers la patrie où rien ne meurt, où rien ne change,
Ton âme fière ouvrit ses deux ailes d'archange,
Et pour l'éternité d'amour tu t'envolas.

Au rivage lointain que l'extase constelle,
Ta présence a chassé l'ombre, et j'eusse voulu,
A ce labeur auguste indignement élu,
Graver pour toi cet hymne au granit d'une stèle.



FLEUR D'EXIL

S ON corps ferme, taillé dans le plus pur Paros,
Est de ceux qui jadis suscitaient les Héros,
Et son front porte, veuf de splendeurs abolies,
Le double sceau des deuils et des mélancolies.
Ses yeux qui très longtemps ont contemplé la mer,
Sont devenus profonds comme le gouffre amer,
Et mirent en lueurs des abîmes surgies
Une évocation d'ardentes nostalgies.
Parfois dans ce regard où le regret lassé
Ne se retourne plus même vers le passé,
Tel le glacial reflet d'une aube qui se lève,
Fulgure inattendu l'éclair d'acier d'un glaive.
On dit qu'elle habita les Fabuleux pays
Où les moindres désirs doivent être obéis,
Et que sur son destin royalement étrange
Plane l'aile invisible et sombre d'un Archange.
Tant d'abandons et tant d'angoisses sont venus
Saturner son grand cœur de dégoûts inconnus,

Qu'en marche vers le seuil d'inexorables portes,
Ses pieds semblent toujours froisser des feuilles mortes.
Dans le rythme onduleux de son allure elle a
Une grâce à laquelle un charme se mêla,
Et ses mouvements, fiers d'origines insignes,
Gardent la majesté sculpturale des cygnes.
Sans doute elle a quitté quelque obscur piédestal,
Car, tragiquement belle, en son chemin fatal,
Inconcevable sphinx que son énigme tue,
Elle apparaît avec un geste de statue.
Où va-t-elle, absorbée en ses deuils et marchant
Impassible et toujours du côté du couchant ?
Quel grave sacerdote au fond des soirs attire
Cette prêtresse d'un mystérieux martyre ?
Chacun l'ignore, hélas ! mais on sent qu'il est vain
De plaindre son exil volontaire et divin ;
Qu'elle traversera, bien qu'infiniment lasse,
La vie, où le regret au souvenir s'enlace,
Les étés radieux, les sinistres hivers,
La glèbe et les cités noires d'hommes pervers,
Les rocs les plus aigus, les plus tristes rivages,
Les monts silencieux, pleins de gorges sauvages,
L'Océan flagellé des ouragans hurleurs,
Sans jamais déposer son fardeau de douleurs.



SUR LE PLATEAU

A Séverine.

SUR l'aride plateau que l'ouragan balaie,
Où l'aurore et le soir saignent comme une plaie,
Vers des terrains pierreux et stériles, je vais ;
Car la ronce perfide et le caillou mauvais
Où trébuche le pied, où la démarche hésite,
Se sont accoutumés à mon humble visite.
Aucun arbre ne croît au tragique horizon.
Le vent qui passe avec des plaintes d'oraison,
Gémit pour consoler, dans son ombre interdite,
L'Archange foudroyé qui souffre et qui médite.

Or, par un froid matin, sur le plateau hideux,
L'homme et la femme, âgés et graves tous les deux,
Sans hâte, ensemençaient un coin de l'ample friche.
D'énergie et d'espoir parfois le pauvre est riche.
Leur lamentable soc traçait péniblement
Les sillons où tombait le seigle ou le froment.
Leur cheval triste et maigre et dont le flanc halète,

Semblait sur le fond gris de la nue un squelette
Traînant un chimérique attelage ; et pourtant
Les deux vieillards émus et bons, à chaque instant
Arrêtaient l'animal qui respirait à l'aise,
Las de heurter le roc et de vaincre la glaise.
Puis, après quelques mots très doux, très indulgents,
Qu'au morne serviteur disaient les pauvres gens,
Le groupe repartait sur l'argile durcie,
Autel où le semeur, comme un prêtre, officie,
Et sur la majesté du ciel se profilant,
Exerce avec grandeur son sacerdoce lent,
Et fait par sa pitié naïve qui les touche
L'aurore plus humaine et le soir moins farouche.



A L'ORÉE DES BOIS

A Jean Mèrac.

TACHERONNE asservie aux besognes grossières,
Que blessent les cailloux, qu'aveuglent les poussières,
Que déchire la ronce et que meurtrit le froid,
Et de qui l'ombre au fond du crépuscule croît,
Par ce soir gris d'automne, en ce désert sauvage,
Traînant par les sentiers ton douloureux veuvage,
Tu reviens des grands bois où, malgré les défis
Du vent amer, courbée, insensible, tu fis
Pour le foyer lointain de ta sombre chaumine,
Le lourd fagot dont l'âtre un instant s'illumine,
Le fagot qui procure à l'aïeule, aux enfants,
La brève illusion des étés réchauffants.
Fille des glèbes, sœur des souffrances, écoute,
Puisque tu m'as trouvé sur ta pénible route,
Et que, bonne aux petits et secourable aux vieux,
Tu m'as jeté peut-être un regard envieux :
Pour toi la destinée implacable et sévère
A fait de chaque jour la halte d'un Calvaire ;

Ta vie est une lutte héroïque et sans fin
Contre le désespoir, la misère et la faim,
Et sublime est le Dieu dont l'éclair nous menace,
Qui te créa vaillante et te rendit tenace.
Pourtant, seul comme toi, le poète inconnu,
Le songeur solitaire et ce soir-là venu
Sur le rude chemin que le pauvre fréquente
S'inclinait comme toi vers la terre éloquente,
Et presque fasciné recueillait ce que dit
La Nature éternelle à l'éternel Maudit;
Et son rêve hâtait aux horizons immenses
La lente éclosion des divines semences.
O femme, ne sois pas jalouse du passant;
Ouvre à son âme triste un cœur compatissant.
Une fraternité mystérieuse lie
Aprement ta détresse à sa mélancolie,
Et, quand le jour cruel agonise, tous deux
Vous rentrez le front las et le pied hasardeux,
Ployant, toi sous le faix des branches amassées,
Et lui sous le fardeau sinistre des pensées.



CONTRASTE

PÈLERINS d'un sanglant et bas pèlerinage,
Hommes, femmes, enfants, s'entassent par milliers
Dans le cirque sonore aux gradins familiers,
Et l'astre rutilant sur des flots d'azur nage.

C'est Pâques, et ce peuple acclame le carnage,
Les combats effrayants et les fiers cavaliers;
Car ces tragiques murs restent hospitaliers
Au meurtre, plus cruel et plus vil d'âge en âge.

Mais dans un pan de ciel que ne regardent pas
Les taureaux dont la mort guette le moindre pas,
Et qui luit ardemment sur cette foule hostile;

Un clocher dentelé plonge vers l'infini,
Dont la cloche, implorant le Rédempteur, distille
L'amour et la prière au monde rajeuni.



DANS LE CIRQUE

SUR le sable doré de la géante arène,
Que nulle trace horrible encore ne ternit,
L'ardeur du grand soleil qui monte à son zénith,
Ironique, flamboie, et s'étale, sereine.

La foule impatiente et ne contenant plus
Les transports effrénés qui lui traversent l'âme,
Tumultueusement déferle, ondule et clame,
Comme une étrange mer qui n'a pas de reflux.

Vers le râle lugubre et le meurtre cynique
Elle gronde houleuse et pousse ses flots lourds,
Et des gradins de pierre aux loges de velours
On ne sait quel délire obscur se communique ;

Et sur ce peuple épris de spectacles cruels,
Sur ce sable altéré que la haine ensanglante,
Plane et s'épanouit la splendeur aveuglante
De l'Astre, vieux témoin des tragiques duels.

La foule, de féroce ivresse est pénétrée,
Où se déchaîne et roule un tonnerre de cris ;
Le respect, la pudeur eux-mêmes sont proscrits,
Quand le cortège a fait sa triomphale entrée.

Les hardis combattants aux costumes soyeux
Sont prêts sous le manteau dont flotte l'écarlate ;
Quelque coursier hennit, une fanfare éclate,
Et sur le cirque ardent se fixent tous les yeux.

Sortant de la farouche et captive indolence
Où de sombres bourreaux naguère l'ont muré,
Croyant reconquérir son libre et vaste pré,
Au travers de l'arène un taureau noir s'élance.

Parmi le bruit énorme et l'ample chatoîment
Il s'élance, vomé par l'ombre de son antre.
Tel un éclair, il charge un cheval qu'il éventre,
Et qui s'affaisse et meurt silencieusement.

Alors le peuple exulte et la pourpre qui coule
Traîne en caillots épais sur le cirque maudit,
Et la brute affolée et sauvage bondit
Et par instants regarde avec fureur la foule.

Mais le taureau s'arrête épouvanté soudain.
A l'aspect de l'inerte et monstrueux cadavre,
Il semble qu'une angoisse instinctive le navre,
Sa colère s'apaise, achevée en dédain.

L'animal subjugué, large et vivante cible,
Posant ses durs sabots sur ce flasque néant,
Paraît pris de vertige au bord d'un puits béant,
Et, bien qu'on le harcèle, il demeure impassible.

La peur mystérieuse aux entrailles le mord.
Indifférent à tout ce qui rutil et bouge,
Et peut-être hanté d'une vision rouge,
Il flaire longuement et mugit à la mort ;

Jusqu'à ce qu'immobile, héroïque, sublime,
Criblé de dards aigus, couvert d'un sang vermeil,
Éclaboussé de gloire, ébloui de soleil,
Lamentable, il s'effondre enfin sur sa victime !



VERS L'OEUVRE

A Lucien Paté.



LES PÉGASES

LES quatre étalons d'or des pylônes géants,
Cabrés sur le granit, altières sentinelles,
Voient à leurs pieds d'airain, en houles éternelles,
Les peuples affluer comme des océans.

Le Fleuve au-dessous d'eux tord ses anneaux béants.
Lasses d'avoir miré tant de splendeurs en elles,
Se dilatent dans l'ombre immense leurs prunelles
Dont l'éclair défia jadis tous les néants.

Le crépuscule tombe et soudain les statues,
De rêve et de mystère et d'ombre revêtues,
Font vibrer l'air fouetté de leur quadruple essor;

Et le Dôme de gloire, et l'OEuvre d'épopée,
Et la Ville là-bas de brume enveloppée
Contemplant éblouis les quatre étalons d'or.



LE FLEUVE

D'AVOIR miré, vibrants, dans l'onde qui s'anime,
Les dômes, les clochers, les flèches et les tours,
Le Fleuve restera fabuleux pour toujours,
Et pour toujours son nom semblera magnanime.

Les palais reflétés ont des lueurs de cime
Dans le déroulement triomphal de son cours ;
Mais les rêves d'orgueil et de gloire sont courts,
Et l'Homme crée, hélas ! pour que le Temps décime

Sous l'immense arc de fer qu'érige l'ample pont,
O peuples, écoutez : le grand Fleuve répond
Au murmure infini qui le berce et l'exalte ;

Et, sachant quelle force ont les esprits en eux,
Sans trêve il étincelle et chemine sans halte,
Dans un fourmillement presque vertigineux.



LES PALAIS

LES deux palais couchés face à face, un instant
Humanisés, à l'heure où la foule contemple
Leur majesté de sphinx et leur splendeur de temple,
Ont prononcé le mot que l'univers attend.

Énigme glorieuse et secret palpitant,
Par quoi l'ombre est moins noire et l'avenir plus ample,
Mot transfigurateur comme un sublime exemple,
Parole prophétique et si tendre pourtant!

Abolissant enfin les sombres aventures,
Ce mot doit étoiler toutes les nuits futures
Où se seront les Dieux sanglants évanouis;

Et, scellant l'union des races fraternelles,
Exalter par la voix de labeurs inouis
Ce que suscite l'Art de magnanime en elles!



L'ÉPHÉMÈRE CITÉ

UN ciel fauve soudant ses blocs d'airain flamboie,
Qu'ont martelé sans bruit d'invisibles forgers,
Sur la ville aveuglante où nos regards songeurs
Se fixent dans l'extase et plongent dans la joie.

Tours, flèches, minarets, chaque faite se noie
Dans une gloire ouverte aux rêves voyageurs;
Et le Fleuve charrie, en de sombres rougeurs,
Ses grenats de velours et ses pourpres de soie.

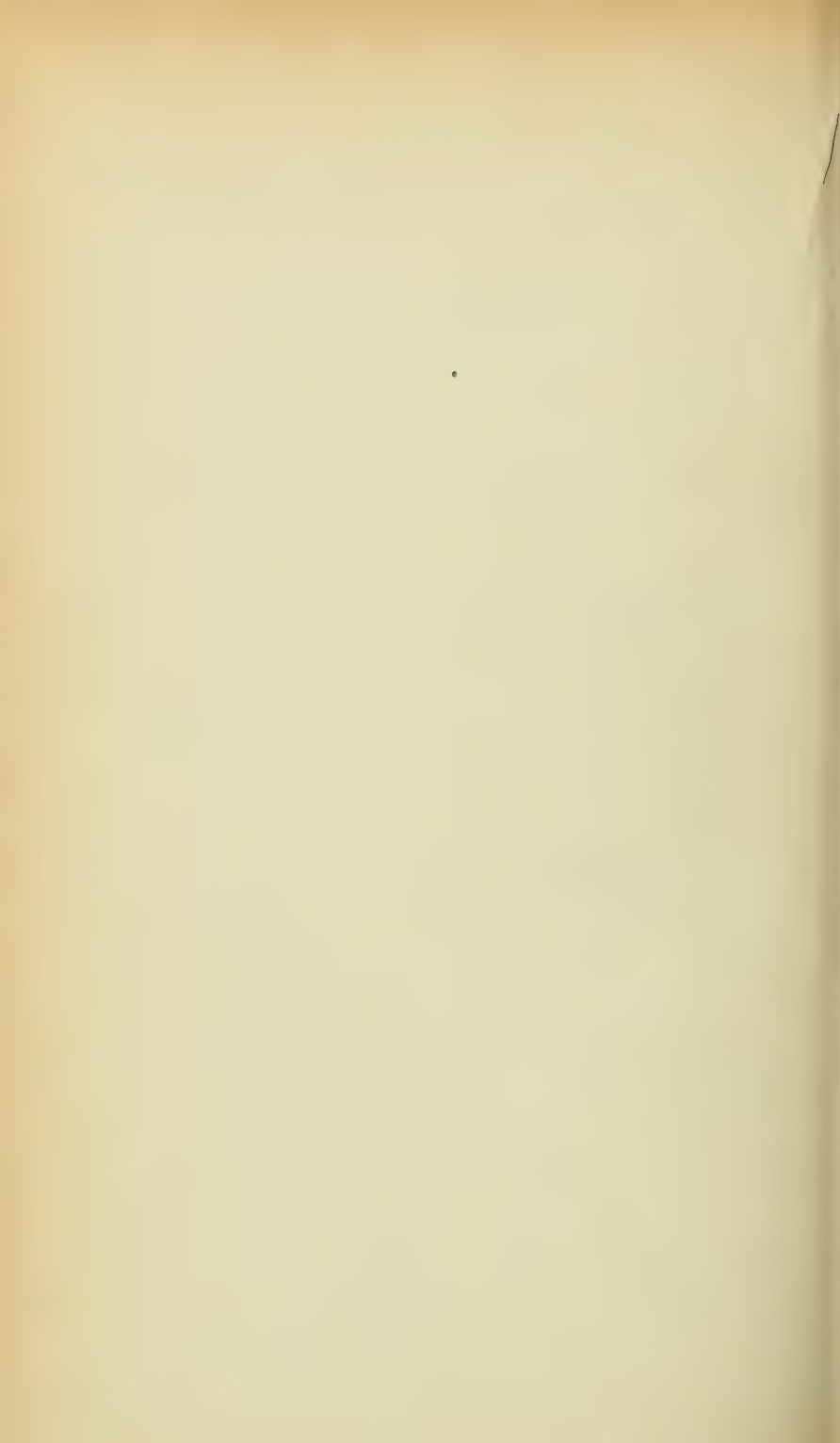
Il semble qu'on subisse, à jamais ébloui,
L'hallucination d'un mirage inoui,
Nostalgique hantise et qu'eût aimée un Dante;

Jusqu'à ce qu'aux regards fascinés lentement
S'évanouisse enfin la vision ardente
Dans l'irréel éclat d'un vaste embrasement.



VERS LES HÉROS

A Georges Gourdon.





LES JUMENTAUX

A Monsieur et Madame A. M.

Sous les yeux attendris et graves de leur mère,
Non loin du chêne antique aux énormes rameaux,
S'ébattent, sur le pré fleuri, les fils jumeaux,
Dans leur beauté naissante et leur grâce éphémère.

Comme en rêve, l'amour maternel énumère
Tous leurs exploits futurs, les voit domptant les maux,
Lavant toute injustice aux fleuves baptismaux,
Et peut-être inspirant quelque nouvel Homère.

Un propice soleil, qui tombe à l'horizon
Et d'obliques lueurs baigne le frais gazon,
Nimbe les deux enfants d'une auréole claire ;

Or, grandissant chaque ombre aux rayons sidéraux,
Pour exalter l'espoir de la femme et lui plaire,
Il leur donne déjà la taille des Héros.



LA RENCONTRE

Si parfois, conduisant la grossière charrue,
Le laboureur redit quelque mâle refrain,
Son rêve glorieux le fait contemporain
D'une époque héroïque à jamais disparue.

La foule des guerriers par la légende accrue
Tourbillonne à ses yeux avec un bruit d'airain ;
Et, tandis que son soc fouille l'âpre terrain,
Dans la mêlée aussi sa vision se rue.

Mais par les vallons d'or où croît le blé divin,
Sur les coteaux sacrés où s'empourpre le vin,
Il heurte des tronçons de glaive ou de cuirasse ;

Et l'éclair de la gloire en jaillit avec eux
Quand sortent de l'obscur sillon que l'homme trace
Le pacifique fer et le fer belliqueux.



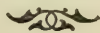
L'ARMURE

LE soleil a doré d'un éclat coutumier,
Sur le mur de brocart, la lance, la cuirasse,
L'estoc, où d'un sang vil s'éternise la trace,
Les jambières, l'écu, le casque et le cimier.

Vêtu de cette armure autrefois le premier,
Fier de son nom, plus fier encore de sa race,
Errait celui que nulle épreuve ne terrasse,
Quand on sent dans la nuit les crimes fourmiller.

Célébrant les exploits fameux, la panoplie
Conte héroïquement la légende accomplie
Par les Éviradnus et par les Amadis;

Et l'âme, aux souvenirs de gloire réchauffée,
Évoque un paladin portant, comme jadis,
Une mâle prouesse en guise de trophée.



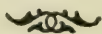
L'ÉPOPÉE

Les immenses déserts, les espaces arides
Déciment ces Héros qu'attire le Danger ;
Ces fronts audacieux, sur le sol étranger,
Se creusent lentement d'inexorables rides.

Qu'importe ! le ciel fauve aux silences torrides
Les voit du marécage ou du sable émerger,
Et chacun garde au cœur, épique Messenger,
Les courages sans frein, les volontés sans brides.

Semant la solitude ardente de leurs os,
Ils marchent, fascinés, sans trêve, sans repos,
Et le mirage accroît par moments leurs statures ;

Ils marchent, glorieux, vers de lointains périls,
Sûrs d'à jamais revivre aux légendes futures,
Dans le rêve éperdu des triomphes virils.



LA STATUE

LES yeux perdus au ciel, le front calme et serein,
Écoutant on ne sait quelle ample mélopée,
La figure revit, de gloire enveloppée,
Sur l'étalon cabré qui mâche un noble frein.

Héros sacré, de cent héros contemporain,
L'ardent guerrier brandit encor sa rude épée,
D'un bras viril jadis en un vil sang trempée,
Et par instants son cœur fait tressaillir l'airain.

Sous l'éclatant azur, sous les splendeurs stellaires,
Valeureux comme au temps des épiques colères,
Le cavalier muet songe aux fiers lendemains ;

Et des ormes plaintifs, tel un immense orchestre,
Secoués de soupirs tragiquement humains,
Bercent le rêve altier de la statue équestre.



SAVONAROLE

QUAND, se faisant du vil supplice un piédestal,
L'héroïque martyr, sur le bûcher fatal,
Saintement immola son rêve à la patrie ;
Quand se fut détachée enfin l'âme meurtrie,
L'indigne populace, esclave de tyrans,
Les farouches instincts, les esprits ignorants,
Fourmillant aux sillons humains comme une ivraie ;
Tous les oiseaux de nuit que la lumière effraie,
Cet aveugle troupeau qu'ont toujours irrité
Les semeurs de l'espoir et de la vérité,
Et qui hait la douceur des sublimes tutelles,
Dans le Fleuve jeta ses cendres immortelles.
Mais le cœur ingénu du moine florentin
Le prodigieux cœur, plus fier que le destin,
En qui battaient l'amour des libertés futures
Et la tendre pitié des faibles créatures
Qu'opprime l'injustice et que nul ne défend,
Ce cœur fut retrouvé dans la main d'un enfant.

Ville unique, Cité belle, jeune et vivante,
De ton sol quelquefois a jailli l'épouvante,
Parmi les floraisons de l'Art pur et divin;
Mais le bannissement ou le supplice est vain.
Proscris Alighieri; brûle Savonarole :
Plus haut que tes palais retentit leur parole ;
Car Dante a Béatrix et le martyr sa foi ;
Car l'univers admire et sent planer sur soi,
Dans les graves rumeurs de la vie inquiète,
Le bûcher de l'Apôtre et l'exil du Poète.



LES TÈMÈRAIRES

A Paul Adam.

UNE chaîne écumeuse et verte de collines
Se brise éparse au vol cinglant des tourbillons
Qui creusent dans la mer d'effroyables sillons,
Et qui penchent les mâts sur les lames félines.

Un grondement fatal du morne abîme sort.
La nue épaisse et qu'un reflet livide troue
Regarde au loin plonger et ressurgir la proue
Des vaisseaux éperdus qui regagnent le port.

Au gouvernail, la main se crispe et se contracte,
Qui dirige les lourds colosses chancelants.
Chaque vague jaillit sur les sonores flancs,
Où retombe l'écume en blanche cataracte.

Les cormorans plaintifs, les sinistres pétrels
Accélèrent leur fuite à travers la tempête,
Et la voix s'élargit, que l'ample écho répète,
Comme un rauque tonnerre, en bruits surnaturels.

C'est l'heure où, sur le deuil des ondes funéraires,
Fixant leurs yeux qu'emplit le dédain du péril,
La stoïque vaillance et le sang-froid viril,
Prêts au moindre signal, guettent les Téméraires.

Tous, marins ou pêcheurs, fiers d'un noble passé,
Songent à secourir la barque minuscule
Qu'escorte la rafale et que le flot bouscule,
Et scrutent l'Océan tragique et convulsé.

Or, la lutte parfois monstrueuse s'engage.
Ces hommes tiennent tête aux sombres éléments
Parmi les durs appels et les cris véhéments
Dont l'ouragan disperse au loin l'âpre langage.

Des femmes, des enfants vers eux joignent les mains.
Chacun pour les sauver tente un effort suprême,
Et dans le vent qui hurle et la mer qui blasphème,
L'audace les grandit en héros surhumains.

Ils quittent tout : l'abri, le foyer, la famille,
Puis s'élancent sur ceux qu'ils veulent arracher
Aux fureurs de la lame, aux griffes du rocher,
Cependant que d'éclairs le ciel entier fourmille.

Et c'est une bataille horrible et sans merci.
Si vaste qu'elle soit, la mer est leur domaine.
Une vague les porte, une autre les ramène
Près d'atteindre le but au rivage obscurci.

Ils s'acharnent, glacés, et le duel recommence.
L'hydre écaillée et glauque en vain crache sur eux
La bave et le défi des flots aventureux ;
En vain s'accroît sa rage achevée en démence !

Il faut vaincre le monstre ou l'avoir pour tombeau ;
Et le canot lancé comme par une fronde
Plonge au gouffre, en dépit de la foudre qui gronde.
Plus l'ombre est noire et plus le dévouement est beau.

Ah ! les âmes qu'un tel héroïsme a trempées,
Quelle immense pitié les pousse et les unit ?
Quels vers, comme les rocs, se feront de granit,
Pour immortaliser de telles épopées ?



IRLANDE!

A Georges d'Esparbès.

INCONSOLABLE Irlande! Irlande aux brumes grises,
Toi dont les vents amers ou les suaves brises
Rythment l'obscur tourment,
Et qui, des laboureurs accroupis dans les huttes
Ayant fait des Héros et des Apôtres, luttas
Opiniâtrément;

L'agonie a des mots dont la douceur attire,
Et nous vivons courbés sur ton noble martyr,
Nous qui n'ignorons pas,
O Pays, qu'a changé le crime en ossuaire,
Que notre effort a pu soulever le suaire
Dont tu t'enveloppas!

Tes seuils, que nulle main pieuse n'enguirlande,
Pleurent abandonnés, ô misérable Irlande;
Tes enfants sont proscrits;
Et ceux de qui partout le cynisme s'étale
Sur tes lèvres ont mis leur empreinte brutale
Pour étouffer tes cris.

Religieuse Irlande aux chants mélancoliques,
Irlande des grands saints et des grandes reliques,
Et des fabuleux clans;
O terre où la légende est sœur de l'épopée,
Et qui, grave, souris, quand tu te sens frappée
Par tes bourreaux sanglants;

Sans que tremble ton cœur, sans que ta foi chancelle,
Sois, malgré les viols, l'héroïque pucelle,
La vierge aux clairs regards;
Et, pareille à l'écume assiégeant tes rivages,
Conserve la candeur sous tes haillons sauvages
Et tes gestes hagards.

Endure la famine et souffre l'injustice,
Qu'un implacable joug sur toi s'appesantisse
De ténèbre et de fer;
Vois l'odieux vainqueur qui sans cesse t'opprime,
Comme un fauve repu, se vautrer sur son crime;
Rampe en ton morne enfer!

Quelque jour, de tes deuils augustement surgie,
Retrouvant ton audace avec ton énergie,
Tu ressusciteras;
Et, tel l'aigle jaillit impétueux de l'aire,
Tu pousseras encor ta clameur séculaire
En agitant les bras.

Et les bardes sacrés pleins de rêves antiques,
Et les harpes de pierre aux appels prophétiques
Frémiront glorieux ;
Et tu verras, dressés hors des tombes farouches
Et comme pour parler ouvrant soudain leurs bouches,
Sourire les Aïeux !



LES VAINCUS

A Fernand Bœuf.

JAMAIS depuis les jours de l'invincible Hellade,
Nul peuple indépendant et jeune n'a tenté
Vers de vierges sommets une telle escalade!

Nul peuple qu'auréole un courage indompté,
N'a voulu, sous le choc d'une race avilie,
Mourir aussi longtemps pour l'âpre Liberté!

France, Empire des Czars, Allemagne, Italie,
Impassibles devant l'effort de ces Héros,
Quel effroi vous retient? quel intérêt vous lie?

Ignorez-vous pourquoi, simples et sculpturaux,
Tombent ces laboureurs aux gestes exemplaires,
Dont l'attitude épique est digne du Paros?

Avez-vous renié vos gloires séculaires,
Et ne sentez-vous plus, le regard vers les cieux,
Éclorre en vous l'ardeur des suprêmes colères?

Pour les canons pesants qui rompent leurs essieux,
Tous ont abandonné la naïve charrue,
Et gravissent les monts d'un pied audacieux.

Dans la mêlée horrible où la cavale rue
Et se cabre, ils ont vu, pleins d'un noble mépris,
Fondre sur eux la mort brusquement apparue.

Tous s'immolent muets; mais en nos jours flétris,
La Conscience vêt ses longs crêpes de veuve,
La Force est triomphante et les Droits sont proscrits!...

Peuple, tu resteras l'humble source où s'abreuve
L'espérance stoïque, et ce n'est pas en vain
Que tu chasses la honte en acceptant l'épreuve.

Si nul n'ose empêcher ton martyr divin,
Tu briseras ta chaîne en grondant, fier Esclave,
Au cœur de qui fermente un sublime levain!

Peuple, ne faut-il pas que tout affront se lave,
Et que, se dégageant quelque jour du brouillard,
L'homme crache sa haine et le volcan sa lave?

Puisque aucun n'a pitié du tragique Vieillard,
Puisque la Grèce est morte et que ton sort est pire,
Puisque ici-bas Schylok a remplacé Bayard;

Peuple, puisque sur toi s'acharne le vampire,
Puisque tout semble hostile à ton grand Pèlerin,
Puisque l'air est souillé, que ta poitrine aspire,

Qu'un poète se lève, au verbe souverain,
Et que vibrent enfin sur sa lyre vivante
Les strophes de granit et les strophes d'airain!

Que son souffle amplement indigné nous évente!
Qu'il embouche les vers ainsi que des clairons,
Pour éveiller ceux-là qu'engourdit l'épouvante!

Qu'à plus d'un diadème arrachant ses fleurons,
Il soit le coq sacré d'une nouvelle aurore,
Dont s'embrase la nuit lugubre où nous errons!

Et qu'à son mâle appel, qu'à son rythme sonore
Surgisse enfin de nos lourdes iniquités
Et du morne horizon que l'ombre déshonore

Le flamboyant soleil qui nous avait quittés!



LE TERTRE

A Frédéric Plessis.

DANS le repos suprême et les songes derniers,
Héros prédestinés de l'effroyable guerre,
Ils gisent où sans crainte ils sont tombés naguère,
Et s'exhale autour d'eux l'horreur des grands charniers.

Ils dorment où gronda l'immense tragédie,
Et l'on sent qu'irrité, par instants, le sol bout,
Et la croix de granit sur le tertre est debout,
Qu'au Sacrifice obscur la Mémoire dédie.

L'ouragan qui gémit dans la cendre du soir
Évoque la fureur des anciennes mêlées,
Les chocs des escadrons sur les plaines foulées,
La pourpre ruisselant comme un vin du pressoir.

Il dit l'affreux délire et l'ivresse macabre,
Et les fourmillements de fer, et les canons
Qui vomirent la mort sur des soldats sans noms,
Et les chevaux sanglants dont le poitrail se cabre.

Il évoque l'odeur du meurtre, les lambeaux
De chair fumante encor pendus au bout des piques,
Les féroces clameurs et les charges épiques,
Et les croassements voraces des corbeaux.

Il dit la volupté stérile du carnage,
Les cadavres roidis étendus par monceaux
Et que l'ombre fera paraître colossaux,
Mer immobile où l'Astre éclaboussé surnage!...

Un jour, vous le savez, ô vous qui dormez là,
Près d'une terre, hélas! par l'étranger ravie,
Vous qui sentez frémir l'espérance et la vie
Dans l'ombre où la légende auguste nous parla;

Quelque jour, de la glèbe hostile et séculaire,
La moisson jaillira mystérieusement,
Et vos haines seront l'invisible ferment
De révolte sacrée et de sainte colère.

Le barbare insensé, l'opresseur odieux
Peut, le poignard levé, surprendre une patrie,
La courber sous le joug, pantelante et meurtrie,
Et briser ses autels et proscrire ses Dieux.

Il peut, en son cynisme étroitement farouche,
Violer la justice, insulter aux douleurs,
Blasphémer la croyance et se rire des pleurs,
Et mettre un sceau brutal sur la plus humble bouche.

L'implacable vainqueur n'osera faire un pas
Au sanctuaire où luit la conscience humaine.
Les esprits ne sont plus un vil troupeau qu'on mène;
Il est des souvenirs que l'on n'exile pas.

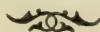
Un geste héréditaire, un sanglot de l'Histoire,
Un seul tressaillement des ancêtres, soudain,
Ainsi qu'une rumeur de gradin en gradin,
Emplit la vaste nuit d'un souffle imprécatore.

O vous, de qui l'effort ne fut pas vain, dormez
Dans votre gloire intacte, en vos sépulcres amples;
Vos exploits resteront de stoïques exemples
Pour les héros futurs que vous avez formés.

Tout s'enchaîne ici-bas, et les races aux races
Lèguent la foi de l'âme et la vigueur du corps.
La terre et notre amour ont d'intimes accords,
Et nous suivons, hantés, d'indélébiles traces.

Bercés par l'ouragan, dormez. Nous n'oublions
Les luttes, les vertus, ni les deuils de nos pères.
Après les sombres jours viendront les jours prospères,
Et nous saurons rugir comme vous, ô lions!

Et par la fière voie, un moment obstruée,
Chevauchant comme vous, nous ressusciterons
Le fantastique appel d'innombrables clairons,
Dans une triomphale et sonore ruée!





VERS L'ILLUSION

A Marcel Prévost.



POUR VOUS

J'AVAIS rêvé pour vous un poème troublant
Où les vers les plus noirs fussent de satin blanc,
Où les mots les plus durs fussent de velours tendre,
Et si discret que seule une âme pût l'entendre.
J'avais imaginé, pour éblouir vos yeux,
Un poème tissu de chatoîments soyeux,
Brodé de fin caprice et de grâce câline,
Si frêle qu'on l'eût pris pour une mousseline.
J'étais parfois hanté de rythmes murmurants
Où les songes épars et les espoirs errants,
Tous les soupirs des nids, tous les pleurs des fontaines
S'unissent pour vous plaire en musiques lointaines.
Or, je n'ai pu trouver, l'aveu m'en est très doux,
Dans mes ébauches, rien qui fût digne de vous.
Mais, vous ayant toujours reconnue indulgente
Et sachant que pour moi, de qui le front s'argente,
Vos lèvres n'auront pas de sourire moqueur,
Dans sa simplicité je vous ouvre mon cœur.



SOLEILS

J'AI regardé l'amour fixement, et depuis,
Perdu dans je ne sais quel rêve, je ne puis
Distinguer autre chose, et tremblant de vertige,
Je sens qu'autour de moi tout chancelle ou voltige,
Et, tel un cerf qui craint les traits sûrs de l'archer,
Je m'enfonce dans l'ombre et je n'ose marcher,
Tant l'éblouissement inoubliable embrase
Et fascine mon cœur d'une idéale extase,
Et tant, ivre à jamais, je demeure pareil
A celui qui longtemps regarda le soleil.



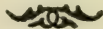
ÉCLAIRCIES

PARFOIS l'amour, oiseau léger dont l'aile hésite,
Grave, me rend encore une sainte visite,
Et son vol gracieux effleure tendrement
Ma vieillesse précoce et mon isolement.
Mes tristesses alors semblent atténuées ;
Ainsi qu'un coup de vent chasse au loin les nuées,
L'horizon de mon cœur s'élargit un instant,
Et des effluves chauds le font plus palpitant.
Mon âme nostalgique et lasse du mensonge
Éveillée à demi tressaille ; puis je songe
Devant ce frêle espoir subitement ouvert,
Au soleil éclairant tout à coup un désert.



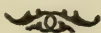
L'AVEU

LES mots les plus voilés, les plus chastes, les plus
Caressants, les mots doux comme des anges,
Traduiraient-ils ce qu'ont éprouvé nos deux âmes,
Lorsque, le tendre soir venu, nous apaisâmes
La soif d'amour qui fait comprendre l'infini
Dans un baiser que nul souffle impur n'a terni ?
L'œillet humide encor des anciennes rosées,
Où tour à tour se sont nos deux lèvres posées,
Entendit le secret divin, qu'éperdûment
Y scella notre lèvre en son noble tourment.
Puis effeuillée enfin pétale par pétale,
L'humble fleur fut rendue à la terre natale,
Au sol où nous avons nos racines tous deux ;
Et les amants futurs sentiront autour d'eux,
Car l'empreinte jamais n'en peut être abolie,
L'aveu de ma tristesse à ta mélancolie.



TRÉSOR PERDU

DEPUIS que tous les deux, chaque jour, nous allons
Vers les bois des coteaux ou les prés des vallons,
Et qu'au parc, où la sente à la sente s'enlace,
Votre âme apitoyée étreint mon âme lasse ;
Depuis que mariant les œillets aux jasmins,
Nous errons au hasard par les tendres chemins,
Le soir est embaumé de vos chastes paroles
Plus que par les parfums suaves des corolles,
Et je m'enivre moins à leur divine odeur
Qu'à votre émoi naïf et rose de candeur.
Mais je ne puis toujours, d'une marche sereine,
Atteindre l'idéal éphémère où m'entraîne
Votre rêve encor vierge et que rien n'a déçu.
O fraîcheur des premiers aveux!... Si j'avais su,
J'eusse gardé pour vous, avec une foi neuve,
Tout ce que de moi-même a dispersé l'épreuve,
Pour, sans remords ni peine, en la grâce des soirs,
Mêler mes cheveux gris avec vos cheveux noirs!



VIVRE !

M ON cœur à ton regard lumineux s'enseuille,
Et ton sourire clair me fait l'âme vermeille.
Ah ! vivre est sacré ! vivre est charmant ! vivre est beau !
Et la vie est partout, même dans le tombeau !
Ton sourire me grise et ton regard m'enivre.
Pour une éternité d'extase je veux vivre.
Oui, c'est afin d'aimer qu'ici-bas nous venons !
Les fleurs sans lendemains, les planètes sans noms,
Dans l'obscur tourbillon d'ivresse universelle
Gravitent, et l'amour mystérieux ruisselle
Du calice en parfums et de l'astre en rayons.
Ah ! que nous avons tort si nous nous effrayons !
Le sépulcre, océan de silence où tout sombre,
Est joyeux, car l'amour en fait resplendir l'ombre,
Car l'amour comme un trait, vibre et siffle à travers
L'harmonieux essor des calmes univers.
Ah ! savourons le soir et savourons l'aurore !
Sur le ressuscité d'hier, épands encore

La grâce de ton geste eurythmique et divin
Qui n'offre la pitié ni la tendresse en vain.
Errons ensemble où dort l'âme d'anciennes choses ;
Penchons-nous sur la vie et ses métamorphoses ;
Scrutons la Destinée et songeons qu'il est doux,
Alors que le jour meurt, de tomber à genoux,
Et de sentir, devant l'horizon qui se voile,
Trembler son cœur ainsi que la première étoile.



PEUT-ÊTRE

Si parfois tous les deux nous pouvions nous asseoir
Au fond du triste parc enveloppé de soir,
Ouaté d'ombre et filtrant du rêve et du mystère;
Si, pleins du cher secret que nos cœurs veulent taire,
Nous savourions parfois au fond du triste parc
Où quelque Amour déçu n'ose tendre son arc,
L'ineffable lenteur du tiède crépuscule
A l'heure où comme un doux fantôme gesticule
Chaque arbre dont la cime a des frissons d'argent,
Ah! peut-être le ciel serait-il indulgent!
Peut-être la pitié nous amollirait-elle,
Peut-être verrions-nous notre lèvres mortelle
Resplendir de l'aveu que l'orgueil y scella,
Et rayonner le Dieu qui nous attire là!
Peut-être alors, nos mains pâles s'étant unies,
Saurions-nous écouter de fraîches harmonies,
D'anciens chuchotements ou d'enfantines voix,
Et tout ce qui, prêtant une âme obscure aux bois,
Des soupirs de l'allée aux sanglots des fontaines,
Évoque l'espérance en images lointaines.



SCRUPULES

A André Rivoire.

L'ANTIQUE banc, témoin de nos aveux passés,
Est encor dans le parc attendri, je le sais.
Les vieux arbres, dont l'âme a des plaintes si douces,
Sont toujours revêtus du bronze d'or des mousses,
Et l'adieu du soleil aux vapoureux lointains
Comme naguère expire en reflets incertains.
Mais nul ne me verra, d'une marche qui tremble,
Errer seul où parfois nous errâmes ensemble,
Et dans l'ombre que font les rameaux autour d'eux,
Rêver seul où parfois nous rêvâmes tous deux.
Quelque chose de notre ancien bonheur peut-être
Flotte dans les frissons du tilleul et du hêtre;
Peut-être où mon front las s'appuya sur sa main
S'exhale une suave odeur de lys humain;
Peut-être le sentier que l'herbe me dérobe
Conserve le vestige embaumé de sa robe
Et l'empreinte menue et fine de ses pas!...
Vieux banc, arbres plaintifs, soleil, je n'irai pas

Où la voix du passé nostalgique m'appelle.
Comme on laisse une morte au fond d'une chapelle,
Je laisserai là-bas son souvenir vivant,
Pour que l'encens des fleurs, les prières du vent
Et les soupirs du bois qui sans fin se lamente
Y bercent sa mémoire impalpable et charmante.



CENDRES EXPIATOIRES

A Fernand Gregh.

MON amour se prosterne en attitudes vaines.
Esclave d'un regard, je cueille des verveines,
Je moissonne des lys au prestige immortel,
Et, comme un néophyte approchant de l'autel,
Pour qu'un pardon ému de son orgueil descende,
Je dépose à ses pieds la symbolique offrande.
Parfois vers les forêts ou l'Océan je pars,
Essayant de traduire en mes hymnes épars,
Afin que la douleur des choses l'attendrisse,
Tous les sanglots de la Nature inspiratrice.
Mais ni l'âme des fleurs que dispersent les vents,
Ni l'adoration de mes psaumes fervents,
Ni les concerts naïfs d'une lyre enfantine
Ne charment son cœur fier dont la froideur s'obstine.
Hélas! si mes accents ne savent la toucher;
Si, pareille à la sainte au faite du bûcher,
Elle reste impassible en sa mélancolie;
Si par moi sa rigueur ne peut être amollie,

O vous, livrez, livrez aux flammes ces accords,
Consume ces soupirs comme on brûle des corps,
Et pieux, emplissez de leur cendre fragile
L'urne de grès rustique ou d'amoureuse argile.



VESTIGES

A Jean de Foville.

ET nous sommes restés dans le clos défleuri,
Dans le clos que l'automne a brusquement flétri,
Confrontant dans le soir aux tons nacrés et roses
La mort de notre amour avec le deuil des choses.
Nos souvenirs allaient des sommets empourprés,
Aux ruisseaux dont l'argent enlace, dans les prés,
Un rideau frissonnant de saules et d'yeuses.
Les lumières semblaient presque mélodieuses.
Au fond d'une harmonie exquise de clartés,
Planaient divinement nos regards exaltés,
Et nous songions : Voici le lieu charmant naguère
Que n'effleura jamais une ivresse vulgaire,
Où nos cœurs ingénus, sous le ciel printanier,
Dans l'extase sans fin voulaient communier.
Hélas ! la virginale illusion est morte,
Et le vent a soufflé, dont l'âpre haleine emporte
Les restes de chimère ainsi que des fétus.
Sur nos lèvres déjà les aveux se sont tus,

Et les sites rêveurs sont devenus sévères,
Où nos doigts mollement frôlaient des primevères.
Mais, devant ces débris nous demeurions pieux,
Un attendrissement suprême dans les yeux,
Comme des pèlerins, aux lointaines contrées,
S'agenouillent devant les ruines sacrées.



SOUVENIR

P OUR avoir un instant respiré dans la brise
Où tintait l'Angélus harmonieusement,
Sur quelque seuil fleuri d'un parterre charmant,
Le parfum dont mon âme est à jamais éprise ;

Pour avoir en mon cœur qu'un cher souvenir grise
Senti décroître un peu l'inflexible tourment,
Et vu, d'un œil candide et d'un regard clément,
Sourire une beauté blonde à ma tête grise !

J'emporte ton image en mon exil lointain,
Clair village, où brillaient au soleil du matin
La vigne qu'on émonde et le bois qu'on essarte ;

Hameau paisible où mon amour se fit plus saint,
Dont l'air fut plus léger à ma peine, et que ceint
D'une écharpe d'argent la lumineuse Sarthe.



LES CYGNES

A Paul Musurus.

L'ÉTÉ, les profonds lacs de moire
Ressemblent aux miroirs éteints
Dont se ternissent les étains
Et dont s'efface la mémoire.

Une impalpable brume d'or
Les vêt d'un halo qui frissonne.
Dans leur solitude, personne
N'ose en profaner le décor.

Seuls, parés de grâces insignes,
Y passent lents et radieux,
Ceux dont la fable fit des Dieux,
Les royaux et candides cygnes.

Caressant les reflets moirés,
Ils savent glisser en silence,
Et recourbent, pleins d'indolence,
Leurs cols par le soleil nacrés.

A peine ils effleurent l'eau pâle,
Au gré d'un désir voyageant,
Et l'on dirait des nefs d'argent
Qui cinglent sur des flots d'opale.

Telle la vie amasse en nous,
Comme l'onde s'ajoute à l'onde,
Des lacs de tristesse profonde
Où nagent des rêves très doux.

Cygnes errants des eaux pâlies,
Ils vont, si légers, si subtils,
Qu'à peine, en voguant, frôlent-ils
Nos anciennes mélancolies.

Mais, sous l'ample regard des cieux,
Nous sentons une aile indulgente
Caresser nos âmes, qu'argente
Leur passage silencieux.



*LES MOUSSES D'OR**A Arthur Coquard.*

Au pied des grands pins où s'é mousse
La voix sépulcrale du vent,
Ondulent, comme un or vivant,
De somptueux tapis de mousse.

Dans le sanctuaire vermeil
Où pleurent les arbres sonores,
Durant de si longues aurores,
Ils ont bu l'âme du soleil;

Et, depuis des heures sans nombre,
De tels rayons dorment en eux,
Qu'ils en sont restés lumineux,
Même sous un firmament sombre.

Mon cœur, où rêvent assoupis
Les bonheurs de cendre et d'argile
Dont se brisa l'essor fragile,
Ressemble à ces fauves tapis.

Pendant de trop brèves années,
Il fut doré d'un tel amour,
Qu'il demeure baigné de jour,
Sous la nue aux teintes fanées.

Et tant de vierge extase a lui
Dans ses replis les plus funèbres,
Qu'elle éclaire encor les ténèbres
Qu'amassa la Douleur en lui.



SOIR D'ADIEUX

A Pierre de Bouchaud.

JE VEUX rester longtemps sur la chère terrasse
Où le site est divin que mon regard embrasse,
Où le pâle horizon de coteaux et de bois
Me remémore un rêve oublié d'autrefois,
Les frissons chuchoteurs de l'ancien paysage
Et ce que l'idéal enfantin nous présage
Lorsque nous évoquons, tremblants, comme à genoux,
Le fantôme ingénu qui se dessine en nous.
Le jour décroît, l'été s'achève, l'heure est molle ;
On ne sait quoi de chaste infiniment s'immole ;
De candides adieux saignent dans le couchant,
Et la Pitié bénit l'holocauste touchant.
Un douloureux désir, sans doute las d'attendre,
Exhale sa prière en un soupir si tendre,
Que cette plainte ajoute un trouble harmonieux
A tout ce qui, le soir, fait se mouiller nos yeux.
Les songes vont éclore en un cadre propice.
L'ombre a gagné la tour que le lierre tapisse ;

Des cygnes virginaux ont glissé sur l'étang ;
Toute rumeur s'apaise en murmure flottant ;
Toute clarté s'efface en vague demi-teinte ;
L'âme écoute éperdue une cloche qui tinte,
Et dont la voix fragile et grave, tristement
Semble défaillir presque à chaque tintement.
Une surnaturelle angoisse étreint la vie
A tant d'illusions lointaines asservie.
O soir apitoyé ! soir empli de douceur !
O lente mort du jour dans un rythme berceur !
Saigne, soleil, et pleure, angélus solitaire ;
Enveloppez l'extase humaine de mystère ;
Endormez les regrets nostalgiques ; versez
Les baumes faits de grâce aux pèlerins blessés ;
Choses, choses, soyez à l'homme fraternelles.
O pleurs sacrés, tombez d'invisibles prunelles,
Car toujours se lamente en quelque cœur meurtri
Un incurable amour qu'il avait cru guéri.



NUIT DE LUNE

A André Foulon de Vaulx.

LA nuit voluptueuse est blanche et violette
Et le subtil frisson des âmes se reflète
Dans sa mélancolie et sa limpidité.
Quelque fée au caprice auguste a médité
Ce poème de songe où d'errantes phalènes
Hantent d'un vol soyeux les nocturnes haleines.
La chasteté du clair de lune, mollement
Tisse au parc immobile un frêle vêtement
De nacre veloutée et d'impalpable grâce.
Parfois une légende harmonieuse passe,
Dont jadis nous émut le récit. Les rameaux
Des tilleuls fraternels et des ormes jumeaux
Ont leurs grappes d'oiseaux endormis. Une flûte
Dont le murmure avec le chant des sources lutte,
Soupire encore au loin, très loin, et mes Douleurs
Dans les sanglots des sons reconnaissent les leurs.
Toutes, divinement ressuscitent, si pâles
Parmi la floraison magique des opales
Que mon œil les confond avec la douce nuit.

Chacune est un fantôme étrange qui s'enfuit
Dès que je tends les bras vers sa forme de rêve,
Et je regrette alors l'apparition brève ;
Car, meurtris par les coups du passé, nous berçons
Nos cœurs saignants encore à ses vieilles chansons.
Voici le lent cortège attendri des chimères
Sur qui j'ai répandu tant de larmes amères.
O figure pensive et suave, est-ce toi,
Toi, mon premier amour si pudique ? Pourquoi
Ce silence qui trouble et ce regard qui blâme ?
Si les sens ont failli, vois la candeur de l'âme.
Et toi que les clartés enveloppent d'argent,
Comme tu vas hautaine ! Oui le désir changeant,
L'impur désir me fit inexorable et traître ;
Mais, ô vierge, pardonne avant de disparaître !
Ils s'effacent, les chers spectres, les rêves morts,
Et je reste accablé de lancinants remords,
Et la flûte plaintive et grêle continue
A m'effleurer très bas de sa peine ingénue,
Et l'étang nostalgique où pleurent des roseaux
Mélodieux, tandis que chuchotent ses eaux,
Mirant le ciel criblé de lumières insignes,
Enchante le sommeil ébloui des grands cygnes.
Et l'ombre satinée aux reflets de lilas
Pitoyable engourdit enfin mon esprit las,
Puis le mêle aux soupirs, aux effluves, aux moires,
Aux parfums irréels, aux rythmes illusoires,
Et le plonge amplement loin du monde aboli,
Dans la sérénité muette de l'oubli.







PÈLERINAGE SUPRÊME

PÈLERIN *de tristesse ou pèlerin de joie,*
Dans l'aube qui pâlit, dans le soir qui rougeoie,
Calme j'ai dirigé mes pas sans trêve errants,
Vers les forêts, vers les fleuves, vers les torrents,
Vers les fauves sommets ou vers les flots tragiques.
Poète, j'ai traduit en humbles Géorgiques,
Sous d'amples ciels de pourpre héroïquement beaux,
Dont un vent d'épopée emportait des lambeaux,
Les labeurs de la glèbe et la vaillance austère
De ceux qui sont restés fidèles à la terre.
J'ai gravi des rochers sinistres et j'ai dit
De prophétiques mots à l'univers maudit.
J'ai visité, lorsqu'un lent crépuscule tombe,
Les plaines où le tertre indique l'hécatombe;

*J'ai vu, l'âme sereine et l'esprit radieux,
Surgir les îles d'or où surgissent les Dieux;
Mais je ne pourrai pas, Voyageur inlassable,
Découvrir dans l'argile ou trouver dans le sable
Le suprême et si dur chevet où pour toujours
Dormiront mes regrets, mes rêves, mes amours,
Et contempler d'un œil tendre, bien que farouche,
La place qui sera ma ténébreuse couche!
Non jamais, Pèlerin vieilli, je ne pourrai
Méditer sur le lieu redoutable et sacré
Où l'ombre dissoudra ma dépouille grossière,
Où ma cendre sera mêlée à la poussière,
Où sans pensée enfin reposera mon front,
Et bénir le sépulcre où mes os blanchiront!*



Table





TABLE

LE PÈLERIN. I

VERS L'ENFANCE

Petite Patrie.	5
La Maison	8
Le Berceau.	11
L'Atre	13
Le Grenier	15
Le Livre	17
Réminiscences.	19
Le Jardin.	20
Le Pré.	22
Contrition	24
La Romance.	25
La Servante.	26
L'École.	27
L'Église.	29
Les Ancêtres.	31

VERS LES DIEUX

FRESQUES ANTIQUES

Prélude.	37
Prêtre rustique.	39
Cortège Bachique.	40
Ciel de Vendange.	41
Dans l'Aurore.	43
Apparition	44
L'Essaim.	45
A une Abeille.	46
Le vieux Verger.	47
Vers le Gouffre.	50
La Barque.	51
Arion	53
Orphée.	54

MÉDAILLES AGRESTES

La Terre.	59
L'Effigie.	60
Résurrection.	61
Le Voyage.	62
Le But sacré	63
L'Abandon	64
L'Accueil.	65
Hospitalité	66
L'Éphèbe.	67
Cadences.	68
Rythmes	69
Le Dieu larron.	70
Sous-Bois.	71
Satyre endormi	72
Musique lointaine	73
Renoncement	74
Douce Vie	75
Le Roseau.	76
L'Enclos natal.	77

VERS LA NATURE

LE CYCLE DE LA GLÈBE

Vergers en Fleurs.	83
L'Étalon au Pacage	85
Tiède Ondée.	88
Rogations.	90
Les Foins.	92
La Sieste.	95
Le Salaire.	97
Les Glaneuses.	99
Le Sang des Vignes.	101
Sani Labores	104
Crépuscule automnal.	105
Taureaux au Labour.	106
Les Tâcherons.	108
L'Épopée du Retour	110
Le Gardeur.	112
Premières Veillées.	114
Matin d'Hiver.	117
Semilles épiques	119

BUCOLIQUES

Pâturages.	123
L'Heure apaisée.	125
L'Escorte.	127
L'Agonissant.	129
Retour sinistre.	131
Frères	132
La Mort du Bœuf.	134
La Veillée du Mort.	136

EN FORÊT

Sylva.	139
La Fuite	140
Les Arbres	142

Les Hêtres	144
La Roche.	147
Les Pins	150
Le Dix-cors.	151
Le Chaos de Roches	154
La Mort des Chênes	157

DEVANT LA MER

L'Océan	161
Effluves lointains.	163
Épaves enfouies	165
Le Vœu	167
Pêcheuses.	169
Grèves bretonnes.	171
Vers l'Islande.	173
La Chevauchée.	175
L'Enfer.	178

DANS LA MONTAGNE

L'Antre.	185
Les Marbres.	187
Un Chant.	188
Torrents	190
A Mi-côte.	192
Sur la Cime.	193
Orage lointain.	194
La Ruine.	195
Dans le Soir.	196
La Vierge.	198
Le Gypaète.	201

AU DÉSERT

Le Souverain	205
------------------------	-----

VERS LA PITIÉ

Dans l'Abîme.	211
Agir.	213

Lâcheté.	215
Dans un Prétoire.	217
Dementia.	218
Innocence.	219
Bonté	220
Loin des Foules.	221
Églogue	222
Harmonieuse Pitié.	223
Créatures.	224
Voix des Choses.	225
La Nature et l'Art.	227
Éphémères	228
Pour une Tombe sans Nom.	229
La Fileuse.	230
Pitié de Fleur.	231
Papillons	232
Vision pastorale.	234
Là-haut.	235
Seuils fleuris.	237
Vitrail ancien.	239
L'Immolée	241
Fleur d'Exil.	243
Sur le Plateau.	245
A l'Orée des Bois.	247
Contraste.	249
Dans le Cirque	250

VERS L'ŒUVRE

Les Pégases.	255
Le Fleuve.	256
Les Palais.	257
L'éphémère Cité.	258

VERS LES HÉROS

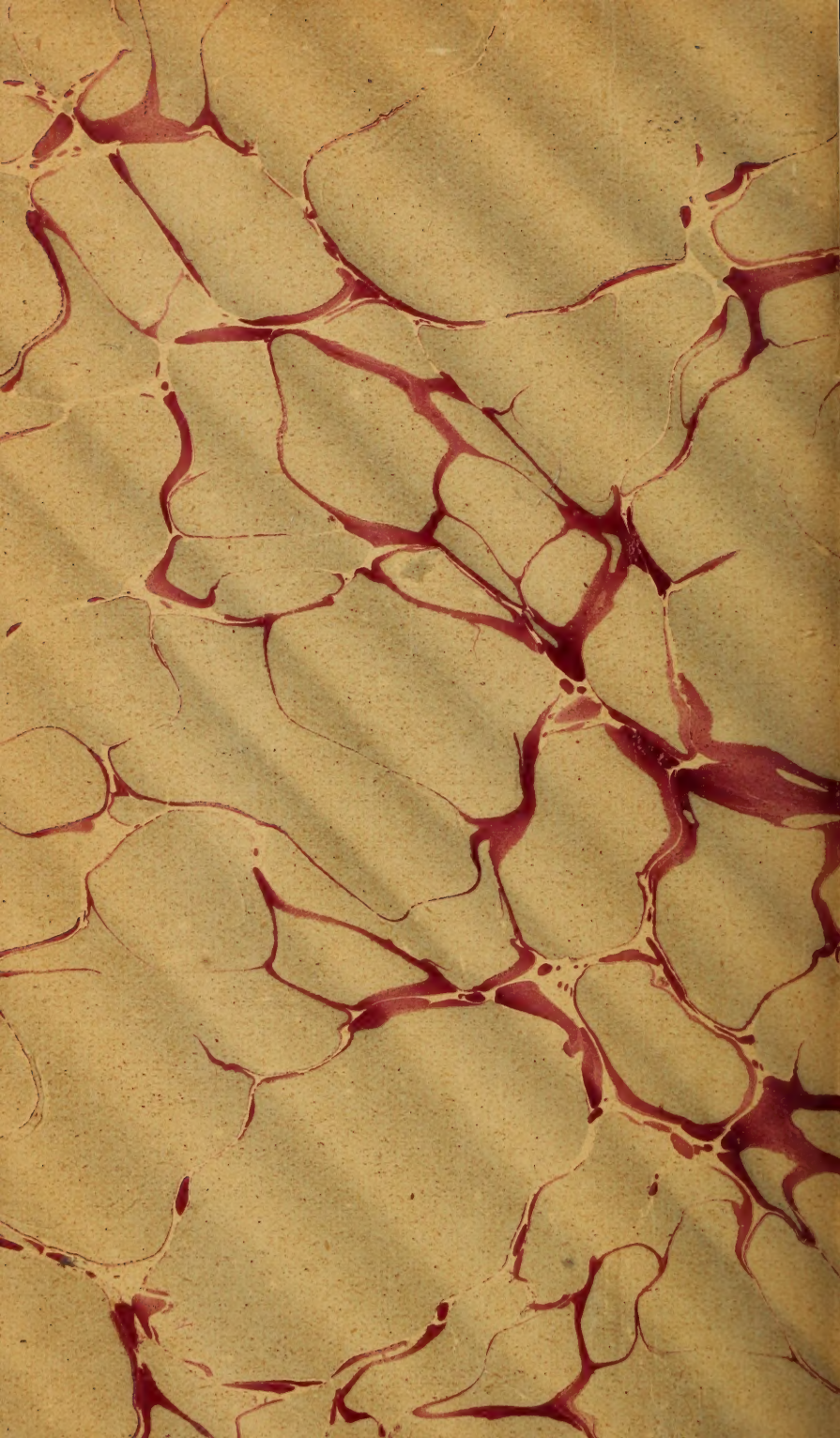
Les Jumeaux.	261
La Rencontre.	262

L'Armure.	263
L'Épopée.	264
La Statue.	265
Sanavarole	266
Les Téméraires.	268
Irlande.	271
Les Vaincus.	274
Le Tertre.	277

VERS L'ILLUSION

Pour vous.	283
Soleils	284
Éclaircies.	285
L'Aveu.	286
Trésor perdu	287
Vivre !	288
Peut-être.	290
Scrupules.	291
Cendres expiatoires.	293
Vestiges.	295
Souvenir	297
Les Cygnes.	298
Les Mousses d'Or	300
Soir d'Adieux.	302
Nuit de Lune	304
 PÈLERINAGE SUPRÊME.	 307





PQ
2607
E55P4

Depont, Léonce
Pèlerinages

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 28 04 04 011 4